24me Année — No 12 — 15 Juin 1917

JUL 10 1917
UNIV. OF MICH. LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Chateaubriand	*Lettres inédites*	673
Paul Marmottan	*Chateaubriand, Madame Baciocchi et Napoléon*	
Maxime Gorki	*Ma Vie d'Enfant* (1re partie)	709
Docteurs X. et Y	*Comment on fait l'Opinion dans la France envahie.*	761
Capitaine A. M.	*Devant Vermelles* (octobre-décembre 1914)	779
Arnold Bennett	*Hilda Lessways* (5e partie)	813
Jean Breton	*En Mai à Madrid*	856
A. Soulange-Bodin	*Allemagne et Suisse*	870

Copyright 1917, *Revue de Paris*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

LA CLIQUE,
par **Jean Richepin.**

Dans sa préface, M. Jean Richepin, en rappelant qu'il est un ancien enfant de troupe, élève-tambour du 82e de ligne, explique pourquoi il a choisi ce titre bref et sonore. Le livre est en quelque sorte le carnet de guerre de l'éminent académicien. Les tambours et les clairons de cette « clique » sonnent et roulent vaillamment pour l'exaltation du patriotisme et de tous les sentiments français : l'amour de la terre natale, du champ nourricier, et aussi la passion de la justice, du droit et de la liberté. On aura grand plaisir à retrouver sous la forme du livre, ces brillantes chroniques qui furent accueillies avec tant de faveur à leur apparition.

LA DÉCISION MONDIALE,
par **Robert Herrick.**

On a pu apprécier ici le talent de M. Herrick. Son nouveau livre le place au premier rang des écrivains politiques qui ont su le mieux dégager la philosophie de la guerre européenne. Après avoir exposé le vaste effort de l'Italie pour retrouver la voie de ses aspirations nationales, les lourds et glorieux sacrifices de la France qui incarne l'idéalisme latin dans la lutte contre les barbares, il montre que les États-Unis ne pouvaient rester neutres : leur esprit pacifique, mais respectueux du droit, devait conduire les citoyens américains au patriotisme, « suprême émotion de la vie de l'individu », et faire entrer la libre Amérique dans un conflit où il s'agit de l'avenir même de l'idéal humain.

Dans son prochain numéro la REVUE DE PARIS *reprendra la publication de*

L'ODYSSÉE D'UN TRANSPORT TORPILLÉ

CE QU'IL FAUDRA QUE SOIT LA FRANCE DE LA VICTOIRE,
par **Charles de Saint-Cyr.**

L'auteur étudie successivement l'avenir de la France au triple point de vue moral, politique et économique. On trouva rassemblés dans son livre des documents qui manquaient jusqu'alors ou n'existaient qu'épars ; on en pourra dégager une lumière plus nette sur les différentes questions qui intéressent la vie nationale et son développement futur. Il y a là, sous forme de conversations et d'opinions recueillies avec un judicieux éclectisme une vaste enquête, fort intelligemment menée. Aucun Français n'a le droit de refuser son attention aux problèmes qu'un tel livre soulève : c'est assez dire que le plus légitime succès lui est réservé.

LES SENTIMENTS DE CRITIAS,
par **Julien Benda.**

Le Critias de M. Julien Benda voit clair et parle juste. Son procédé n'est point l'ironie socratique ni la sinueuse élégance des dialogues platoniciens ; il énonce avec force ce qu'il a senti de même, et beaucoup de ses brèves formules sont à retenir. Par exemple, lorsque résumant dans une lettre d'un lieutenant prussien à son frère l'idée qu'il se forme de l'âme allemande, il lui fait dire ceci : « Je voudrais qu'il n'y eût au monde qu'un exemplaire d'Homère et pouvoir le détruire. » Peu de mots, beaucoup d'idées, et parfois certains raccourcis tout à fait vigoureux. C'est excellemment de la littérature de guerre, non seulement parce qu'elle combat le bon combat, mais aussi par la forme incisive qu'elle adopte. Ce sont des coups directs et qui portent.

CHATEAUBRIAND

MADAME BACIOCCHI ET NAPOLÉON

(LETTRES INÉDITES DE CHATEAUBRIAND)

La future princesse de Lucques Élisa Bonaparte [1], sœur aînée de Napoléon, mariée à son compatriote corse Félix Baciocchi qui devint général et fut fait sénateur en 1804, aimait les livres et toutes les productions de l'esprit. Et elle en poussait la coquetterie jusqu'à rechercher les auteurs eux-mêmes. Son salon de Paris sous le Consulat et la correspondance qu'elle entretint avec beaucoup d'entre eux pendant son séjour en Italie, montrent combien cette femme supérieure sut les apprécier.

Est-il besoin de rappeler leurs noms? Fontanes, qui lui dut toute son élévation; Bernardin de Saint-Pierre, bibliothécaire de Mortefontaine; madame de Genlis, pensionnée de l'Empereur — logée à l'Arsenal — conseillère pour les œuvres pédagogiques et les usages de cour [2]; l'abbé Morellet, pensionné de Joseph, l'un des derniers survivants d'un siècle aimable et sceptique; les poètes Esménard, Arnault, Boufflers [3], Maury,

1. Élisa ne devint princesse de Lucques et de Piombino que le 18 mars 1805.

2. Voir à ce propos notre ouvrage : *Madame de Genlis et la Grande-Duchesse Élisa* (1811-1813). 1 vol. Emile-Paul.

3. Qui dans une lettre de 1807, lui écrivait, entre autres amabilités : « ... Mais permettez-moi de nourrir dans mon cœur l'espérance bien douce, quoique bien chimérique peut-être, d'aller quelque jour en dépit de mon âge, prendre ma place à votre Académie et surtout à votre cour. » (Archives Lucques. *Lettere private ai Principi* (Vol. 201). *Inédit.*

l'un des maîtres de l'éloquence sacrée, et surtout Chateaubriand pour lequel en vue d'un ralliement politique rêvé, elle avait fatigué son frère de sollicitations, au point que celui-ci lui écrivit après l'avoir placé comme il le désirait et l'avoir essayé à l'ambassade de Rome :

« Ne me parlez plus de votre Chateaubriand, j'honore son talent comme écrivain, mais c'est un brouillon et je n'en veux plus pour mes affaires. »

N'était-ce pas pour commencer, à ses démarches de 1801 que Chateaubriand, émigré en Angleterre et qu'on savait avoir combattu à l'armée des Princes, dut d'être rayé de la liste des émigrés? N'était-ce pas en outre à l'instigation d'Élisa et sur les rapports favorables de ses courtisans, Fontanes et Talleyrand, que le Premier Consul, — désireux d'entourer d'hommes de mérite le cardinal Fesch, nouvel ambassadeur à Rome, en remplacement de Cacault, — avait, en avril 1803, pourvu le jeune et déjà illustre Chateaubriand du poste de premier secrétaire de légation? Et la boutade du Consul, ci-dessus mentionnée, faisait allusion aux difficultés que l'apprenti diplomate, plein de lui-même — ses lettres le montrent assez — et grisé par ses succès d'écrivain, avait soulevées dès le début de ses fonctions, par sa manière inconsidérée de traiter les affaires de son propre chef, en violant les principes hiérarchiques.

Élisa était revenue à la charge auprès de son frère, après ces incidents fâcheux où l'auteur du *Génie du Christianisme* voulait discuter de pair à pair avec le pape, comme s'il était l'ambassadeur lui-même.

Bonaparte irrité dut faire la part des puissantes interventions de sa sœur, de Talleyrand, du cardinal Fesch, puis, disons-le aussi, des égards dus au talent, et au lieu de destituer purement et simplement Chateaubriand, il le nomma à Sion chargé d'affaires de France, près de la République du Valais.

Au reste, voici des preuves concluantes sur l'appui que Chateaubriand trouva auprès d'Élisa. Il serait trop long de publier ici autre chose, pour les lettres déjà imprimées [1], que

1. D'après les quarante pièces de la bibliothèque de Genève (Dom Prévost et Charles Le Fort en 1875) et qui ont été imprimées récemment par Pailhès et surtout Thomas. (*Correspondance générale de Chateaubriand.*)

des extraits. Nous donnerons plus loin *in extenso* les quatorze lettres inédites de Chateaubriand à sa grande protectrice.

Tout d'abord d'une missive à Fontanes, écrite le 15 août 1798, citons ces deux passages qui montrent bien la première filière des relations qu'eut un peu plus tard Chateaubriand avec la sœur de Napoléon.

... Si je suis la seconde personne à laquelle vous avez trouvé quelques rapports d'âme avec vous, vous êtes la première qui ayez rempli toutes les conditions que je cherchais dans un homme. Tête, cœur, caractère, j'ai tout trouvé en vous à ma guise, et je sens que désormais je vous suis attaché pour la vie.

... De vous à moi et de la GRÈCE SAUVÉE *aux Natchez, la chute est immense,* etc.

On jugera par ces deux seules citations en quelle estime le jeune écrivain tient Fontanes, l'intime d'Élisa, et comment dès lors admis dans le cercle et aux bénéfices des rédacteurs du *Mercure* [1] qu'a acheté pour le ressusciter Lucien Bonaparte [2], il sera bientôt mis en vue auprès de madame Baciocchi. Dans cette même lettre d'ailleurs, il dit plus loin :

... Parlez-moi de vos travaux et de cette FEMME ADMIRABLE *que vous devez beaucoup aimer car elle a beaucoup fait pour vous.*

Ce qui ne l'empêchera pas de dissimuler ses vrais sentiments intérieurs, ceux d'un royaliste ou d'un libéral de la faction d'Orléans, teinte Dumouriez. Après tout c'était son droit et même son devoir de penser ainsi. N'avait-il pas eu dans sa famille des victimes de la Révolution de 1793?

Quoi qu'il en soit, en mai 1800 il était rentré en France sous un faux nom et comme sujet suisse.

La société qu'il préférera durant ses premières années à Paris, sous le Consulat, sera celle dite du Luxembourg, c'est-à-dire le cercle de madame de Beaumont, qui occupait *rue Neuve du Luxembourg* [3], un appartement ayant vue sur les

1. On sait qu'il y fit notamment à partir du 15 avril 1802 un cours de littérature anglaise.

2. Voyez notre ouvrage : *Élisa Bonaparte*, page 151. 1 vol. Paris 1898. — Le ministre de l'Intérieur rétablit sous ses auspices, le 23 mai 1800, le *Mercure de France* auquel avaient collaboré Marmontel, Chamfort et Laharpe.

3. Aujourd'hui rue Cambon, cette rue ci-devant de Luxembourg en souvenir du célèbre maréchal dit le Tapissier de Notre-Dame, n'est pas à confondre avec la rue du Luxembourg encore existante dans le quartier Saint-Sulpice.

jardins du ministère de la Justice. Il y coudoiera chaque soir en 1801 les dames du faubourg et certains hommes publics n'ayant pas d'antipathie pour les Bourbons. Tel Fontanes qui, malgré son culte pour Bonaparte, n'en sera pas moins, dit-on et faussement pensons-nous, dès mai 1814, le rédacteur des proclamations de Louis XVIII; tels Joubert, de Bonald, Molé, Pasquier, ces deux derniers recherchés sous l'Empire par Napoléon, mais en qui l'état d'âme restera foncièrement orléaniste; Chênedollé; puis mesdames Hocquart et de Vintimille. Son commerce ira droit ensuite, toujours à la même époque du Consulat, à mesdames de Custine, de Saint-Martin, d'Houdetot, Saint-Lambert, de Staël et autres.

Dans ses *Mémoires* écrits pour cette partie après 1830, il se garde bien d'avouer ses démarches auprès des Bonapartes ; il en est comme honteux, et va, dans sa dignité de chouan, jusqu'à dire :

Mon orgueil devait être puni... la correction me vint des personnes politiques que je fus obligé de connaître [1].

Il appela dans mainte lettre de sa main madame Baciocchi *sa bienfaitrice*, mais il se garde bien de la nommer ainsi dans ses *Mémoires*.

Le vieux réactionnaire de 1837 [2] aura vite fait de dépouiller l'admirateur enthousiaste de 1801 et de 1803; il passera à la dérobée sur ces rapports, et, à les lire dans son livre, on ne pourrait s'en faire une idée approchant seulement de la vérité. Cependant dans ses *Mémoires*, je dois le dire, il raconte sa visite à la reine Hortense, à Arenenberg, en 1832.

Génie profond en littérature, nourri des Pères de l'Église et de tous les grands classiques latins, au point que sa mémoire prodigieuse lui fait retrouver quand il en a besoin les citations et réminiscences les plus appropriées à son sujet — on citera toujours à ce propos son immortelle lettre sur la campagne de Rome et d'ailleurs, bien d'autres écrits de lui encore — Chateaubriand offre malheureusement par contre un piètre caractère en politique ; la Révolution ne lui a rien appris : c'est un homme d'ancien régime, un vendéen. Les blancs sont les blancs. Heureusement pour l'Histoire, *scripta*

1. *Mémoires d'Outre-tombe*. Édition Garnier, II, 239.
2. La partie des *Mémoires* visée ici fut écrite en 1837.

manent et bien qu'une faible partie de ses écrits — les lettres touchant notre sujet s'entend — n'ait été divulguée qu'en 1896 [1], et sans provoquer de conclusions nécessaires jusqu'ici [2], elles nous permettront de juger en Chateaubriand déjà, mais surtout avec l'appoint des quatorze autres inédites que nous apportons et joignons aujourd'hui à l'ancien fonds, le bonapartiste jusqu'ici insoupçonné. Il ne le fut pas longtemps, mais il le fut comme d'autres génies de ce siècle, Victor Hugo et à ses heures aussi Lamartine, par exemple ; il est vrai que Napoléon recrutera toujours des adeptes parmi les artistes, il est lui-même un si grand artiste, le premier de tous les temps, comme dira philosophiquement Béranger.

***

Cependant Chateaubriand, rentré d'Angleterre à Paris et déjà soutenu moralement par ses belles relations, éprouve le besoin de faire régulariser sa situation.

Aussi le 20 avril 1801, Chateaubriand envoie une première pétition au ministre de la Police.

Il est à Paris depuis six mois, dit-il, mais en réalité il y était depuis un an. Son cas paraissait grave, si nous en jugeons par sa fiche ainsi conçue et que nous exhumons de la « première partie de la liste d'exception [3], dressée en exécution du Sénatus-Consulte du 6 floréal an X (26 avril 1802). Ce Sénatus-Consulte, œuvre personnelle de Bonaparte, réglemente, comme l'on sait, l'amnistie des émigrés

Voici la fiche : « *Chateaubriand (François-René) de Bretagne. Noble. Dévoué à l'Angleterre, vivant chez le prince de Bouillon, à Jersey.* »

Encouragé par ses amis, le 8 mai 1801, Chateaubriand adressa encore une pétition au Premier Consul, qui fut suivie de deux autres.

1. *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, par l'abbé Pailhès.

2. Sauf pourtant (à part sur la question de radiation non encore suffisamment éclairée, faute peut-être de notre communication d'aujourd'hui) celles de M. Frédéric Masson : *Napoléon et sa famille*, II, chapitre XIV.

3. Manuscrit in-4° original inédit conservé à la bibliothèque de Pontarlier (legs de M. Xavier Marmier). Cette liste comprend 364 émigrés et fut dressée par le chef de division des émigrés au ministère de la Justice. Il y a vingt et un feuillets.

Dans ces documents qu'un érudit à découverts aux Archives nationales et dont il a publié le texte [1], l'auteur d'*Atala* dénature les faits, il nie avoir été chouan et émigré. Il n'a rien à démêler avec les acquéreurs de biens nationaux. Il demande justice et se réclame de sa qualité d'homme de lettres, lesquels à sa connaissance, ont depuis quelque temps l'appui du Gouvernement. Et cependant Chateaubriand avait combattu à l'armée de Condé et assisté au siège de Thionville.

Tout ceci est désormais acquis mais il s'agit maintenant de montrer par des preuves nouvelles que le plus grand appui donné à Chateaubriand pour obtenir sa radiation lui vint de madame Baciocchi. Même avec les papiers que l'on connaissait jusqu'ici et qui le faisaient entrevoir, ce fait n'était pas détaché comme il convient ; ses biographes n'en parlaient même pas, madame Baciocchi dans ce rôle si honorable pour elle, était passée sous silence.

Laissons donc la parole sur tout cela à René, ses élans de reconnaissance parleront assez haut d'eux-mêmes.

Au reçu de ses pétitions Bonaparte demanda un rapport immédiat. Dans l'intervalle, Chateaubriand presse encore sa protectrice de l'appuyer pour obtenir sa radiation de la liste des émigrés. Il lui écrit ces lettres :

Madame,

Les malheureux sont importuns. J'allais vous présenter mes respects lorsque Font.... m'a appris que vous partiez pour la Malmaison. Vous êtes mon unique protectrice, Madame, et je n'espère mon salut que de vous. Oserais-je prendre la liberté de vous faire quelques observations sur l'affaire dont vous vous êtes chargée avec tant de bonté [2] *? Le Consul a deux manières de m'accorder ma demande : la première en mettant un mot de sa main au bas de ma pétition et en la renvoyant au ministre de la police. Mais je n'ai aucun accès auprès de Fouché et si une fois ma pétition tombe entre ses mains, je crains d'attendre longtemps. La seconde manière de me rayer, madame, est plus*

1. Pierre de Vaissière : *Chateaubriand et son retour de l'émigration.* — *Revue des Études historiques*, 1901.

2. L'affaire de sa radiation.

simple. C'est de m'accorder DIRECTEMENT *ma radiation à votre prière, sans qu'elle soit renvoyée au ministre de la police. Il y a plusieurs exemples de radiations de cette espèce. Font.... a pu vous dire, Madame, quels sont mes sentiments et avec quel plaisir j'emploierais le peu de talents... mais que puis-je faire, que puis-je dire quand je ne suis rien en France, quand un ordre de deux lignes peut me replonger dans les malheurs dont je suis à peine sorti?*

Si vous avez daigné jeter les yeux sur ma pétition, vous aurez pu voir que jamais cas ne fut plus grâciable que le mien. Élève de M. de Malesherbes, sorti de France pour faire des voyages de découvertes, resté presque seul d'une famille massacrée, ne possédant aucune fortune, et ne demandant que la permission de respirer l'air de mon pays : voilà ma position, Madame. La sœur du Consul peut tout, et j'ai bien lieu de tout espérer puisqu'elle veut bien prendre quelque intérêt à moi.

Je suis avec respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND

25 floréal an IX (15 mai 1801) [1].

Un des arguments que ses ennemis faisaient valoir contre lui pour empêcher ou retarder sa radiation portait sur ses rapports d'amitié avec madame de Staël, alors fort mal en cour. Ces rapports étaient réels, pourtant Chateaubriand leur donne un démenti dans la lettre suivante à sa protectrice, où il cherche à s'en justifier.

Madame,

On m'a raconté toutes les calomnies qui circulent contre moi. Voici la vérité des faits : je n'ai jamais fait qu'un dîner avec madame de Staël, c'était à la Rapée; il y avait une douzaine de personnes, et je n'ai ouvert la bouche que pour demander des plats qui se trouvaient sur la table. CE FAIT EST A LA LETTRE : *mon silence a été si profond que les convives* S'EN SONT TENUS OFFENSÉS ; *ils ont cru trouver un air de mépris où ils n'auraient dû trouver que de la timidité ! Je pourrais, Madame, en appeler*

1. *Inédite.*

à tous ceux qui étaient présents, et je vous certifie qu'ils diront tous ce que j'ai l'honneur de vous écrire ici.

Il y a bien loin de cela, Madame, à me prêter des propos sur M. La Fayette et M. Necker. Serais-je assez malheureux pour que ma puissante protectrice prêtât l'oreille à mes ennemis? Et comment ai-je des ennemis ?

Je ne fais de mal à personne, je ne connais personne, je vis absolument seul. Il vous est aisé, Madame, de détruire les impressions défavorables qu'on ne manquera pas de faire naître contre moi dans l'esprit du Premier Consul. Je vous supplie de ne pas abandonner un malheureux solitaire qui n'a que votre bienveillance pour tout appui.

Je suis avec respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND

30 floréal (20 mai 1801) [1].

Madame,

Je suis le plus malheureux des hommes ! Tous les jours je voudrais aller vous présenter mes hommages et tous les jours de nouveaux obstacles s'y opposent. Je serai encore privé ce soir de l'honneur que vous vouliez bien me faire : le travail qu'exigent mes nouvelles éditions du GÉNIE DU CHRISTIANISME, *de désastreuses affaires de famille et par-dessus tout cela la fièvre qui me tourmente, ne me laissent pas un instant de repos, et me rendent si triste que je n'ose me montrer nulle part.*

Agréez, je vous en supplie, mes excuses et le sentiments de respect et de reconnaissance avec lesquels je suis, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND

Jeudi, 12 messidor an IX (1er juillet 1801) [2].

Cependant l'intervention de madame Baciocchi a produit son effet.

L'arrêté des Consuls rayant Chateaubriand de la liste des émigrés est du 2 thermidor an IX (21 juillet 1801).

1. *Inédite.*
2. *Inédite*

Deux jours après, une des premières personnes à laquelle il transmet la bonne nouvelle est madame de Staël. Le 23 juillet il lui écrit en effet ceci :

Je n'ai que le temps de vous apprendre que madame B... m'a envoyé chercher hier POUR ME REMETTRE MA RADIATION.

Plus loin il dit encore :

F...[1] *a été très bien dans mon affaire et même à peu près le seul. Je vous dois sans doute une grande partie de cette faveur.* MADAME B... A ÉTÉ ADORABLE.

Et voici l'éloge du rôle du Premier Consul et de sa sœur dans toute cette affaire de la radiation : *C'est faire un noble usage du pouvoir que de s'en servir pour protéger les talents exilés et recueillir le mérite fugitif*[2]. Cette phrase serait sèche bien qu'exprimant une belle idée si elle n'était accompagnée de réminiscences qui sont celles-ci : Horace eut la protection de Mécène, le Tasse les faveurs de la Maison de Ferrare, et l'Arioste celles d'Hippolyte d'Este.

Rien n'ajoute plus de richesse au style et à notre langue qu'une telle abondance d'évocations historiques ; Chateaubriand y excelle. Nul littérateur ne peut sur ce chapitre soutenir le parallèle avec lui ; il sait tout et ses applications, toujours bien placées, sont vraies et souvent comme ici pleines de magnificence.

Puis, un mois après, il reprend la plume pour remercier sa puissante protectrice. Élisa dans l'intervalle, pour combattre ses maux d'estomac, était partie pour Barèges où elle resta douze jours[3]. Mais avec les délais du voyage aller et retour, et en passant par Carcassonne et Montpellier où elle séjourna, son absence de Paris fut de cinq semaines.

Madame,

Fontanes veut que je vous écrive. Je vous avouerai avec la franchise d'un sauvage que j'en mourais d'envie ; je ne cherchais

1. Fouché.
2. Thomas, *opus citat*, n° 25.
3. Sur ce voyage, voyez : *Élisa Bonaparte*, pages 214 à 219.

qu'un prétexte et Fontanes me l'a heureusement fourni. L'indiscrétion retombera sur lui, et moi, j'aurai pour ma part le plaisir.

L'abbé Morellet prétend qu'il y a QUATORZE BONHEURS. *S'il connaissait madame Baciocchi it conviendrait que le* QUINZIÈME BONHEUR *vaut seul tous les autres.*

Vous ne doutez pas, madame, de toute la peine que vous me faites. Vous savez combien j'aime à me taire. Eh bien, vous êtes la cause que je parle du matin au soir. Il faut répondre à mille questions. — Que vous êtes heureux, me dit-on, de connaître la sœur du Consul! Comment est-elle? On en dit tant de bien! On en raconte tant de choses aimables. — Alors je m'échauffe et je me perds dans de longues descriptions. — Imaginez-vous une femme à la fois simple et spirituelle, noble, douce, généreuse, compatissante ; il est incroyable combien de cœurs elle gagne au Consul. — Où est-elle? — Elle est à Barèges. — Elle est malade? — Elle a un grand dérangement d'estomac. — Ah! bon Dieu! NOUS PRIERONS POUR ELLE. *— A-t-on de ses nouvelles? — Oui, elle a écrit en passant par Blois. — Les chemins sont si mauvais!*

Le résultat est que je suis heureux d'écrire à madame Baciocchi et que quiconque n'aime pas cette dame EST UN TRAITRE ET UN VILAIN. *C'est* LE DÉMENTI *des anciens chevaliers, nous sommes revenus au siècle des héros.*

Que d'extravagances je vous écris, Madame, et combien je compte sur votre indulgence! Mon destin, je le vois, est de vous ennuyer également de mon silence et de mon bavardage. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dussiez-vous me maudire, je ne cesserai de vous parler de ma reconnaissance. Guérissez-vous vite, Madame, vous devez votre santé à vos amis, et j'ose dire à toute la France.

Voilà une lettre horriblement longue. Pour calmer les remords que j'en ai, j'ai beau me dire que le papier est petit, et que mon écriture est grande, je sens qu'au fond c'est une méchante excuse et j'aime mieux convenir qu'on ne peut vous quitter.

Je suis avec mon profond respect, Madame, votre très humble et obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND

6 fructidor an IX (24 août 1801) [1].

1. *Inédite.*

Un billet de Fontanes vient de m'apprendre le retour de madame Baciocchi. Combien je suis désolé du mauvais état de santé de ma protectrice ! J'avais pris la liberté de lui écrire à Barèges. Je m'empresserais d'aller à l'instant m'informer de ses nouvelles si je n'étais retenu par une fièvre d'automne qui j'espère durera peu. Pour comble de malheur, je me suis coupé la main droite de manière à pouvoir à peine écrire. Je supplie madame B... de daigner se souvenir quelquefois de son malheureux protégé et d'agréer ses plus profonds respects.

CHATEAUBRIAND

Serait-elle assez bonne pour charger quelquefois FONTANES *de me donner de ses nouvelles ?*

Savigny, 5 vendémiaire an X (27 septembre 1801)[1].

Nous voilà donc enfin un peuple civilisé ! Grâces en soient rendues à votre glorieuse famille ! J'ai entendu l'excellent discours, LES PAROLES D'OR, *presque jusqu'à la fin. Mes voisins étaient ravis et moi je me suis trouvé mal d'attendrissement. Je pleurais et j'ai été obligé de sortir. Pardonnez, Madame, à mon griffonnage, je suis trop plein du sujet pour pouvoir me taire. Veuillez être auprès de* MONSIEUR *votre frère l'interprète de mon admiration.*

CHATEAUBRIAND

Germinal an X (mars-avril 1802)[2].

Il s'agit ici de la séance du Corps législatif du 18 germinal (8 avril 1802) à laquelle assista l'auteur du *Génie du Christianisme*. L'ouverture de cette séance mémorable se fit au son de toute la musique des vétérans et en présence (dit le *Journal des Débats* du lendemain 19) d'une foule de spectateurs qui remplissaient les tribunes. Le discours auquel Chateaubriand fait allusion est celui du tribun Lucien Bonaparte, chargé au nom du Gouvernement de soutenir et de faire voter la convention entre la France et le pape Pie VII échangée le 25 fructidor an IX (10 septembre 1801), en d'autres termes

1. *Inédite.*
2. *Inédite.*

le Concordat. L'impression de ce discours qui tient sept colonnes dans le *Moniteur*, fut adoptée, et la loi ratifiée par 228 voix contre 21. Il y avait 249 votants.

Ce discours conçu en termes d'une mâle éloquence comblait de joie Chateaubriand qui y retrouvait toutes ses idées.

En 1802, Chateaubriand fit présenter son *Génie du Christianisme* au Premier Consul par Élisa[1].

Cet ouvrage venait de paraître à Paris en librairie, le 14 avril, en cinq volumes, chez Migneret et Le Normant. A la date du 28 germinal an X, le *Journal des Débats* lui consacrait un article anonyme très élogieux, qui se terminait par ces lignes : « Félicitons-nous de ce qu'un homme d'un aussi beau talent s'est plu à défendre une aussi belle cause et surtout de ce qu'il a mis cette cause à la portée de tous ses lecteurs. Son livre fera chérir la religion et ses ministres. Nous ne doutons pas que dans les circonstances présentes, il ne seconde puissamment les vues bienfaisantes du Gouvernement. » Ne dirait-on pas que cette conclusion est inspirée par le Pouvoir?

Et Fontanes à son tour dans le *Mercure* de germinal, dans un article magistral, commençait ainsi son premier compte rendu du livre, l'événement du jour : « Cet ouvrage longtemps attendu, et commencé dans des jours d'oppression et de douleur, paraît quand tous les maux se réparent, et quand toutes les persécutions finissent. Il ne pouvait être publié dans des circonstances plus favorables. C'était à l'époque où la tyrannie renversait tous les monuments religieux, c'était au bruit de tous les blasphèmes, et pour ainsi dire en présence de l'athéisme triomphant, que l'auteur se plaisait à retracer les augustes souvenirs de la religion. Celui qui, dans ce temps-là, sur les ruines des temples du Christianisme, en rappelait l'ancienne gloire, eût-il pu deviner qu'à peine arrivé au terme de son travail, il verrait se rouvrir ces mêmes temples sous les auspices d'un grand homme?

. . . . . .

. . . . . .

1. *Élisa Bonaparte*, chapitre IV, pages 182 et 183 (années 1801-1802). L'exemplaire de présentation existe encore chez un bibliophile parisien que nous a cité feu M. Champion, éditeur.

» La religion, dont la majesté s'est accrue par ses souffrances, revient d'un long exil dans ses sanctuaires déserts, au milieu de la victoire et de la paix dont elle affermit l'ouvrage. Toutes les consolations l'accompagnent, les haines et les douleurs s'apaisent en sa présence. Les vœux qu'elle formait depuis douze cents ans pour la prospérité de cet empire, seront encore entendus, et son autorité confirmera les nouvelles grandeurs de la France, au nom du Dieu qui, chez toutes les nations, est le premier auteur de tout pouvoir, le plus sûr appui de la morale et par conséquent le seul gage de la félicité publique.

. . . . . .

. . . . . .

» On accueillera donc avec un intérêt universel le jeune écrivain qui ose rétablir l'autorité des ancêtres et les traditions des âges. Son entreprise doit plaire à tous, et n'alarmer personne, car il s'occupe encore plus d'attacher l'âme, que de forcer la conviction. Il cherche les tableaux sublimes plus que les raisonnements victorieux ; il sent et ne dispute pas ; il veut unir tous les cœurs par le charme des mêmes émotions, et non séparer les esprits par des controverses interminables ; en un mot on dirait que le premier livre offert en image à la religion renaissante fut inspiré par cet esprit de paix qui vient de rapprocher toutes les consciences. »

L'ouvrage fut très lu et tous les lettrés partagèrent alors, comme encore aujourd'hui d'ailleurs, ce jugement sur lui, qu'exprimera plus tard Béranger alors jeune employé au ministère de l'Intérieur, c'est qu'« il donne le sentiment des chefs-d'œuvre antiques [1] ».

Mais reprenons la suite des rapports de Chateaubriand avec madame Baciocchi. Chateaubriand lui écrit encore ceci, à propos d'une seconde édition de son livre qui vient d'être décidée :

Madame,

Permettez-moi de vous faire part d'une idée qui m'occupe depuis longtemps. Lorsque je publiai pour la première fois le

1. Béranger à Chateaubriand, Fontainebleau, 25 juillet 1836.

GÉNIE DU CHRISTIANISME, *n'étant pas sûr du succès de l'ouvrage, je n'osai pas vous demander une grande faveur. Aujourd'hui je me sens un peu plus hardi. Le* GÉNIE DU CHRISTIANISME *a réussi au delà de mes espérances et c'est le seul livre religieux qui, depuis cinquante ans, ait obtenu un succès complet. On le traduit dans toutes les langues de l'Europe et même en latin ; il est contrefait partout, à Avignon, à Hambourg, etc. Les deux premiers critiques du siècle, Fontanes et le pauvre La Harpe, ont loué et aimé mon livre. Le dernier s'occupait à en faire une analyse raisonnée lorsque la maladie l'a surpris. Vous savez qu'il avait déjà voulu écrire en faveur d'*ATALA.

Laissez s'écouler patiemment ce torrent d'amour-propre, Madame ; vous verrez que je ne cherche à m'élever que pour rendre ma demande moins impertinente. Je vais publier à la fois quatre nouvelles éditions du GÉNIE DU CHRISTIANISME. *Deux de ces éditions seront magnifiques, ornées de gravures, etc. Plusieurs cours de l'Europe, en particulier la Russie, vont souscrire. L'ouvrage a été revu avec le plus grand soin et en partie sous les yeux du sévère La Harpe et du scrupuleux Fontanes. Eh bien ! Madame, pouvez-vous concevoir où toute cette vanterie aboutit? A vous* SUPPLIER *de* SUPPLIER *le Premier Consul d'accepter la dédicace de cette seconde édition.*

Mon livre, je crois, a été de quelque utilité à la cause de la Religion, et surtout à l'époque où il a paru. Ma dédicace serait courte, simple et noble comme une dédicace doit être, lorsqu'elle est adressée à un héros. Vous connaissez mon admiration profonde et mon dévouement absolu pour cet homme extraordinaire ; je l'ai dit et écrit assez publiquement, et la haine dont certaines gens m'honorent en est la preuve incontestable.

Je suis, avec respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND

21 pluviôse an XI (10 février 1803)[1].

Madame,

Plus je repasse dans ma mémoire tout ce que vous m'avez dit et plus je suis confondu, J'en appelle à vous, Madame. Êtes-

1. *Inédite.*

vous convaincue intérieurement que je mérite les reproches que vous m'avez faits, trouvez-vous qu'il y ait, je ne dis pas un fondement, mais seulement quelque vraisemblance à l'accusation dont il s'agit ? Eh ! bon Dieu, quels rapports voulez-vous qu'il y ait entre une certaine femme et moi ? Ne sommes-nous pas les deux extrêmes en opinions, elle aime autant sa niaise, son abominable, sa ridicule philosophie, que je la déteste. Moi ! j'aimerais ces gens-là ? Ces gens qui ont égorgé ma famille, qui me sont antipathiques de toutes les manières, qui m'enverraient demain à la Guyane, s'ils étaient les maîtres.

Lisez, Madame, je vous en supplie, la fin de mon article sur Gilbert, et voyez si un homme qui a si bien MIS LE DOIGT DANS LA PLAIE *et qui a rompu si ouvertement avec cette vile race, peut l'aimer et en être aimé ? Si dans une conversation, si dans une note insignifiante, je donne quelques louanges banales à une femme qui m'a rendu un service important avant que j'eusse l'honneur de vous connaître, qu'est-ce que cela prouve, en effet ? Y a-t-il quelqu'un qui refuse de l'esprit et de l'imagination, bonne ou mauvaise, à madame de Staël ? Croyez-vous qu'elle se méprenne à ces louanges vulgaires ? Elle en est furieuse et elle aimerait cent fois mieux que je n'eusse rien dit.*

Mais il y a bien plus, Madame : le roman même de DELPHINE *n'est-il pas en grande partie dirigé contre moi, et n'est-ce pas visiblement la contre-partie d'*ATALA? *Au reste, madame Baciocchi est trop généreuse pour ne pas me savoir gré de me tenir dans les bornes de la décence avec une femme dont je hais les opinions*[1] *et dont le talent même repousse absolument le mien, mais qui en toute occasion ne manque jamais de parler de moi honorablement et qui m'a obligé lorsque j'étais obscur et malheureux. Si je suis reconnaissant, même avec mes ennemis déclarés, ce devrait être, ce me semble, un sûr garant de ma fidélité envers celui dont j'admire le génie, dont je respecte la personne et qui protège de tout l'éclat de sa puissance des principes que je défends aussi dans mon obscurité. Après tout, Madame, vous n'ignorez pas les sacrifices que j'ai faits à* CETTE FIDÉLITÉ. *J'aurais pu avoir ailleurs une existence brillante et*

1. Les nombreuses lettres que Chateaubriand écrit alors à madame de Staël et qui ont été publiées par Thomas (volume I, Correspondance générale) ont pourtant toutes un ton très admiratif.

j'ai préféré l'indigence dans ma Patrie, sous le lois d'un grand homme, sans rien lui demander, sans rien solliciter, jusqu'à ce qu'il daigne jeter les yeux sur moi.

Je suis avec respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND

24 pluviôse an XI (13 février 1803)[1].

Comme on le voit par les missives précédentes si franchement adulatrices, Chateaubriand épuise toutes les locutions de respect pour sa protectrice et il en est de même dans ses lettres à Fontanes, quand son nom vient sous sa plume, et il y vient souvent. Voyons plutôt. Élisa lui écrit, et lui de dire à son fidèle Fontanes :

... ELLE EST TOUJOURS ADORABLE[2].

Nommé en 1803 par Bonaparte premier secrétaire à Rome sur la recommandation d'Élisa, il se dispose à partir, mais comme il a besoin d'argent il a recours à Fontanes, puis à sa protectrice.

Mon cher ami, le Cardinal part après-demain et ne s'arrête pas à Lyon. Il me donne quinze jours après lui pour arranger mon édition. Voilà donc l'affaire finie, mais il me faut de l'argent. Le Cardinal m'a dit qu'on pouvait m'avancer six mois : c'est six mille francs. Plus mes frais de route. Tâchez de rendre Talleyrand généreux. Mille écus de route, deux mille écus d'avance : c'est donc neuf mille au moins qu'il faut que vous m'obteniez. J'en ai besoin le plus tôt possible, n'ayant pas un sou pour déloger de mon grenier. Je vais prier madame B... (Baciocchi) d'appuyer votre demande. Je compte sur vous. Je vous embrasse.

CHATEAUBRIAND

Vendredi matin[3].

1. *Inédite.*
2. Lettre du 10 vendémiaire au soir (2 octobre 1801) à Fontanes.
3. L'adresse porte : A M. de Fontanes, rue des Petits-Augustins, Hôtel de La Rochefoucault. (Publiée par Thomas, n° 65.)

De Lyon, le mercredi 12 prairial (1er juin 1803), il mande ceci à Fontanes, après avoir obtenu les fonds qu'il désirait :

... DITES, MON BON AMI, A LA MEILLEURE DES FEMMES, A LA PLUS NOBLE DES PROTECTRICES, QUE MON CŒUR EST PLEIN D'UNE RECONNAISSANCE QUE RIEN NE POURRA AFFAIBLIR, ET QUE J'AI POUR ELLE CET AMOUR RESPECTUEUX QU'ON A POUR LES ANGES. DITES-LUI QUE J'AI COMMENCÉ POUR ELLE UNE LONGUE LETTRE QUE JE NE VEUX FINIR QU'APRÈS AVOIR VU LE CARDINAL : QUE L'ESPRIT PUBLIC EST ICI EXCELLENT ; QUE LE CONSUL Y EST AIMÉ AVEC CETTE LOYAUTÉ QUI DISTINGUE LES LYONNAIS ; *que la ville va voter un vaisseau pour soutenir une guerre dont l'odieux est rejeté unaniment sur les Anglais ; que ce sont les prêtres qui entretiennent cet amour et ce dévouement pour Bonaparte. Quand le Consul a rétabli la religion, il a fait l'acte d'un grand homme ; mais il ne sait pas, ou plutôt on cherche à lui cacher* TOUT CE QU'IL A FAIT POUR LUI-MÊME. *On parle de partis? mais certes vingt-quatre millions de chrétiens sont, je pense, un assez grand parti ! eh bien, ce parti-là est décidément à celui qui a relevé les autels.*

Et plus loin il ajoute :

PERSUADEZ A LA FAMILLE QU'ELLE PEUT TOUT DEMANDER DE MOI, HORS UNE BASSESSE. QUANT A LA DAME DE LA RUE SAINT-LAZARE[1] JE SUIS SI SUR MAINTENANT DE SON AMITIÉ, QUE JE NE SUIS PLUS OCCUPÉ QU'A CHERCHER DANS MA TÊTE DES MOYENS DE ME RENDRE DIGNE DE CETTE AMITIÉ. *Mon amour-propre me fait désirer quelques fois qu'elle pût voir comment on me traite en province* : LES HONNEURS RENDUS AU PROTÉGÉ REJAILLISSENT SUR LA PROTECTRICE[2].

Lyon, lundi 17 prairial an XI (6 juin 1803).

Madame,

Je suis parti de Paris pénétré du sentiment de vos bontés et plein d'une reconnaissance que le temps n'affaiblira point. Tout mon devoir est de mettre maintenant ma vie à vos pieds, de vous instruire de tout ce que je vois et de tout ce que je pense

1. On sait qu'Élisa habitait alors ce quartier, exactement rue Verte.
2. Thomas, nº 68.

avec ma franchise ordinaire. Avant d'être diplomate, j'étais auteur, jeune, et presque poète ; permettez-moi de garder avec vous ma première sincérité. Je vous épargnerai, Madame, la partie DESCRIPTIVE *du voyage. Cependant, si vous désirez la connaître, Fontanes pourrait demander quelques feuilles* DANS LA RUE NEUVE DU LUXEMBOURG.

Ma réception dans cette bonne ville a été encore plus brillante que l'année dernière. On ASSURE QUE JE VAIS ÊTRE NOMMÉ DE L'ACADÉMIE DE LYON ! *Je suis chanté tous les jours en vers et en prose ; non pas, Madame, comme secrétaire de légation (car on prétend que* JE VAUX BEAUCOUP MIEUX QUE CETTE PLACE *et je ne veux rien perdre à vos yeux de mon mérite) mais comme auteur du* GÉNIE DU CHRISTIANISME. *Tous les libraires veulent de force ou de gré me réimprimer. J'ai cédé aux importunités de* BALLANCHE *qui va commencer une édition in-18 ; et qui, pour obtenir mon consentement, me donne deux cents louis argent comptant. Jugez si je serai magnifique en arrivant à Rome, et si je ferai honneur à l'ambassade ! Cela vient bien à propos pour remplacer les quatre mille livres que M. de Talleyrand m'a retranchées et auxquelles vous avez si généreusement suppléé.*

J'ai profité de cette extrême faveur pour prendre connaissance du pays. Voici quelques résultats : le Cardinal est fort aimé ici à cause de la régularité de ses mœurs et surtout parce qu'il est oncle du Premier Consul. Quelques démarches qui lui restent à faire, et dont je l'avertirai avant son départ, achèveront de lui gagner tous les cœurs. Je sais, de bonne part, que la ville lui comptera une année de son revenu d'avance, s'il fait sa demande A PROPOS. *Vous seriez-vous attendue, Madame, que je puisse être de quelque utilité à S. Ém.? Eh ! bien, il est pourtant vrai que ma nomination fait un plaisir extrême dans le pays, et que M. le Cardinal ne se trouve point du tout mal de la faveur qui m'accompagne et qui rejaillit un peu sur lui.*

Tous les catholiques regardent ma mission à Rome comme un signe certain de la bonne intelligence qui règne entre le Premier Consul et le Pape ; et les gens du monde applaudissent à cette mission parce qu'ils la trouvent de bon goût et convenable de plus d'une façon.

En général l'esprit public est excellent dans cette ville. Le

Premier Consul y est adoré, on ne parle de lui qu'avec enthousiasme. Une preuve certaine de ce fait, c'est qu'on s'attache plus fortement à lui depuis le renouvellement de la guerre, et on la rejette unanimement sur l'ambition des Anglais. La modération et l'habileté que le Consul a déployées dans cette circonstance lui font plus d'honneur que s'il avait gagné vingt batailles ; on est accoutumé à ses prodiges l'épée à la main ; on ne serait point étonné d'apprendre par la gazette qu'il est entré dans Londres à la tête de ses grenadiers, mais on est émerveillé de cette VICTOIRE DE PATIENCE *qu'il a remportée sur l'Angleterre.*

Une chose très remarquable, Madame, et qui me fait à moi en particulier, le plus grand plaisir, c'est que les prêtres ont contribué puissamment dans tout ce pays à nourrir et à répandre l'excellente opinion qui y domine. Ils prêchent ouvertement la justice de cette guerre et la soumission et la reconnaissance envers celui qui a fini tous nos maux. Je ne cesserai de le répéter, l'acte décisif du gouvernement de votre frère ; l'acte qui le place du premier coup à un haut rang dans l'histoire et dans l'avenir, c'est le rétablissement du culte. Plus on ira, plus on sentira toute la sagesse et toute la profondeur de ce grand acte de législation.

Par exemple, je crois connaître un peu ma province, la ci-devant Bretagne, je parierais ma tête, que la guerre actuelle n'y fera pas renaître la CHOUANNERIE, *si on laisse les prêtres et les évêques agir et que l'on se fie un peu à leur esprit, qui doit être, et qui est maintenant d'accord avec leurs nouveaux intérêts. Les paysans bretons ne veulent que la messe et M. le Curé. C'est une erreur (répandue exprès par le jacobinisme) que de croire qu'il y a encore en France un parti populaire attaché à l'ancienne monarchie. On veut Bonaparte et la religion ; rien de plus. Il y a en Bretagne deux ou trois préfets protestants et philosophes qui vexent le peuple sur sa religion et qui ont peut-être envie de le soulever pour en rejeter ensuite la faute sur les prêtres qu'ils détestent. Ils feront bien du mal si l'on n'y prend garde.*

Une autre pierre d'achoppement pour la tranquillité publique, c'est l'Église constitutionnelle. Cette Église n'a rien gagné au Concordat, et elle a visiblement tout perdu ; elle végète et elle ne règne plus ; le peuple l'a toujours repoussée. Elle hait donc

au fond du cœur le gouvernement actuel, et si elle obéit pour obtenir des places, elle n'en est pas moins l'ennemie secrète du Premier Consul. On a eu grand tort de la croire dangereuse : des prêtres sans TROUPEAU *ne peuvent faire de mal. Ils sont tout au plus protégés par quelques révolutionnaires ou philosophes puissants ; qui pourtant ne les protègent encore qu'en haine de la religion catholique et pour semer la division dans l'Église. Ces hommes sont pour la plupart sans mœurs. Celui-ci est connu pour corrompre toutes les femmes qui se présentent à l'admission des sacrements. Celui-là met le trouble dans sa paroisse par des discussions politiques, etc. Les évêques de cette Église font surtout un mal incalculable.*

L'autre Église au contraire n'a visiblement d'autre intérêt que de soutenir de tous ses moyens le gouvernement du Premier Consul. Car dans le cas d'une RÉPUBLIQUE *ou d'un* BOURBON *elle est également perdue. Ce sont là des vérités palpables mais que la philosophie cache soigneusement au grand homme qui nous gouverne. Voilà, Madame, mon rabâchage ordinaire contre les philosophes. Il est vrai que s'ils me détestent, je le leur rends bien franchement, bien publiquement, sans me cacher et du plus profond du cœur. La charité me manque absolument sur ce point. Ces gens-là égorgeraient votre frère, comme ils ont tué Louis XVI. Jugez s'ils me fusilleraient, moi ! moi auteur chrétien, moi dévoué à votre famille ! Mais le Consul sait monter à cheval, et c'est ce qui me rassure. Que Dieu m'en punisse s'il le veut, mais je ne puis regarder ces hommes-là comme* MON PROCHAIN ; *je ne puis me croire d'une aussi vilaine race, je ne puis les aimer.*

Vous riez sans doute de mon humeur, Madame, et vous avez raison. M. de Talleyrand m'a commandé des dépêches courtes et voilà un paquet qui ressemble à une dépêche de M. d'Aguesseau. Une autre fois, je tâcherai d'être plus court, mais cependant je n'ose vous le promettre. Veuillez me mander ici, où j'ai encore le temps de recevoir votre réponse, si vous me pardonnez tout ce fatras. Veuillez me donner des nouvelles de votre chère santé à laquelle je prends mille fois plus d'intérêt qu'à la mienne. J'espère que votre secrétaire, madame de Montarby, m'enverra une lettre de vous, où elle me parlera de vous, de M. Baciocchi, de Fontanes, de madame Fontanes, en un mot de toutes les personnes qui composent votre petite cour et qui veulent bien

donner un souvenir à l'éternel voyageur. Je ne suis embarrassé que pour finir ma lettre car je voudrais vous dire à quel point je vous suis attaché, et je crains de manquer au respect que je dois à mon excellente protectrice : placé entre mon devoir et mon cœur je la prie de composer cette fin de lettre de tout ce qu'il y a de plus respectueux et de plus tendre. Elle aura une idée des sentiments que lui a voués celui qui a l'honneur d'être, son très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND

P.-S. — *Pour madame de Montarby* [1].

Tâchez, Madame, de me respecter à l'avenir et de ne plus rire de votre serviteur. Sachez gu'un prédicateur célèbre, M. l'abbé Fournier, m'a cité hier en chaire avec les Pères de l'Église devant un auditoire de plus de dix mille âmes. Il est vrai que j'ai pensé en mourir de honte, et que je ne savais où me cacher ; mais je n'en suis pas moins respectable, et vous devez avoir pour moi la même vénération que pour saint Jérôme. Ce saint était toujours dans le désert et toujours tenté ce qui me ressemble beaucoup. Mille tendres compliments. L'enfant commence-t-il à bouger? Savez-vous que ce maudit abbé, qui m'a fait tant peur, prétend être médecin et qu'il signe toujours D. M. avec paraphe. Cela nous fait tous crever de rire, à commencer par Son Éminence. Nous finirons par être très gais dans notre légation, j'espère même que le Cardinal me trouvera bon garçon et pas si diable que je suis noir.

J'oubliais de dire à madame Baciocchi que l'arrestation des Anglais en France et en Italie aura nécessairement une grande influence an Angleterre. Parmi les Anglais arrêtés on dit qu'il y a plusieurs Lords, et en particulier le gouverneur de Madras. Les Lords ont plusieurs VOTES, *c'est-à-dire plusieurs membres à eux, dans la Chambre des Pairs et des Communes. L'inquiétude des familles qui est déjà très grande, peut porter ces* VOTES *à passer dans l'opposition. Si le gouvernement ignore cela il serait bon qu'il en fût instruit* [2].

1. Madame de Montarby, lectrice-secrétaire d'Élisa.
2. *Inédite.*

Le 15 juin (26 prairial) il mande encore à Fontanes :

... La belle et excellente protectrice m'a fait écrire, elle est contente de ma lettre. L'êtes-vous aussi? Veillez à mes intérêts, mon cher enfant... DITES A MADAME B... (BACIOCCHI) QUE JE LUI ÉCRIRAI DE MILAN ET QUE JE LA SUPPLIE DE ME DONNER DE SES NOUVELLES PAR SON AIMABLE SECRÉTAIRE... *Guénau*[1] *m'a promis un article pour ma belle édition... Je lui ai écrit. A-t-il reçu ma lettre? Malheureusement, le Consul sera absent au moment de la publication*[2].

Milan, 23 juin (1803.)

Madame,

Notre voyage continue toujours sous des auspices très favorables. Je devance toujours le Cardinal en ma qualité D'AIDE DE CAMP *de Son Éminence. Nous sommes descendus sans accident dans cette belle Italie, et les honneurs nous ont accompagnés jusqu'ici. Le général Murat et madame Murat m'ont reçu avec une grâce et une politesse parfaites. Je me suis retrouvé avec une foule de jeunes militaires, pleins de gaieté, d'amabilité et de courtoisie. Je n'ai pas été trop déplacé parmi eux; nous avons fait vie commune, et je vous assure que vous eussiez pris le grave auteur du* GÉNIE DU CHRISTIANISME *pour un franc sous-lieutenant d'infanterie. M. de Melzi nous a donné une grande fête, et l'on a nommé l'enfant nouveau*[3]. *Il s'est trouvé que le vice-président avait beaucoup connu mon frère, de sorte que je ne lui ai point été étranger. Il est impossible d'avoir un meilleur ton, des manières plus nobles que M. de Melzi.*

Le général Murat est très aimé ici. Il m'a donné une lettre pour la princesse BORGHÈSE ; *ainsi grâce à vous, Madame, j'arriverai à Rome parfaitement recommandé. Croiriez-vous que tous ces jeunes militaires m'ont fait de grands compliments sur mon ouvrage qu'ils prétendent avoir lu? Un colonel de huzards, à Turin, m'est venu voir et m'a dit : « Monsieur,* J'AI LOU LA VOSTRE OUVRAGE ET SOUIS TCHARMÉ DI VEDER L'AUTOUR. » *Ce compliment-là m'a paru très flatteur et très bien tourné. Je pars à l'instant pour Rome. Le Cardinal restera encore quel-*

1. Le chevalier de Guénau, ami de Chateaubriand, ancien officier comme lui au régiment de Navarre.
2. Thomas, n° 74.
3. Le second fils de Caroline et de Joachim Murat, né à Milan, le 16 mai précédent. Melzi fut son parrain.

ques jours ici ; mais, comme j'ai des lettres pour Bologne et Florence, je vais poursuivre ma route afin de mieux voir les choses remarquables qui se présenteront. Madame Murat et toute sa petite famille se portent bien, excepté Achille qui a quelquefois des convulsions assez alarmantes. J'espère que ma protectrice n'éprouve que le malaise attaché à son état ? J'espère qu'elle voudra bien me faire donner de ses nouvelles à Rome par son aimable secrétaire, et qu'elle me dira si elle est contente de son protégé. L'accueil que l'on m'a fait partout semble m'avoir tout à fait réconcilié le Cardinal : j'ai vu sur sa figure que LA GLOIRE *du secrétaire plaisait assez à l'ambassadeur. Toutefois, je n'en* PAYE PAS MOINS MES CHEVAUX *de poste et les postillons et même un peu* PLUS CHER *que le maître. Cela m'est égal parce que les deux cents louis de mon édition de Lyon me tirent d'affaire et que je compte bien que ma belle, bonne et excellente protectrice trouvera moyen un jour de m'empêcher* DE VOYAGER A MES FRAIS.

Le général Charpentier[1] *m'a dit que si nous paraissions à Rome avec l'éclat que nous devons avoir, notre légation peut devenir très importante : je l'ai toujours pensé ainsi. Je réponds bien de faire des dettes* POUR L'HONNEUR DE LA NATION *si le Cardinal veut les payer. Pardonnez-moi toutes ces folies, et croyez, Madame, à un attachement aussi respectueux que vif et sincère. J'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.*

CHATEAUBRIAND

Mille compliments à madame de Montarby, mille amitiés à monsieur et madame Fontanes sans oublier monsieur et mamadame Tabaru. J'ai appris avec grand plaisir que c'est auprès de Milan que ma protectrice a été mariée[2]*. Il me semble que je suis moins loin d'elle en pensant qu'elle a habité cette ville*[3].

Rome, 10 messidor (29 juin 1803).

Madame,

La poste part et je n'ai que le temps de vous dire que je suis arrivé à Rome la veille même de Saint-Pierre, que je suis logé

1. Chef d'état-major de l'armée française en Italie.
2. Madame Baciocchi avait reçu le sacrement du mariage dans la chapelle du château de Mombello le 14 juin 1797. (Voyez notre ouvrage : *Élisa Bonaparte*, pages 95, 96 et 309-310).
3. *Inédite.*

chez M. Cacault, qui me traite comme son fils, que le secrétaire de légation, mon prédécesseur, est devenu mon meilleur ami ; que tout le monde me trouve bon enfant ; que je suis comblé D'HONNEURS, *de compliments, etc., et que j'ai la tête renversée ; que Rome m'a confondu, que je vous en écrirai des lettres qui ne finiront point ; qu'il me faut avoir une voiture ; que je vais y employer l'argent de mon édition de Lyon ; et que j'aurai recours à votre protection pour l'avenir ; enfin que je viens d'expédier ma première dépêche au ministre, et qu'elle est composée de* QUARANTE-HUIT MOTS. *Recevez tous les sentiments d'amour, de respect, de reconnaissance du plus humble et du plus affectionné de vos serviteurs.*

CHATEAUBRIAND

Mille tendres compliments à mon collègue le SECRÉTAIRE. *Je viens d'écrire à Fontanes. Quels chapitres je vais ajouter à mon ouvrage ! et c'est à vous, Madame, que je les devrai* [1].

Vendredi matin, 12 messidor an XI (1er juillet 1803).

Madame,

Je viens d'être présenté à S. S. Elle m'a reçu de la manière la plus distinguée et la plus affectueuse. Elle est venue au devant de moi, m'a pris par la main, m'a fait m'asseoir à ses côtés en m'appelant son CHER *Chateaubriand et en me disant qu'elle lisait actuellement mon ouvrage, qu'elle en était charmée, etc. On ne peut voir un meilleur homme, un pontife plus saint, un prince plus simple, sa figure annonce ce qu'il est : ses joues pâles et son front ridé sont chargés de toutes les tribulations de l'Église. Il ne parle du Premier Consul qu'avec admiration et amour et c'est peut-être, de tous les souverains d'Europe, celui qui apprécie mieux le génie et le mérite du grand homme qui nous gouverne. J'espère avoir le bonheur de plaire à un si digne successeur de Saint Pierre.*

Je vous dirai, Madame, ce qu'un ancien habitant de ce pays plus aimable que moi disait à un Mécène moins aimable que vous : « JE TACHERAI DE ME FAIRE ESTIMER POUR FAIRE HON-

1. *Inédite.*

NEUR A VOS BIENFAITS. » *C'était Horace qui parlait ainsi au ministre d'Auguste. Ce ministre avait donné une petite maison au poète : vous avez fait plus ; vous m'avez rendu ma Patrie. Et qui sait si un jour vous ne me donnerez pas aussi la petite maison?*

J'ai trouvé, Madame, mon livre se traduisant en italien à Florence. Le premier volume a déjà paru et les autres vont suivre immédiatement, l'ouvrage réussit aussi bien qu'en France, et trouve peut-être encore moins de critiques. Je suis comblé de marques d'estime de toutes parts et jamais on n'a fait un voyage plus agréable. M. Cacault et M. Artaud le secrétaire de légation sont maintenant mes meilleurs amis. Je suis passablement au fait de mon travail, c'est la chose la plus facile du monde. Je m'occupe à lire toute la correspondance de la légation que nous remplaçons. Comme elle a travaillé AU CONCORDAT, *c'est un monument très précieux. Tout mon espoir et tout mon désir sont maintenant de vous attirer en Italie. Vous devriez, Madame, venir voir ce beau pays avec le cher Fontanes ! mais il vous faudra choisir une autre saison : celle-ci est très dangereuse et l'on meurt beaucoup à Rome à présent.*

J'espère, Madame, que ma belle édition est maintenant publiée, et qu'elle vous a été présentée ainsi qu'au Premier Consul... Aussitôt que j'aurai quelque chose de nouveau à vous apprendre je m'empresserai de vous écrire, si toutefois vous n'êtes pas trop importunée de cette ennuyeuse correspondance.

Agréez, je vous en supplie, les sentiments d'attachement et de respect que vous a voués pour la vie, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND

Nous attendons M. le Cardinal ce soir ; je l'ai devancé de quinze jours à Rome. Mille souvenirs au secrétaire [1].

Vendredi au soir.

M. le Cardinal vient d'arriver, il se porte merveilleusement. Je viens d'apprendre que la légation française ici était chargée

1. *Inédite.* Chateaubriand fait une longue allusion à la présente dans sa missive à Fontanes du 17 thermidor suivant. Voyez : Thomas, *Corresp.* I' dages 115 et 116, lettre n° 82.

des affaires de la République italienne et que M. Cacault touchait en conséquence un traitement de cette République. Sans doute S. Ém. aura le même traitement; mais est-il juste que le secrétaire de légation qui fait la besogne n'ait rien? M. Artaud se plaint de cet oubli. Veuillez faire, Madame, qu'il n'ait pas lieu pour moi, et que la République italienne me donne au moins la moitié de mon traitement français : quatre mille livres. Ce qui ferait juste douze mille livres que je devrais avoir [1].

Chateaubriand fut accueilli à Milan par Murat en 1803, sur la recommandation de Madame Baciocchi, Murat avait alors son quartier général dans cette capitale [2]; il commandait l'armée d'Observation du Midi.

Le général m'a comblé de politesses [3].

Voici l'allusion que nous citions ci-dessus en note :

Dans cette même lettre du 6 juillet 1803, Chateaubriand dit :

J'AI ÉCRIT SAMEDI DERNIER, MON TRÈS CHER AMI, A NOTRE PROTECTRICE PAR LE COURRIER DE MILAN, *mais comme cette poste n'est pas la poste directe et que souvent les lettres se perdent par cette route, je vais vous répéter ce que je disais à madame B... (Baciocchi)* [4].

Ici un développement où il parle peu modestement de l'accueil qu'on lui a fait partout.

Le Pape m'a reçu comme son fils, mon ouvrage est entre les mains de tout le monde, il est traduit, et les cardinaux de Rome, bien moins scrupuleux que nos docteurs en Sorbonne, trouvent que c'est un chef-d'œuvre d'orthodoxie. J'aurai toutes les bulles que je voudrai pour les nouvelles éditions. J'AI MARQUÉ A MADAME B... QU'ON NE POUVAIT VOIR UN PONTIFE PLUS SAINT ET UN PRINCE PLUS RESPECTABLE... IL EST SINCÈREMENT

1. *Inédite.*

2. *Mémoires d'Outre-tombe*, II, 319.

3. Chateaubriand à Fontanes, Rome 17 messidor an XI (6 juillet 1803). — Or le même Chateaubriand écrit dans ses *Mémoires* en 1838, ceci à ce propos (on jugera la différence de langage) : « J'avais pour lui (Murat) une lettre de madame Baciocchi, *je passai la journée avec les aides de camp.* » Pas un mot en faveur de Murat. (II, 319, édition Garnier.)

4. Il est à noter que dans toutes ses épîtres à Fontanes, Chateaubriand n'écrit amais que la première lettre du nom de sa bienfaitrice.

ATTACHÉ A LA PERSONNE DU CONSUL DONT IL NE PARLE QU'AVEC ADMIRATION [1].

Madame,

J'attends avec impatience une occasion favorable pour vous faire passer quelques détails importants sur le pays. Que de choses j'ai à vous dire ! J'aurais de quoi vous entretenir dans la petite chambre verte trois longues matinées. Tout ce que je puis vous marquer aujourd'hui c'est que je jouis d'une EXTRÊME LIBERTÉ. *M. le Cardinal s'est chargé de tout le travail, et grâce au Ciel, je ne suis* POUR RIEN *dans les dépêches qui peuvent parvenir au ministre.*

Nous vivons au reste très solitaires. Il est vrai que cela fait rire de nous dans le pays ; on affiche des vers à notre porte : on nous chansonne; on dit que nous THÉSAURISONS. *Vous savez, Madame, si j'ai jamais dix louis en réserve dans mon coffre-fort ! Mais nous avons de la religion, pour ne pas dire de la philosophie, et nous souffrons tout cela* EN ESPRIT DE PÉNITENCE.

Je suis désolé, mon excellente protectrice, d'être obligé de vous dire que L'AIR DE CE PAYS EST TOUT A FAIT CONTRAIRE A MA SANTÉ. *Je vous supplie de tâcher de m'obtenir à la fin de mon année une place indépendante dans une cour quelconque. Adrien Lezey vient d'être envoyé aussi auprès du ci-devant Grand-Duc de Toscane* [2]. *Si je ne suis pas assez heureux pour réussir, je compte l'année prochaine, vers le printemps, prier le ministre d'accepter ma démission. J'irai ensuite passer trois mois à Athènes et je serai de retour pour l'hiver à Paris. Je rentrerai dans mon obscur grenier le plus paisiblement du monde, et vous me permettrez quelquefois d'en descendre pour avoir l'honneur de vous faire ma cour.*

1. Même lettre du 17 messidor an XI, l'adresse porte : « A M. de Fontanes, membre du Corps législatif, rue des Petits-Augustins, Hôtel de La Rochefoucault, à Paris. (Thomas, n° 82.)

2. Il s'agit ici de Ferdinand, ex-grand-duc de Toscane qui, par un article secret du traité de paix de Lunéville, conclu le 26 janvier 1801, reçut en dédommagement de ses États d'Italie, érigés en royaume d'Étrurie, l'ancien archevêché de Salzbourg, qui avait été sécularisé et érigé en Électorat. Adrien Lezey, ici nommé, est Adrien comte de Lezay-Marnésia, publiciste politique sous la Révolution, né à Saint-Julien (Savoie) en 1770, qui fut en effet nommé ministre plénipotentiaire de France à Salzbourg. Parent de l'impératrice Joséphine, il devint en 1806 préfet du Rhin et Moselle (Coblentz) et du Bas-Rhin (1810).

Je suis, avec l'attachement le plus respectueux, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND

Rome, le mercredi 8 thermidor an XI (27 juillet 1803).

P.-S. — *M. Cacault et M. Artaud nous quittent demain, Je ne sais s'ils sont très contents de nous ; mais je n'ai qu'à me louer de leurs politesses. On les regrette beaucoup à Rome.*

Oserai-je vous prier de me rappeler au souvenir de votre secrétaire, de madame et monsieur de Talaru, du cher Fontanes et de sa femme. Nous sommes très inquiets ici : le courrier de lundi nous manque. L'excellent abbé de Bonnevie me prie de vous présenter ses respectueux hommages ; il s'ennuie un peu de la sévérité de notre séminaire.

On prétend que j'ai fait une sottise en allant voir le roi de Sardaigne ; mais comme M. le Cardinal est aussi tombé dans la même faute, et même avant moi, je me trouve à l'abri sous le péché de S. Ém. Cependant je vous prie de m'excuser auprès du ministre, si toutefois cela en vaut la peine [1].

Trois mois et demi après, presque jour pour jour, Chateaubriand vient de perdre à Rome, l'amie dont il s'occupait plus que de sa femme, madame de Beaumont. Le dégoût de ses fonctions diplomatiques le prend; il veut se retirer de tout. Le 8 novembre 1803, il parle encore d'Élisa à Fontanes en ces termes :

... FAITES AGRÉER MES RÉSOLUTIONS A MA BELLE PROTECTRICE *qui ne sera plus désormais que ma généreuse amie. Tout ce que je demande, c'est qu'on m'oublie, et qu'on ne me persécute pas en arrivant à Paris* [2].

Élisa et Fontanes veillèrent si bien en effet qu'il n'eut rien à craindre.

Le 21 décembre, nouvelle missive. Il veut quitter Rome, il s'y meurt, mais il accepterait une place équivalente en Suisse, dont lui a parlé Fontanes. Il se désole que les choses traînent en longueur... il n'y tient plus. Il laisse pressentir sa démission, si la nomination en Suisse qu'il désire n'arrive pas :

1. *Inédite.*
2. Thomas, lettre n° 92.

JE REMETS AU RESTE MES DESTINÉES A VOTRE SAGESSE ET A CELLE DE NOTRE PROTECTRICE, MADAME B... [1].

Fontanes, Élisa et le cardinal Fesch, qui, sur la demande de ceux-ci, et de lui-même d'ailleurs, s'est joint à eux, obtiennent qu'il ajourne sa démission à un an, il y consent.

Le Cardinal m'a traité avec tant de bonté, il m'a fait sentir tellement les inconvénients d'une retraite dans ce moment que j'accomplirai au moins une année, écrit-il encore à Fontanes, le 12 octobre 1803, de Rome, *comme nous en étions convenus dans le principe.* PAR CE MOYEN, JE TIENS MA PAROLE A MA PROTECTRICE, *je laisse le temps aux bruits philosophiques de Paris de s'éteindre* [2].

Et cependant à cette époque, Chateaubriand bien que choyé par Fesch qui lui avait fourni un appartement chez lui, donnait bien des sujets de mécontentement à l'ambassadeur. Fesch mandait au Premier Consul, le 10 août 1803, que le secrétaire de légation, présenté au pape par M. Cacault avant sa propre arrivée à Rome à lui, qui suivit de quelques jours, avait au grand scandale de Cacault fait des représentations dans cette audience au sujet des Lois organiques, annexes du Concordat, lois dont il s'était posé comme l'adversaire.

Dès ce moment Chateaubriand apparut à Cacault comme le porte-parole d'une faction et Cacault le désavoua devant le Secrétaire d'État. Fesch arrivé, Chateaubriand profite d'une permission d'un prélat non prévenu par le pape, pour présenter, à Sa Sainteté, en dehors de l'ambassadeur, cinq Français, disant qu'il est revêtu d'une mission spéciale et qu'il a des attributions séparées de celles de son ministre. Fesch après cette nouvelle incartade est obligé de le surveiller pour déjouer ses intrigues.

C'est encore le temps (août-septembre 1803) où l'infatué secrétaire s'adressa à Bonaparte lui-même dans un exposé qui a été heureusement retrouvé — après avoir disparu des archives du ministère dont il n'aurait jamais dû sortir — et qui porte ce titre : *Observations sur l'ambassade de Rome* [3].

1. D'après la lettre de la bibliothèque de Genève.
2. Thomas, lettre n° 95.
3. Document original longtemps conservé dans les archives de la famille Pasquier et qui vint à sa date aux Affaires étrangères. Publié pour la première fois par Thomas. *Correspondance générale de Chateaubriand*, page 325, volume II, supplément : Paris 1911.

Le ton d'un homme qui fait la leçon sur « ce que pourrait être l'ambassade » et sur « ce qu'elle est » est ici celui d'un censeur. Il fait de son chef hiérarchique une profonde critique, l'accusant de « mener une vie obscure, de resserrer la table, les domestiques et les équipages », de tenir « des discours imprudents qui l'exposent aux propos des valets et à la risée publique » (*sic*), qui par là *perd tout* et *paralyse tout*.

Il y ajoute un paragraphe sur la politique, sur l'administration extérieure et l'état des partis à Rome, passages où il y a des vues de valeur, puis il termine en demandant « à un an de date de là ou un congé indéfini ou un autre poste, afin qu'il puisse achever ses études et ses voyages en Grèce ». En conclusion enfin, il se plaint que l'ambassadeur qui prend ombrage de lui, cherche à l'exclure des affaires, ne lui communique jamais les dépêches et le réduit à la signature des passeports.

De tels documents livrent à la postérité tout le secret de sa disgrâce bien justifiée. Tout commentaire de plus devient inutile.

De Rome toujours, le 29 septembre 1803, il dit encore ceci à Fontanes :

Toute la terre m'écrit ; cependant j'estimerais mieux deux mots de vous que les lettres de toute la terre. J'ai appris par hasard le malheur de notre protectrice [1], *dites-lui au moins que les infortunés comme moi sont fort sensibles aux malheurs des autres.*

Enfin le 21 décembre 1803 (29 frimaire an XII) :

Ma santé, mes goûts, tout m'éloigne des places. J'admire le Consul et sa personne m'est chère comme le sauveur de la France ; mais son gouvernement m'a suscité une persécution si injuste, si honteuse que j'ai le cœur gros d'amertume. Si donc au moment que vous recevrez cette lettre, je ne suis pas nommé officiellement, ne pressez rien, laissez les choses traîner en longueur. On m'oubliera bientôt et je donnerai ma démission, au bout de mon année. Si au contraire je suis nommé, je respecterai l'ordre du Consul et le vœu de mes amis ; j'irai au pays de Vaud. Mais

1. Allusion à l'état de santé d'Élisa, alors mauvais par suite d'une fausse couche.

pour Dieu, qu'on me délivre de Rome : je me meurs ici . . .
. . . . . JE REMETS AU RESTE MES DESTINÉES A VOTRE SAGESSE ET A CELLE DE NOTRE EXCELLENTE PROTECTRICE [1].

Comment expliquer ce dégoût de ses fonctions si l'on ne sait la lutte sourde qu'il continua de susciter entre son chef hiérarchique le Cardinal Fesch et lui? Le 4 février 1804, dans une lettre au Premier Consul, Fesch revenant sur son compromettant *auxiliaire*, le dénonce comme ayant voulu soulever contre lui des prêtres que lui, Fesch, a amenés à Rome, et se permettant de décrier l'arrestation de l'émigré Vernégues ordonnée par le Premier Consul ; il le représente encore comme s'entourant d'émigrés, comme tenant dans le salon de l'ambassadeur des propos hostiles à la politique française au point qu'il est obligé de les relever publiquement, et malgré les excuses qu'il vient faire le lendemain au Cardinal, et comme enfin, lorsqu'il s'en va, continuant sur sa route ses critiques contre l'ambassadeur !

Il en fait tant que tout autre eût été révoqué sur l'heure. Il lui restait la protection toute-puissante d'Élisa qui le sauva et obtint même de la faiblesse du Premier Consul à son égard, non une compensation à son déaprt de Rome désormais nécessaire, mais un nouveau poste, presque un avancement !

On ne trouve pas d'exemple dans toute la carrière de Napoléon d'une indulgence aussi aveugle vis-à-vis d'un fonctionnaire, mais ce fonctionnaire était un homme déjà illustre, et le Premier Consul rendait ainsi hommage à son talent qu'il appréciait fort et à la puissance morale de ses livres sur l'opinion qu'il voulait ménager.

Fesch, au courant des intentions de son neveu, écrit encore dans une lettre qu'il lui adresse de Rome, le 6 février 1804, ce jugement qu'il faut retenir et qui témoigne autant de son dévouement que de sa clairvoyance. « Quoique Chateaubriand soit le pensionnaire et le protégé de Madame B... (Baciocchi), il n'est point votre ami. Si vous le faites surveiller où vous l'envoyez, vous ne tarderez pas à être assuré qu'il fera tout

1. Papiers de Fontanes. Bibliothèque de Genève, manuscrit français, cartons 208 et 209. (Thomas, lettre n° 102.)

pour les émigrés et pour ceux qui sont mécontents de votre gouvernement. Cet intrigant est encore un méchant homme[1]. »

Quelque temps après toutes ces incartades, toujours sur les instances d'Élisa, Bonaparte nomme Chateaubriand ministre à Sion.

Le Consul devait m'accorder autant de congés que j'en désirerais pour voyager en Italie, écrit-il dans ses *Mémoires*[2] lorsqu'il raconte cette phase de sa vie, *et Madame Baciocchi me faisait mander par Fontanes que la première grande ambassade disponible m'était réservée*[3].

Il donne sa démission, le 20 mars 1804, en entendant annoncer par les rues la mort du duc d'Enghien.

Madame Baciocchi jeta les hauts cris en apprenant ce qu'elle appelait ma défection ; elle m'envoya chercher et me fit les plus vifs reproches. M. de Fontanes devint presque fou de peur au premier moment ; il me réputait fusillé avec toutes les personnes qui m'étaient attachées.

. . . . . .

. . . . . *L'amitié rendit le cœur à M. de Fontanes ; madame Baciocchi plaça sa bienveillance entre la colère de son frère et ma résolution. M. de Talleyrand, indifférence ou calcul, garda ma démission plusieurs jours avant d'en parler : quand il l'annonça à Bonaparte, celui-ci avait eu le temps de réfléchir. En recevant de ma part la seule et directe marque de blâme d'un honnête homme, qui ne craignait pas de le braver, il ne prononça que ces mots : « C'est bon. » Plus tard, il dit à sa sœur : « Vous avez eu bien peur pour votre ami. » Longtemps après en causant avec M. de Fontanes, il lui avoua que ma démission était une des choses qui l'avaient le plus frappé. »*

. . . . . .

Sur l'année 1804, Chateaubriand dit ceci :

Désormais à l'écart de la vie active, mais néanmoins sauvé par la protection de madame Baciocchi de la colère de Bona-

1. Voyez à ces dates la correspondance de Napoléon et du cardinal Fesch, publiée par Du Casse en 1855.
2. Édition Garnier, II, 366.
3. Édition Garnier, II, 366.

parte, je quittai mon logement provisoire rue de Beaune et j'allai demeurer rue de Miromesnil[1].

*
* *

Tout ce qu'on vient de lire suffit pour jeter sur les *Mémoires* de Chateaubriand rédigés dans sa vieillesse, le discrédit qui s'attache aux réhabilitations dans le sens du pouvoir d'alors, mémoires dont il a eu soin, avant de les vendre très cher, de demander la publication *après sa mort*.

Du reste l'auteur d'*Atala* n'est pas seul dans ce mauvais cas. Combien d'hommes célèbres n'ont-ils pas arrangé leurs mémoires, de même écrits après coup, et pour donner d'eux l'idée qu'ils désiraient voir adopter par la postérité !

En ce qui concerne celui dont nous nous occupons, la preuve est désormais faite et elle ne relève pas son caractère. Chateaubriand *rechercha* les faveurs de Bonaparte et de sa famille de 1801 à 1804. Après cette date, ce fut plutôt Napoléon qui le rechercha, on sait avec quel peu de succès[2] !

Je ne reviens pas sur ce qui est connu. Mais voici deux faits nouveaux qui, par leur divulgation récente et encore peu répandue, méritent d'être médités et retenus.

Le premier est que le 15 avril 1810, à l'occasion du mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise, le ministre de l'Intérieur Montalivet porte Chateaubriand sur la liste des écrivains à doter d'une pension et le propose pour deux mille francs. Il a pour titres, dit le rapport à l'Empereur, le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs*. « On ne lui connaît aucun traitement. »

Ceci se passe un an avant son élection à l'Académie française[3]. Ce fait prouve que l'Empereur, sans rancune personnelle pour l'homme, n'avait pas abandonné l'idée de voir servir à la renommée littéraire de son règne le talent de Chateaubriand. Cette subvention fut-elle octroyée? — Oui, car il y a preuve que la générosité impériale se manifesta

1. Édition Garnier, II, 366.
2. Voyez Pailhès, *opus citat.*, pages 481 et suivantes.
3. *Revue des Études napoléoniennes de* 1914. — G. Vauthier : *Pensions aux écrivains de* 1806 à 1810.

encore, même après 1811. Nous avons publié en 1912, dans notre ouvrage : *Madame de Genlis et la Grande-Duchesse Élisa*, le passage d'une lettre de Fouché à cette dernière, datée de Lintz, 16 septembre 1819, où il est dit sans ambages, en réponse à quelques accusations du duc de Bassano contre lui, que lui transmettait Élisa.

... « Il est étrange qu'il vous dise que c'est moi qui ai fait placer le comte de Bourmont auprès de Napoléon. Tout le monde sait, excepté le vulgaire et le duc de Bassano, que je n'ai cessé d'accuser cet homme méprisé dans son parti même et de reprocher à Napoléon la confiance qu'il lui accordait. Il est vrai que j'ai payé sur les fonds de la police beaucoup d'intrigants, mais toujours malgré moi et par les ordres réitérés de Napoléon. *Toutefois j'ai osé lui résister dans quelques circonstances. Je n'ai jamais payé Fiévée, Chateaubriand, madame de Genlis, etc. C'est M. de la Valette, directeur des postes qui leur donnait le salaire réglé par une note impériale* [1]. »

Comment s'y prit La Valette pour obliger Chateaubriand, peut-être même sans nommer l'auteur du bienfait? Très délicatement sous la forme d'un prêt. Un des biographes récents de Chateaubriand dénonce l'acte. Nous transcrivons : « Avant que le succès de l'*Itinéraire* eût relevé ses finances, il paraît bien qu'en mai 1811, comme il l'avoue à Frisell, il « n'avait pas le sou ». Dans les premiers jours du mois suivant il fut obligé de souscrire un billet d'emprunt. Témoin l'engagement sur papier timbré dont l'original autographe est sous mes yeux :

Fin novembre mil huit cent douze, je paierai à l'ordre de M. de La Valette, la somme de mille francs, valeur reçue comptant à Paris, le trois juin mil huit cent onze.

F. A. DE CHATEAUBRIAND [2]

Ce rapprochement demandait à être fait. La Valette, en somme intime et allié de Napoléon, n'était ici que son prête-

1. Passage d'une lettre inédite, en notre possession. J'avais déjà imprimé une partie de ce passage comme je l'ai dit plus haut, *Madame de Genlis et Élisa*, page 12.

2. G. Pailhès. *Chateaubriand, sa femme et ses amis*. 1 vol. Paris, Champion, 1896, page 491.

nom. Ce billet ne fut sans doute pas le seul, et ceux qui comme nous ont vu les cartons spéciaux des dépenses de la Cassette, savent en outre que l'Empereur donnait souvent sur elle des *Bons au porteur*, quelquefois même de très grosses sommes, quand il ne voulait pas faire savoir où allaient ses libéralités. Avec La Valette, un ami loyal de toujours, pour user de ce moyen il avait encore moins à se gêner.

Chateaubriand donc émargeait sur la Cassette par l'entremise de La Valette, cela nous paraît indubitable.

En voilà déjà assez pour prouver que la munificence impériale alla à Chateaubriand, mais le problème à résoudre ne le sera complètement que lorsqu'on pourra éclairer et préciser avec les découvertes archivistiques de l'avenir, les points suivants : comment Chateaubriand sans fortune put-il acheter le *Mercure* qui précisément appartenait à Lucien? On a publié en effet que l'auteur d'*Atala* en eut la propriété et que l'Empereur la lui reprit. « Chateaubriand fut-il remboursé d'office de son achat du *Mercure* et est-ce ainsi qu'il put sur ces entrefaites acheter la Vallée-aux-Loups? Ce n'est point invraisemblable et il y aurait en tous cas mauvaise grâce à lui reprocher d'avoir accepté non point une largesse, mais une indemnité [1]. »

Et alors se serait réalisé — véritable cri du cœur — le vœu que Chateaubriand exprimait si galamment à Élisa lorsqu'il lui adressait cette phrase lapidaire que le lecteur aura certainement remarquée dans sa lettre à madame Baciocchi du 1er juillet 1803 :

Vous avez fait plus que le ministre d'Auguste à Horace qui lui avait donné une petite maison. VOUS M'AVEZ RENDU MA PATRIE. ET QUI SAIT SI UN JOUR VOUS NE ME DONNEREZ PAS AUSSI LA PETITE MAISON !

En tout état de cause, l'Empereur eut toujours un faible pour lui malgré ses frasques et ses inconséquences. C'est lui qui propose Chateaubriand à l'Académie pour un des prix décennaux de sa fondation, et qui, ayant vu cette candida-

1. De Lanzac de Laborie : *Chateaubriand et Napoléon.* — *Correspondant* du 10 janvier 1912.

ture échouer, le fit nommer en 1811 à l'Académie française. Le discours de réception n'eut pas son approbation, et pourtant l'écrivain ne tomba pas en disgrâce et l'Empereur le lui pardonna puisqu'il chercha encore à l'aider.

Pour conclure, malgré tous les bienfaits, à partir de 1804, — nous jugeons ici Chateaubriand au point de vue politique — il fut et redevint lui-même, c'est-à-dire un homme d'opposition. Sous le Consulat, en effet, il paraît, au ton de ses lettres, sincèrement rallié et chaleureux bonapartiste. Après le Consulat il est contenu encore mais en sourdine, puis il fut ce qu'il aurait dû toujours ouvertement demeurer, *un royaliste ayant l'esprit aigri de l'Émigration* [1].

PAUL MARMOTTAN

1. Résumant son jugement sur le règne de « l'Usurpateur », Chateaubriand convient pourtant que les Lettres furent libres, et mécontent peut-être de voir les Sciences jeter alors un éclat peu commun, il a écrit : « Il faut le dire à l'honneur des Lettres : la littérature nouvelle fut libre ; la science servile ; le caractère ne répondit point au génie, et ceux dont la pensée était montée au plus haut du ciel ne purent élever leur âme au-dessus des pieds de Bonaparte : ils prétendaient n'avoir pas besoin de Dieu, c'est pourquoi ils avaient besoin d'un tyran. » *Mémoires d'Outre-tombe*, II, page 270 (Édition Garnier). On jugera par ce passage du ton qui règne dans cette espèce de pamphlet.

MA VIE D'ENFANT

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

Même si la Révolution russe ne donnait pas aux pages qui vont suivre une poignante actualité, elles se recommanderaient tout particulièrement à quiconque a lu et goûté les romans de Gorki. En effet, par ses ouvrages antérieurs, on a pu se faire une idée à peu près exacte de la vie tourmentée, douloureuse et féconde que l'écrivain mena dès l'âge d'homme ; mais les années d'enfance restaient impénétrables et comme ensevelies dans une sorte de brume mystérieuse et troublante.

Souvent pourtant, ses admirateurs et ses amis l'avaient sollicité de lever pour eux un coin de ce sombre rideau qui leur aurait permis de se faire une idée du creuset douloureux où s'élabora cette âme d'autodidacte génial, sensible et violente, tendre et révoltée tout ensemble.

Gorki s'y était toujours obstinément refusé. Trop de souvenirs pénibles l'étreignaient à évoquer ces heures lointaines : trop de misère morale à mettre à nu, trop de brutalités à dévoiler, trop de blessures saignantes à raviver !

Patiemment, pendant plusieurs ans, ses amis revinrent à la charge et peu à peu Gorki céda.

En hiver 1913, à Capri, gravement malade, appréhendant même une issue fatale, il se résolut à exhumer du passé les souvenirs dormant sous la cendre des ans et à mettre au point ces mémoires, qui reconstituent la première partie, tout à fait ignorée, de sa vie.

Quant à la seconde, ainsi que nous l'avons dit, nous la connaissons déjà, sinon dans tous ses détails du moins en partie par les œuvres où il s'est mis en scène lui-même et qui reflètent sous les couleurs les plus vives les différents milieux dans lesquels il a vécu.

Tour à tour marmiton, boulanger, vagabond, débardeur, pèlerin,

l'homme a connu tous les mondes, côtoyé toutes les misères, frôlé toutes les laideurs, senti toutes les beautés, subi toutes les privations jusqu'au jour où, désespéré à vingt ans, il se tira dans la poitrine cette balle qui lui troua le poumon gauche, le laissant pour le reste de ses jours incurablement malade. Ce furent ensuite les liaisons avec des étudiants, non point des fils de famille insouciants et désœuvrés, mais de ceux-là dont parle Tourguenieff « *qui se nourrissent de privations physiques et de souffrances morales* », les années d'étude ardente, son entrée comme secrétaire chez l'avocat Lanine ; puis les premiers essais, la rencontre avec Korolenko qui l'introduisit dans la grande littérature.

La connaissance des premières années de la vie de l'enfant, petite âme sensible en butte aux brutalités d'une organisation sociale despotique, en éclairant la haute figure du romancier, ne peut qu'expliquer mieux encore l'amour de la liberté et de la justice qu'il professa toujours, ainsi que cette foi inébranlable en une régénération russe qui ont fait de sa vie d'homme et d'écrivain un apostolat et un sacerdoce.

Aucune lecture, nous le répétons, n'est plus émouvante à l'heure actuelle que le récit de cette formation initiale d'une âme de révolutionnaire russe. Aucune n'aide mieux à comprendre le grand bouleversement d'aujourd'hui, son bien et son mal, sa grandeur et jusqu'à ses chimères. — S. P.

I

Près de la fenêtre, dans une petite pièce presque obscure, mon père, tout de blanc vêtu et extraordinairement long, est couché sur le sol. Les doigts de ses pieds nus, animés d'un mouvement bizarre, s'écartent l'un de l'autre spasmodiquement, tandis que les phalanges caressantes de ses mains posées avec soumission sur sa poitrine restent obstinément contractées. Le regard joyeux de ses yeux clairs s'est éteint ; le visage si bon d'ordinaire apparaît morne et la vue des dents saillant entre les mâchoires distendues emplit mon cœur d'un vague effroi [1].

En jupe rouge, à demi vêtue, ma mère s'est agenouillée près de lui et, au moyen d'un petit peigne noir dont j'aime à me servir pour scier les écorces des pastèques, elle partage les longs et souples cheveux de mon père qui lui retombent obstinément sur le front. Sans arrêt, d'une voix pâteuse et rauque,

1. Le père de Gorki mourut du choléra.

elle parle, et de ses yeux gris boursouflés de grosses larmes s'égouttent comme des glaçons qui fondraient.

Grand'mère me tient par la main ; c'est une femme au corps grassouillet, surmonté d'une grosse tête aux yeux énormes sous lesquels bourgeonne un nez risible et mou. Toute sa personne apparaît noire, flasque et étonnamment intéressante. Elle pleure aussi, accompagnant d'une harmonie particulière et vraiment agréable les sanglots de ma mère. Secouée de frissons, elle me tire et me pousse vers mon père, mais je résiste et me cache derrière elle, car je suis gêné et j'ai peur.

Jamais jusqu'à ce jour je n'avais vu pleurer les grandes personnes, et je ne parvenais pas à comprendre les paroles que me répétait ma grand'mère :

— Dis adieu à ton père, tu ne le reverras plus jamais, il est mort, le pauvre cher homme ; il est mort trop tôt ; ce n'était pas son heure...

Je venais de quitter le lit où une grave maladie m'avait retenu. Je cherchai à fixer mes souvenirs. Oui, durant les jours passés dans ma chambre, mon père, je me le rappelai fort bien, m'avait tenu compagnie, me soignant et me distrayant et puis, tout à coup, il avait disparu et la grand'mère, une personne étrange, était venue le remplacer.

— D'où sors-tu? — lui demandai-je.

Elle répondit :

— D'en haut, de Nyjni ; et puis, je ne suis pas sortie, je suis arrivée ! On ne sort pas de l'eau, on va en bateau.

Ces propos me semblaient bizarres, incompréhensibles et mensongers. Au-dessus de nous vivaient des Persans barbus au teint coloré, tandis que le sous-sol était occupé par un vieux Kalmouk tout jaune, qui vendait des peaux de moutons. Et l'eau, que venait-elle faire dans cette affaire? Cette femme embrouillait tout ; mais ce qu'elle disait était drôle. Elle parlait d'une voix douce, gaie et chantante. Dès le premier jour, nous fûmes amis, et à ce moment-là j'aurais voulu qu'elle quittât avec moi, et au plus vite, cette chambre lugubre.

C'est que ma mère m'impressionne ; ses larmes et ses gémissements ont éveillé en moi un sentiment inconnu jusqu'alors : l'inquiétude. C'est la première fois que je la vois ainsi ; en

temps ordinaire, elle gardait une attitude sévère et parlait peu. Grande comme un cheval, toujours propre et bien arrangée, elle montrait un corps aux lignes nettes et des bras terriblement vigoureux. Aujourd'hui elle m'apparaît comme boursouflée, les traits ravagés, les vêtements en désordre ; ses cheveux disposés sur sa tête en un casque volumineux et blond retombent en mèches sur le visage et sur l'épaule ; une des nattes descend même effleurer la figure du père endormi. Je suis dans la chambre depuis longtemps déjà, et pourtant ma mère ne m'a pas regardé une seule fois ; elle continue en geignant à lisser la chevelure de son époux et les larmes l'étouffent par moment.

Soudain la porte s'ouvre ; des paysans sont là, accompagnés d'un sergent de ville qui crie sur un ton irrité :

— Arrange-le et dépêchez-vous...

Sous l'effet du courant d'air qui s'était établi, un châle noir pendu devant la fenêtre se gonflait comme une voile. Je me souviens alors, je ne sais pourquoi, qu'un jour mon père m'avait fait monter dans un bateau à voiles. Soudain, un coup de tonnerre avait retenti. Le père s'était mis à rire, puis me serrant avec force entre ses genoux, il s'était écrié :

— Ce n'est rien. Alexis, n'aie pas peur..

Tout à coup, ma mère se leva lourdement, mais aussitôt elle se rassit, puis s'allongea sur le dos et ses cheveux balayèrent le sol ; son visage blanc et aveuglé par les larmes devint bleu ; les dents découvertes comme mon père, elle proféra d'une voix terrifiante ces quelques mots :

— Fermez la porte... Faites sortir Alexis...

Ma grand'mère me repoussa, se précipita vers l'ouverture et s'exclama :

— N'ayez pas peur, bonnes gens, laissez-nous ; allez-vous-en, au nom du Christ ! Ce n'est pas le choléra ; elle va accoucher ; de grâce, bonnes gens !

Caché derrière une malle, dans un recoin obscur, je regardai ma mère se tordre sur le sol, gémissante et grinçant des dents, cependant que grand'mère, agenouillée près d'elle, psalmodiait d'une voix caressante et joyeuse :

— Au nom du Père et du Fils... Prends courage, Varioucha... Sainte Mère de Dieu ! Priez pour nous...

J'avais peur ; les deux femmes se traînaient sur le plancher avec des plaintes et des soupirs ; parfois elles effleuraient le corps immobile et glacé de mon père dont la bouche entr'ouverte avait l'air de ricaner. Longtemps elles restèrent ainsi ; à plusieurs reprises ma mère essaya bien de se lever, mais elle retombait bientôt ; grand'mère, sans que je susse pourquoi, s'échappa de la pièce, roulant à la façon d'une grosse boule noire et molle ; puis, dans l'obscurité, un cri d'enfant retentit.

— Je te rends grâce, Seigneur ! C'est un garçon ! — s'exclama l'aïeule qui rentrait.

Et elle alluma une chandelle.

Je m'endormis sans doute dans mon coin, car rien de plus n'est resté dans ma mémoire.

Le second souvenir de ma vie date d'une journée pluvieuse ; je revois un coin désert du cimetière ; je suis debout sur un tas de terre visqueuse et glissante et je regarde un trou dans lequel on vient de descendre le cercueil de mon père ; l'eau a envahi le bas de la fosse et des grenouilles y barbottent ; deux d'entre elles ont déjà sauté sur le couvercle jaune du cercueil.

Je suis là avec grand'mère, le sergent de ville tout mouillé et deux hommes aux faces renfrognées, munis de pelles. Une pluie tiède et fine comme des perles nous asperge sans relâche.

— Comblez la fosse, — ordonne le représentant de l'autorité, et il s'en va.

Grand'mère se met à pleurer, le visage enfoui sous un pan de son fichu. Les hommes se penchent et, à la hâte, jettent sur la boîte funèbre les mottes grasses qui tombent en faisant clapoter l'eau boueuse. Les grenouilles apeurées abandonnent alors le couvercle du cercueil et sautent pour s'enfuir contre les parois de la fosse ; mais les mottes de terre les font retomber.

— Va-t'en d'ici, Alexis, — m'ordonna grand'mère en me touchant l'épaule, mais je résistai à son injonction, car je ne voulais pas m'en aller.

— Ah ! mon Dieu ! — soupira-t-elle alors, se plaignant du ciel autant que de moi.

Longtemps, elle resta là, immobile et silencieuse, la tête

baissée. La fosse était comblée, et elle ne songeait toujours point à partir.

On entendait sur le sol le bruit métallique des pelles ; le vent se leva, chassant les nuages, emmenant la pluie. Grand'-mère alors sembla se réveiller, elle me prit par la main et me conduisit vers une église lointaine, dont le clocher dressait sa flèche au milieu d'une multitude de croix noires.

— Pourquoi ne pleures-tu pas? — interrogea-t-elle, quand nous fûmes tous deux hors de l'enceinte. — Tu devrais bien pleurer un peu.

— Je n'en ai pas envie ! — répondis-je.

— Eh bien, si tu n'en as pas envie, ne pleure pas ! — conclut-elle à mi-voix.

Ces réflexions me semblaient bien étonnantes ; je pleurais rarement et seulement quand on m'humiliait, jamais la souffrance ne m'avait arraché de sanglots ; mon père se moquait de mes larmes et ma mère, quand il m'arrivait d'en verser, me criait régulièrement :

— Je te défends de pleurer !

Nous suivîmes en fiacre une rue large et très sale, bordée de maisons rouges, et je demandai à ma compagne :

— Les grenouilles pourront-elles sortir?

— Non, elles ne pourront s'échapper maintenant. Que Dieu soit avec elles !

Ni mon père ni ma mère ne prononçaient si souvent et avec une telle confiance familière le nom de Dieu.

***

Peu de jours après ces événements, je me trouve en bateau, dans une petite cabine avec ma mère et grand'maman ; mon frère nouveau-né Maxime était mort et on venait de le coucher sur une table dans un coin, enveloppé d'un lange blanc bordé de rouge.

Juché sur des malles et des paquets, par une sorte de fenêtre ronde et bombée comme l'œil d'une jument, je regarde le paysage : une eau trouble et écumeuse court sans cesse derrière la vitre mouillée. Parfois une vague se redresse qui vient lécher le hublot, et instinctivement je saute à terre.

— N'aie pas peur, — rassure grand'mère, et ses bras tendus me soulèvent sans effort et m'installent de nouveau sur les ballots.

Une brume grise plane au-dessus de la rivière, tandis qu'au loin une bande de terre verte alternativement se montre et disparaît dans l'atmosphère brouillée. Tout tremble. Seule ma mère, debout, appuyée à la cloison et les mains croisées derrière la tête, garde une immobilité rigide. Son visage est sombre et impassible, comme un masque d'airain; ses paupières sont closes. Elle ne parle pas. Elle m'apparaît toute changée, toute différente; et la robe même qu'elle porte est nouvelle pour moi.

Souvent grand'mère, à mi-voix, lui propose :

— Varioucha, si tu mangeais un peu? Rien qu'un petit morceau, veux-tu?

Elle ne répond ni ne bouge.

En général grand'mère parle en chuchotant ; mais quand elle s'adresse à ma mère, elle élève un peu la voix ; cependant il y a dans ses inflexions quelque chose de timide et de prudent : il me semble qu'elle a peur de ma mère et ce sentiment, que je comprends fort bien, nous rapproche et nous unit.

— Voilà Saratof, — s'écrie tout à coup maman sur un ton dur et irrité. — Où est le matelot?

Quelles paroles bizarres et nouvelles elle emploie maintenant : « Saratof, matelot » !

Un gros homme à cheveux gris et vêtu de bleu entra dans la cabine ; il apportait une petite caisse dont grand'mère le débarrassa et où elle étendit le corps de mon frère, puis elle se dirigea vers la porte, les bras tendus ; mais elle était trop grosse pour passer par l'étroite issue autrement qu'en travers et elle s'arrêta sur le seuil, embarrassée.

— Ah ! maman ! — s'écria ma mère en lui enlevant le cercueil.

Là-dessus toutes deux disparurent et je restai dans la cabine à examiner l'homme en bleu.

— Alors, il est parti, ton petit frère ! — s'exclama-t-il en se penchant sur moi.

— Qui es-tu? — répliquai-je.

— Un matelot.

— Et Saratof, qui est-ce?

— Une ville. Regarde par la fenêtre, tu la verras.

Derrière la vitre la terre semblait courir noire et déchiquetée ; de la fumée, du brouillard s'en exhalaient et cela faisait songer à un gros morceau de pain fraîchement coupé de la miche.

— Où est-elle allée, grand'mère?

— Enterrer son petit-fils.

— On l'enterrera dans la terre?

— Mais oui, bien sûr.

Je racontai au matelot comment on avait enterré vivantes des grenouilles, lors des funérailles de mon père. Il me souleva dans ses bras, me serra contre sa poitrine et m'embrassa :

— Ah ! mon petit, tu ne comprends pas encore ! Ce n'est pas des grenouilles qu'il faut avoir pitié ; tant pis pour elles ! C'est ta mère qu'il faut plaindre ; la pauvre femme est-elle assez malheureuse?

Au-dessus de nous, il y eut des grincements et des gémissements, mais je savais déjà que c'était la manœuvre du bateau qui provoquait ces bruits et je n'eus pas peur ; cependant le matelot me posa vivement sur le sol et sortit en disant :

— Il faut que je me sauve !

Moi aussi, j'avais bien envie de m'en aller. Je franchis le seuil. Le couloir étroit et obscur était désert. Non loin de la porte, sur les marches de l'escalier, des barres de cuivre étincelaient. Levant les yeux, je vis des gens qui tenaient des besaces et des paquets. Tout le monde quittait le bateau, c'était évident ; je devais donc débarquer moi aussi.

Mais lorsque j'arrivai à la passerelle avec la foule des voyageurs, tous se mirent à crier :

— Qui es-tu? D'où sors-tu?

— Je ne sais pas.

On me poussa, on me secoua, on me fouilla. Enfin le matelot aux cheveux gris arriva, s'empara de moi et expliqua :

— C'est un gamin d'Astrakhan... un passager des cabines...

Il me ramena en courant dans la pièce que je venais de quitter, me posa sur nos colis et s'en alla non sans m'avoir menacé du doigt :

— Ne bouge pas ! Sinon...

Au-dessus de ma tête, le bruit peu à peu diminuait ; le bateau ne vacillait plus, l'eau redevenait calme. La fenêtre me semblait obstruée par une sorte de muraille humide ; il faisait sombre, l'air tout étouffant ; les bagages qui encombraient la pièce me gênaient ; tout allait de travers. Une grande angoisse me saisit : peut-être allait-on me laisser seul à jamais sur un bateau vide.

Je m'approchai de la porte, mais j'ignorais l'art de l'ouvrir et il m'était impossible d'en forcer la serrure. Prenant une bouteille pleine de lait je frappai la poignée de toutes mes forces : le flacon se brisa et le lait, coulant dans mes souliers, m'inonda les pieds.

Chagriné par cet échec, je me couchai sur nos paquets, pleurant silencieusement, et je m'endormis dans les larmes.

Lorsque je me réveillai, le bateau ronflait et tremblait de nouveau ; la fenêtre de la cabine flambait comme le soleil. Assise près de moi, grand'mère se coiffait fronçant le sourcil, chuchotant je ne sais quoi. Elle avait une masse de cheveux d'un noir bleuâtre qui couvraient d'une toison épaisse ses épaules, sa poitrine, ses genoux et venaient tomber jusqu'à terre. Une de ses mains les soulevait et les étendait, tandis que l'autre, armée d'un peigne de bois aux dents rares, mettait à grand'-peine de l'ordre dans les grosses mèches indisciplinées. Ses lèvres grimaçaient ; ses yeux noirs irrités étincelaient et son visage tout entier, sous cette masse de cheveux, présentait un aspect minuscule et risible.

Elle avait un air méchant que je ne lui connaissais pas encore ; mais quand je lui eus demandé pourquoi elle avait de si longs cheveux, elle me répondit de sa voix tendre et douce de tous les jours :

— C'est pour me punir sans doute que Dieu me les a donnés ; comment se coiffer avec une telle crinière ! Quand j'étais jeune, j'en étais fière ; dans ma vieillesse, je la maudis. Et toi, mon petit, tu ferais mieux de dormir ! le soleil vient à peine de se montrer et tu as besoin de repos.

— Je n'ai plus sommeil !

— Eh bien soit, ne dors plus ! — acquiesça-t-elle sans discuter davantage, et tout en continuant à natter ses cheveux, elle jeta un coup d'œil sur la couchette où ma mère

était allongée raide comme une corde tendue. — Comment as-tu donc fait hier pour casser la bouteille? Raconte-moi cela tout bas !

Elle parlait en chantonnant d'une façon particulière, et les mots qu'elle prononçait se gravaient facilement dans ma mémoire ; ils étaient pareils à des fleurs, brillantes, amicales et riches de sève généreuse. Quand grand'mère souriait, ses prunelles larges comme des cerises se dilataient, s'enflammaient ; une lueur indiciblement agréable émanait de son regard ; son sourire découvrait des dents blanches et solides ; et quoique la peau noirâtre des joues fût plissée en une multitude de rides, le visage semblait quand même jeune et rayonnant. Il était pourtant gâté par ce nez bourgeonnant aux narines gonflées et à l'extrémité écarlate. Grand'mère aimait un peu trop la boisson et plongeait souvent ses doigts dans une tabatière noire incrustée d'argent. Sa personne tout entière était sombre mais comme éclairée du dedans ; et à travers ses yeux, son être intérieur brillait d'une lumière chaude, joyeuse et jamais éteinte. Elle était voûtée, presque bossue, très corpulente et cependant se mouvait avec aisance et légèreté, comme une grosse chatte dont elle avait la souplesse caressante et féline.

Avant sa venue, j'avais, pour ainsi dire, sommeillé, noyé dans je ne sais quelle pénombre ; mais elle avait paru, m'avait réveillé et conduit à la lumière ; sa présence avait lié tout ce qui m'entourait d'un fil continu ; elle avait tendu entre l'ambiance et mon âme une passerelle de lumière, et du coup elle était devenue à jamais l'amie la plus proche de mon cœur, l'être le plus compréhensible et le plus cher. Ce fut son amour désintéressé de l'univers qui m'enrichit et m'imprégna de cette force invincible dont j'eus tant besoin pour passer les heures difficiles.

***

Il y a quarante ans, les bateaux n'allaient pas vite ; et il nous fallut beaucoup de temps pour arriver à Nijni-Novgorod ; j'ai gardé une impression fort nette de ces premiers jours où je me saturai, si je puis dire, de beauté.

Le temps restait pur, et du matin au soir nous demeurions

grand'mère et moi sur le pont, à regarder sous le ciel serein, les rives du Volga s'enfuir dorées par l'automne et brodées de soie.

Sans hâte, le bateau roux clair, remorquant une barge au bout d'un long câble, bat l'eau grise et bleue ; bruyant et paresseux, il remonte lentement le courant. La barque, elle, est grise aussi et ressemble vaguement à un cloporte. Le soleil, sans qu'on se rende compte de sa marche, vogue au-dessus du fleuve. Chaque heure voit le décor se transformer ainsi que dans les contes de fées ; les vertes montagnes sont pareilles à des plis somptueux ornant le riche vêtement de la terre ; sur les rivages, des villes et des villages apparaissent prestigieux ; une feuille d'automne dorée nage sur les eaux.

— Regarde comme tout cela est beau ! — s'écrie à chaque instant grand'mère, en m'entraînant d'un bord du bateau à l'autre ; et ce disant, ses yeux dilatés rayonnent de bonheur.

Souvent quand elle contemple ainsi le paysage, il lui arrive de m'oublier totalement : debout, les mains jointes sur la poitrine, elle sourit, silencieuse et les larmes aux yeux jusqu'à l'instant où je la tire par sa jupe noire garnie de percale à fleurs.

— Hein? — s'exclame-t-elle, surprise. — Il me semble que je me suis endormie et que j'ai rêvé.

— Pourquoi pleures-tu?

— C'est de joie, mon petit, et aussi de vieillesse, — explique-t-elle en souriant. — Je suis déjà une vieille, mes années, mes printemps ont dépassé la sixième dizaine.

Et, humant une prise, elle se met à me narrer des histoires fantastiques de bons brigands, de saints, d'animaux et de forces impures.

Quand elle raconte, elle se penche vers moi d'un air mystérieux, ses pupilles dilatées se fixent sur mes yeux comme pour verser dans mon cœur une force qui doit me soulever. Elle parle à mi-voix comme si elle chantait et ses phrases au fur et à mesure que s'allonge le récit prennent une allure de plus en plus cadencée. C'est exquis de l'écouter, et je réclame :

— Encore, grand'mère ! encore !

— « ... Il était aussi une fois un vieux petit lutin, assis près du poêle ; comme il s'était fait mal à la patte avec du vermi-

celle il se dandinait en gémissant : « Oh ! que j'ai mal, petites souris, oh ! je ne puis supporter cette douleur, petits rats ! »

Et prenant sa jambe dans ses mains, elle la soulevait et la berçait, accompagnant ce geste d'une grimace divertissante, mimant son récit comme si elle eût souffert elle-même réellement.

Des matelots barbus, de braves gens, nous entourent, écoutent, rient, font des compliments à la narratrice et eux aussi demandent :

— Voyons, grand'mère, raconte-nous encore quelque chose.

Ensuite ils proposent :

— Viens donc souper avec nous !

Au cours du repas, ils lui offrent de l'eau-de-vie et à moi, des melons et des pastèques ; mais tout cela se fait en cachette ; car il y a sur le bateau un homme qui défend de manger des fruits (à cause des épidémies), et qui, dès qu'il en aperçoit, vous les enlève pour les jeter à l'eau. Celui-là est habillé à peu près comme un soldat de police, il est toujours ivre et les gens se cachent dès qu'ils le voient approcher.

Ma mère ne monte que rarement sur le pont ; elle ne vient pas vers nous, et garde toujours le même silence obstiné. Son grand corps bien proportionné, son visage d'airain, la lourde couronne de ses cheveux blonds nattés, sa silhouette vigoureuse et ferme, je crois voir encore tout cela derrière un brouillard ou un nuage transparent qui rend lointains et froids les yeux gris au regard droit, aussi grands que ceux de mon aïeule.

Une fois, elle fit remarquer d'un ton sévère :

— Les gens se moquent de vous, maman !

— Que Dieu soit avec eux ! — répliqua grand'mère avec insouciance et grand bien leur fasse ; qu'ils rient si cela leur fait plaisir !

Je me rappelle la joie enfantine de la chère aïeule en revoyant Nijni-Novgorod. Me tirant par la main, elle me poussa vers le bord et s'exclama :

— Regarde, comme c'est beau, regarde ! La voilà, notre belle ville ! La voilà, la ville de Dieu ! Regarde, que d'églises ! On dirait qu'elles volent vers le ciel !

Elle pleurait presque en disant à ma mère :

— Regarde, Variouchа, n'est-ce pas que c'est beau? Tu l'avais oubliée sans doute, ta ville ! Admire et réjouis-toi !

Ma mère eut un petit sourire sombre.

Lorsque le bateau s'arrêta en face de la belle cité, au milieu du fleuve tout encombré d'embarcations, hérissé de mâts pointus, une grande barque pleine de gens nous accosta, on leur tendit une échelle et l'un après l'autre, les occupants du canot grimpèrent sur le pont. Le premier que j'aperçus fut un petit vieillard sec et vif qui se distinguait par son long vêtement noir, sa barbiche roussâtre et comme dorée, dominée par un nez aquilin au-dessus duquel luisaient deux petits yeux verts.

— Papa ! — s'exclama ma mère, d'une voix à la fois sourde et forte et elle se précipita vers lui ; il lui prit la tête et lui caressa les joues de ses petites mains rouges, puis se mit à crier et à glapir :

— Qu'as-tu ! Ah ! Ah ! Ah ! Voilà ce que c'est ! Ah !

Grand'mère embrassait et étreignait tout le monde à la fois, semblait-il ; elle tournait comme une toupie ; elle me poussa vers des gens inconnus, en m'expliquant très vite :

— Allons, dépêche-toi ! Voilà l'oncle Mikhaïl, c'est Jacob... La tante Nathalia ; tes cousins, ils s'appellent Sachka et Sacha, leur sœur Catherine ; tout cela, c'est notre famille, nous sommes nombreux, n'est-ce pas?

Le grand-père lui demanda :

— Et tu es en bonne santé, mère?

Ils s'embrassèrent à trois reprises.

Puis le grand-père, me tirant d'un groupe compact, me demanda la main posée sur la tête :

— Qui es-tu?

— Un petit d'Astrakhan... un passager des cabines...

— Que raconte-t-il? — s'étonna l'aïeul en s'adressant à ma mère et, sans attendre la réponse, il s'écarta de moi en remarquant :

— Il a les pommettes de son père... Descendons dans le canot.

Nous débarquâmes, et, en groupe, par une route pavée de gros cailloux, entre deux talus recouverts d'une herbe flétrie et piétinée, nous nous dirigeâmes vers la montagne.

Grand-père et maman nous devançaient tous. De taille beaucoup plus petite que la sienne, il allait à petits pas rapides; ma mère, elle, le regardait de haut en bas et semblait flotter en l'air. Venaient ensuite les deux oncles : Mikhaïl, sec comme son père, les cheveux lisses et noirs, et Jacob, blond et rayonnant ; de grosses femmes en robes de couleurs criardes et cinq ou six enfants, tous plus âgés que moi et tous tranquilles, les suivaient. Je fermais la marche entre grand'mère et la petite tante Nathalia. Celle-ci, qui était pâle et avait des yeux bleus et un ventre énorme, s'arrêtait à chaque instant ; haletante, elle murmurait :

— Ah ! je n'en puis plus !

— Pourquoi t'ont-ils dérangée? grommelait grand'mère avec irritation. Quelle race de nigauds !

Les grandes personnes ni les enfants ne me plaisaient ; je me sentais un étranger parmi eux ; et dans ce nouveau milieu, grand'mère elle-même s'était comme effacée et éloignée de moi.

Mon aïeul surtout me déplaisait ; du premier coup, je sentis en lui un ennemi et une curiosité inquiète à son égard naquit en moi de cette réception.

Nous arrivâmes en haut de la montée. A l'entrée de la grand'rue, et appuyée au talus de droite, se trouvait une maison à un étage, trapue et peinte en rose sale, dont les fenêtres bombées s'ouvraient sous un toit surbaissé. De la rue elle me parut grande ; et pourtant à l'intérieur, dans les petites chambres presque obscures, on y était à l'étroit. De même que sur le bateau, c'était plein de gens irrités qui s'agitaient; des petits enfants s'ébattaient comme une bande de moineaux pillards, et il stagnait partout une odeur inconnue qui vous saisissait à la gorge.

Nous pénétrâmes dans une cour, déplaisante, elle aussi, entièrement encombrée de grands morceaux d'étoffe mouillée et de cuves pleines d'une eau colorée et épaisse où trempaient des chiffons. Dans un coin, sous un petit appentis délabré, des bûches flambaient dans un fourneau sur lequel des choses mystérieuses cuisaient et bouillonnaient, tandis qu'un homme invisible prononçait à haute voix des paroles étranges :

— Du santal... de la fuschine... du vitriol.

II

Une vie complexe, indiciblement bizarre commença et les jours s'écoulèrent avec une rapidité terrible. Je me la remémore aujourd'hui comme une légende cruelle habilement racontée par un génie bon mais trop véridique. Maintenant encore, quand j'évoque le passé, j'ai peine à croire parfois que tout a vraiment été tel que ce fut ; il y a tant de choses que je voudrais discuter, et nier, car la vie obscure d'une « race stupide » est par trop fertile en cruauté.

Mais la vérité est supérieure à la pitié et ce n'est pas seulement mon enfance et ses impressions angoissantes que je raconte ; je veux faire connaître le cercle étroit et étouffant au milieu duquel j'ai vécu et dans lequel se meut encore aujourd'hui le simple habitant de la Russie.

La maison de mon grand-père était remplie comme d'un brouillard suffocant par la haine que chacun portait à autrui ; cette haine empoisonnait les adultes et les enfants eux-mêmes la partageaient. Par la suite, j'appris, grâce à ma grand'mère, que nous étions revenus juste à l'époque où mes oncles insistaient avec le plus de force auprès de leur père pour qu'il leur partageât ses biens. Le retour inattendu de ma mère avait encore accru et aiguisé leur convoitise. Ils craignaient en effet que ma mère n'exigeât le paiement de sa dot, dont le montant avait été fixé jadis mais que le grand-père avait retenue parce que sa fille s'était mariée « de son propre chef », sans l'assentiment paternel. Les oncles estimaient que cette dot devait être répartie entre eux. Depuis longtemps aussi, ils discutaient âprement pour décider lequel des deux ouvrirait en ville un atelier de teinturerie comme celui du père et irait se fixer sur l'autre rive de l'Oka, au faubourg Kounavine.

Peu de temps après notre arrivée, à la cuisine, au moment du dîner, une querelle éclata : les oncles brusquement bondirent sur leurs pieds et le corps penché au-dessus de la table, ils se mirent à discuter en se tournant vers grand-père ; ils

se secouaient comme des chiens qui montrent les dents ; mais l'aïeul, à son tour, devenu pourpre de colère et frappant la table avec sa cuiller, s'écria d'une voix éclatante, pareille au clairon d'un coq :

— Je vous mettrai à la porte !

La grand'mère intervint avec une grimace douloureuse :

— Donne-leur tout, père, donne-leur tout, tu seras plus tranquille !

— Silence, gâteuse ! — tonna-t-il ; il roulait des yeux terribles et il me sembla étrange qu'un si petit homme pût vociférer d'une manière aussi assourdissante.

Sans se hâter, ma mère se leva de table et tournant le dos à tout le monde, s'en alla vers la fenêtre.

Tout à coup, du revers de sa main, l'oncle Mikhaïl gifla son frère ; celui-ci poussa un hurlement, s'accrocha à lui et tous deux roulèrent sur le sol, avec des exclamations, des rugissements et des râles.

Les enfants à leur tour se mirent à pleurer ; la tante Nathalia qui était enceinte piaillait désespérément ; ma mère la prit à bras le corps et l'entraîna je ne sais où. Evguénia, la joyeuse nourrice au visage grêlé, chassa les bambins de la cuisine et tandis que le premier ouvrier Ivan, surnommé Tziganok, jeune gaillard aux larges épaules, s'asseyait à califourchon sur le dos de Mikhaïl, Grigory Ivanovitch, le contremaître chauve et barbu, aux lunettes noires, liait tranquillement les mains de l'oncle au moyen d'une serviette.

Le cou tendu, l'oncle frottait sur le sol sa maigre barbiche noire, exhalant des râles terrifiants, tandis que grand-père affolé courait tout autour de la table, en geignant d'un ton désolé :

— Des frères ! Vous êtes du même sang et vous vous battez ! Misère !...

Dès le début de la querelle, je m'étais enfui plein d'effroi sur le poêle ; de là, je vis avec un étonnement anxieux grand'mère prendre de l'eau au lavabo de cuivre et laver le visage ruisselant de sang de l'oncle Jacob. Ce dernier pleurait, tapant du pied et elle lui disait d'un ton accablé :

— Maudits ! Race sauvage ! Reviendrez-vous à la raison?

Ramenant sur l'épaule sa blouse déchirée, grand-père lui cria :

— Eh quoi, sorcière, aurais-tu enfanté des démons?

Lorsque l'oncle Jacob fut sorti de la pièce, grand'mère se jeta vers le coin où les images saintes étaient suspendues, et à genoux, d'une voix qui me bouleversa, elle supplia :

— Sainte Mère de Dieu, rends la raison à mes enfants !

Grand-père vint prendre place à ses côtés et regardant la table où tout était renversé, sens dessus dessous, il la prévint à mi-voix :

— Surveille-les, mère, sinon ils tortureront Variouchа et la feront périr, ils en sont capables...

— Tais-toi, tais-toi ! Ne pense pas des choses pareilles ! Enlève ta blouse, je vais te la recoudre...

Serrant la tête du vieillard entre ses deux mains, elle le baisa au front ; et lui, qui, comparé à elle était tout petit, posa la tête contre la poitrine de sa femme en disant :

— Il faut se résoudre à partager, je crois...

— Oui, père, oui...

Ils conversèrent ainsi longtemps, d'abord amicalement ; puis grand-père se mit à gratter du pied le plancher, comme les coqs avant la bataille.

— Ah ! je sais bien que tu les aimes plus que moi, — murmura-t-il en la menaçant du doigt ! — Ton Mikhaïl, pourtant, n'est qu'un jésuite et ton Jacob un franc-maçon... Ils vont tout boire... ils vont gaspiller tout mon bien...

M'étant maladroitement retourné, je fis dégringoler un fer à repasser qui rebondit avec fracas sur les degrés du poêle et finit par tomber dans un seau. Surpris par ce tapage, le grand-père sauta sur une marche, me tira à bas de ma cachette et me dévisageant comme s'il me voyait pour la première fois :

— Qui est-ce qui t'a fourré là-haut? Ta mère?

— Non, c'est moi qui ai grimpé tout seul.

— Tu mens !

— Non, ce que je dis est la vérité. J'ai peur.

— Il me repoussa et sa paume vint me frapper légèrement le front :

— Tout le portrait de ton père ! Va-t'en ! — s'exclama-t-il.

Je fus content de pouvoir m'échapper de la cuisine.

***

Je sentais bien que les yeux verts perspicaces et intelligents de grand-père me poursuivaient sans cesse et j'avais peur de mon aïeul. Je me rappelle l'instinctive frayeur qui me portait à fuir ces regards brûlants. Il me semblait que grand-père était méchant, qu'il témoignait à tout le monde une ironie outrageante, essayant de mettre les gens en colère et se méfiant de chacun.

— Eh! vous autres! — s'exclamait-il souvent, et ces mots qu'il proférait en traînant sur les syllabes me produisaient chaque fois la même et pénible impression d'ennui et de froid.

A l'heure du repos, au thé du soir, lorsque les oncles, les ouvriers et lui-même quittaient l'atelier et venaient à la cuisine, fatigués, les mains colorées par le santal, brûlées par les acides, les cheveux noués d'un bout de lacet, en tout semblables aux noires icones de la famille — à cette heure critique, grand-père s'asseyait, me plantant devant lui et il causait avec moi plus souvent qu'avec les autres, à la grande jalousie de mes cousins. Toute sa personne était comme lissée, polie, aiguisée. Son gilet montant, en satin brodé était vieux et déteint, sa blouse de cotonnade fripée ; de grandes pièces se voyaient aux genoux de ses pantalons et pourtant, il semblait toujours plus élégant, plus propre et plus beau que ses fils, qui eux portaient faux-col, manchettes et foulard de soie.

Quelques jours après mon arrivée, il m'obligea à apprendre des prières. Les autres enfants, étant tous plus âgés que moi, prenaient des leçons chez le diacre de l'église de l'Assomption, dont on apercevait par la fenêtre les coupoles dorées.

La tante Nathalia fut chargée de m'instruire ; c'était une femme craintive et paisible, au visage enfantin et aux yeux si transparents qu'à mon idée, on pouvait voir tout ce qui se passait derrière sa tête.

J'aimais les regarder longuement. Je les fixais sans battre des paupières, alors elle baissait les cils gênée, tournait la tête et tout bas, presque chuchotante, demandait :

— Je t'en prie, dis avec moi : « Notre Père qui es... »

Et si je l'interrogeais sur le sens de tel ou tel mot de l'orai-

son composée en ancienne langue slave, elle jetait un coup d'œil peureux autour de nous et conseillait :

— Ne demande rien, cela vaut mieux ! Répète tout simplement ce que je dis... Allons ! « Notre Père... »

J'étais troublé : pourquoi serait-ce pis si je questionnais? Les mots qu'on m'obligeait à dire prenaient de la sorte une signification cachée et, à dessein, je les défigurais encore.

Mais ma tante, pâlissant davantage, reprenait avec patience, d'une voix entrecoupée :

— Non, répète tout simplement : « ...qui es aux cieux... »

Pas plus que ses propos, l'attitude de Nathalia n'était simple. Ces façons d'agir me surexcitaient et les préoccupations qu'elles faisaient naître m'empêchaient d'apprendre par cœur et rapidement la prière.

Un jour, grand-père s'informa :

— Eh bien, Alexis, qu'as-tu fait aujourd'hui? Tu as joué. Je le vois à la bosse que tu t'es faite au front! Ce n'est pas bien malin de se faire une bosse. Sais-tu ton « Notre père »?

Tante répondit à mi-voix :

— Il a mauvaise mémoire.

Grand-Père sourit ; ses sourcils roux se haussèrent gaîment :

— S'il en est ainsi, il faut le fouetter !

Et s'adressant à moi de nouveau :

— Ton père te donnait-il les verges?

Ne comprenant pas de quoi il était question, je gardai le silence ; ce fut ma mère qui répliqua :

— Non, Maxime ne l'a jamais battu et il m'a interdit de le faire.

— Pourquoi cela?

— Il jugeait que les coups n'apprennent rien.

— C'était un fieffé imbécile, ce feu Maxime, que Dieu me pardonne ! — proclama grand-père, d'un ton irrité et tranchant.

Ces paroles m'offensèrent. Il s'en aperçut.

— Pourquoi fais-tu la moue? Voyez-vous ça !...

Tout en lissant ses cheveux roux et argentés, il ajouta :

— Eh bien, moi, je fouetterai Sachka samedi !

— Qu'est-ce que cela signifie « fouetter »?

Tout le monde se mit à rire et grand-père déclara :

— Attends jusqu'à samedi et tu l'apprendras !

Je me retirai dans un coin où je me mis à réfléchir. Fouetter signifiait sans doute préparer les habits qu'on apportait à teindre. Battre et fouetter, c'était probablement la même chose. On donne des coups aux chevaux, aux chiens, aux chats ; à Astrakhan, les sergents de ville battaient les Persans, j'avais été témoin de quelques scènes de ce genre, mais je n'avais jamais vu frapper de petits enfants. Il arrivait bien cependant à mes oncles de distribuer aux leurs des chiquenaudes sur le front ou sur la nuque, mais mes cousins n'accordaient aucune importance à ces manifestations ; ils se contentaient de frotter l'endroit blessé et souvent quand je leur demandais : « Il t'a fait mal? » Ils répondaient avec insouciance : « Mais non, absolument pas. »

Je connaissais l'horrible histoire du dé. Tous les soirs entre le thé et le souper, les oncles et le contremaître recousaient les morceaux d'étoffe teinte et y attachaient à chacune son étiquette de papier. Pour faire une farce à Grigory, qui était presque aveugle, l'oncle Mikhaïl avait commandé un jour à son neveu de chauffer à la flamme d'une chandelle le dé du contremaître. Prenant les pincettes, Sachka, qui avait alors neuf ans, obéit et sans être remarqué, déposa le dé rougi à portée de la main de Grigory ; cela fait, il s'en fut se cacher derrière le poêle. Grand-père arrivait juste à ce moment-là, et sans perdre une minute, se mettant au travail, il planta son index dans le dé incandescent.

L'horrible cri qu'il poussa et le vacarme qui s'en suivit me firent accourir en hâte à la cuisine et je me rappelle que grand-père bondissait drôlement, secouait la main, portait à l'oreille ses doigts brûlés, et criait sur un ton aigu :

— Qu'avez-vous fait, sauvages?

Penché sur la table, l'oncle Mikhaïl du bout de l'ongle poussait le dé sur lequel il souffiait pour le refroidir, tandis que le contremaître, lui, cousait sans s'émouvoir et que des ombres sautillaient sur son crâne dénudé. L'oncle Jacob accourut à son tour ; dissimulé derrière le poêle, il se mit à rire tout bas de la farce ; grand'mère râpait une pomme de terre crue.

— C'est ton fils, c'est Sachka qui a fait le coup ! — déclara soudain l'oncle Mikhaïl.

— Menteur ! — répliqua Jacob en surgissant derrière le poêle.

Dans un coin de la cuisine, mon cousin pleurait et protestait :

— Ce n'est pas vrai, papa ! C'est lui qui m'a ordonné de chauffer le dé !

Les deux oncles commencèrent à s'invectiver. Du coup, grand-père se calma ; il appliqua sur son doigt de la pomme de terre râpée et sortit sans mot dire, en m'emmenant avec lui.

Tout le monde à la maison déclarait que le vrai coupable, c'était l'oncle Mikhaïl. Il était naturel que je demandasse s'il serait battu ou fouetté.

— Il le mériterait ! — grommela grand-père, en me regardant de côté.

L'oncle Mikhaïl asséna sur la table un furieux coup de poing et apostropha ma mère :

— Varioucha, fais taire ton vaurien, sinon je lui arrache la caboche !

Mère répliqua :

— Essaie de le toucher...

Et tout le monde se tut.

Elle avait une façon à elle de prononcer certains mots très brefs qui désarçonnaient les adversaires et les refoulaient diminués et vaincus.

Je sentais nettement que tout le monde avait peur de ma mère ; grand-père lui-même lui parlait sur un ton plus doux et plus affable qu'au reste de la maisonnée et cette distinction m'était agréable. Je m'en vantais avec fierté devant mes cousins :

— C'est ma mère qui est la plus forte !

Ils ne se récriaient pas.

Mais les événements du samedi modifièrent mon attitude envers ma mère.

***

Avant que le samedi ne fût arrivé, je commis moi aussi une faute grave.

J'étais fort intéressé par l'habileté avec laquelle les grandes personnes transformaient la couleur des étoffes : elles pre-

naient un tissu jaune, par exemple, le plongeaient dans une eau noire, et l'étoffe devenait bleu foncé ou indigo. On rinçait une étoffe grise dans de l'eau roussâtre et elle devenait rouge, bordeaux. C'était incompréhensible, mais si simple, semblait-il.

C'est pourquoi je voulus teindre moi aussi quelque chose, et je m'ouvris de ce projet à Sachka, fils de l'oncle Jacob, garçon sérieux et affable envers tout le monde, toujours prêt à rendre service. Les grandes personnes l'aimaient pour sa docilité et son intelligence ; seul, grand-père le regardait de travers et disait de lui :

— Quel sournois !

Fluet, les yeux bombés et saillants comme ceux d'une écrevisse, le teint et les cheveux noirs, Sachka parlait d'une voix basse et précipitée, mangeant la moitié des mots et ne proférait jamais une phrase sans jeter au préalable autour de lui un coup d'œil mystérieux ; on eût dit qu'il se préparait à prendre la fuite, à s'aller cacher on ne savait où, ni pourquoi. Ses prunelles couleur de noisette étaient immobiles, mais quand il s'animait, elles tremblaient avec le blanc de l'œil.

Il me déplaisait ; je lui préférais de beaucoup Sacha, le fils de l'oncle Mikhaïl, qui était tranquille et paresseux. Avec ses yeux mélancoliques et son bon sourire, il ressemblait beaucoup à sa mère, la douce tante Nathalia. Il avait de vilaines dents qui lui sortaient de la bouche et poussaient sur deux rangées à la mâchoire supérieure, et le préoccupaient sans cesse ; il avait toujours les doigts dans la bouche pour essayer d'ébranler ou d'arracher les incisives de la rangée intérieure ; et tous ceux qui le désiraient pouvaient les toucher ; il donnait cette autorisation avec un air soumis et résigné. Mais c'était tout ce qu'il avait d'intéressant. Dans cette maison grouillante de gens il vivait solitaire, aimait à s'asseoir dans les recoins obscurs, ou encore s'accouder à la fenêtre, lorsque tombait le soir. Il ne m'était point désagréable de rester assis à côté de lui, à cette fenêtre, dans le silence ; nous demeurions souvent l'un près de l'autre des heures entières à regarder les noirs choucas tourbillonner autour des coupoles dorées de l'église de l'Assomption. Les oiseaux s'élevaient très haut dans le ciel vespéral et rougeoyant, ils retombaient, puis couvraient d'un voile sombre le firmament obscurci et dispa-

raissaient, en laissant l'espace inanimé et vide. Quand on regardait ce tableau, on n'avait pas envie de parler et un agréable engourdissement emplissait la poitrine.

Sachka, lui, pouvait comme une grande personne, discourir avec abondance sur n'importe quel sujet. Apprenant que je désirais m'initier à la profession de teinturier, il me conseilla pour mon coup d'essai de prendre dans l'armoire la grande nappe des jours de fête et de la teindre en bleu foncé.

— C'est le blanc qui est le plus facile à teindre, je te le garantis ! — affirma-t-il très gravement.

Je m'emparai de la lourde nappe, et me sauvai dans la cour ; mais je n'avais encore plongé qu'un coin du linge dans la cuve à indigo lorsque Tziganok, sortant on ne sait d'où, fondit sur moi ; il m'arracha la pièce qu'il tordit aussitôt entre ses larges pattes, puis cria à mon cousin qui, du corridor, surveillait mon travail :

— Appelle vite ta grand'mère !

Et d'un air sinistre, hochant sa tête noire et bouclée il me prévint :

— Attends un peu, tu vas voir ce qui va te tomber dessus.

Grand'mère accourut et poussa des clameurs de détresse, puis elle versa des larmes et me couvrit d'amusantes injures :

— Gringalet, oreilles salées ! Que le diable te soulève et te jette par terre !

La première chose à laquelle elle songea ensuite fut de plaider ma cause auprès du jeune homme :

— Ne dis rien au grand-père, je t'en prie, Tziganok ! Moi, je cacherai la nappe et je m'arrangerai de telle sorte qu'on n'en sache rien.

L'ouvrier, essuyant sur son tablier multicolore ses mains mouillées, répondit d'un ton soucieux :

— Pour ce qui est de moi, vous pouvez être tranquille et je ne dirai rien ; mais veillez à ce que Sachka n'aille pas rapporter.

— Je lui donnerai un copeck ! — dit grand'mère en m'entraînant vers la maison.

Le samedi avant les vêpres, je ne sais quel membre de la famille m'amena à la cuisine où tout était obscur et silencieux. Je me rappelle les portes fermées des chambres et du

corridor, le brouillard grisâtre d'une soirée d'automne derrière les fenêtres et le bruit sourd de la pluie. Sur un large banc, devant la gueule noire du fourneau, j'aperçus Tziganok qui n'avait pas son expression habituelle; grand-père, debout dans un coin devant un cuveau, choisissait de longues verges qui trempaient dans l'eau ; il les mesurait, les assemblait et les faisait siffler en les secouant. Grand'mère prisait avec bruit dans la pénombre tout en grommelant :

— Il est content... le bourreau...

Assis sur une chaise au milieu de la cuisine, Sachka se frottait les yeux avec les poings, geignant d'une voix altérée, comme un pauvre petit vieux :

— Pardonnez-moi, au nom du Christ...

Épaule contre épaule, Sacha et sa sœur, les enfants de l'oncle Mikhaïl, étaient debout derrière la chaise et semblaient pétrifiés.

— Je te pardonnerai quand je t'aurai fouetté !... — répliqua grand-père, en faisant glisser une longue verge mouillée entre ses doigts repliés. — Allons, enlève ton pantalon.

Il parlait tranquillement ; ni le son de sa voix, ni le grincement de la chaise sous le gamin qui se débattait ni les piétinements de grand'mère ne parvenaient à violer le silence solennel stagnant dans le demi-jour de la cuisine sous le plafond bas et enfumé.

Sachka se leva, déboutonna sa culotte qu'il fit descendre au-dessous du genou, et, la retenant d'une main, le dos voûté et trébuchant, il se dirigea vers le banc. Cette scène n'avait rien pour moi d'agréable et je sentais mes jambes qui flageolaient.

Mais je devins plus malheureux encore quand mon cousin se coucha docilement et à plat ventre sur le banc auquel Tziganok l'attacha avec un large essuie-main qu'il passa sous l'aisselle et sur le cou de Sachka, puis il se pencha vers le prisonnier et de ses mains noires, le maintint dans cette attitude en lui pressant la cuisse.

— Approche-toi, Alexis, — appela grand-père... — Voyons, à qui est-ce que je parle?... Viens regarder comment on fouette... Une !

Élevant un peu le bras, il fit claquer la baguette sur le corps nu. Sachka se mit à glapir.

— Silence ! — ordonna le bourreau ; — cela ne fait pas mal ! Comme ceci, c'est plus douloureux !

Et il frappa de telle façon qu'une bande rouge apparut aussitôt, s'enflamma et se gonfla sur le dos de mon cousin, qui poussa un gémissement prolongé.

— Ça ne te plaît pas? — interrogea grand-père, levant et abaissant le bras en cadence. — Vraiment tu n'aimes pas ça? C'est pour le dé.

Chaque fois qu'il levait le bras, ma poitrine tout entière se soulevait aussi ; quand il l'abaissait, je m'écroulais moi-même de frayeur.

Sachka geignait d'une voix aiguë et déplaisnte :

— Je ne le ferai plus... Pourtant, je t'ai bien dit pour la nappe... Je t'ai tout dit...

— Dénoncer n'est pas se justifier. Le rapporteur doit être châtié le premier. Tiens ! Voilà pour la nappe !

Grand'mère se jeta sur moi et me prit dans ses bras, en criant :

— Je ne te permettrai pas de toucher Alexis ! Tu ne le prendras pas, monstre !

Elle se mit à lancer des coups de pieds dans la porte et à appeler :

— Varioucha ! Varioucha !

Grand-père se précipita sur elle, lui donna un croc-en-jambe, s'empara de moi et me porta sur le banc. Je me débattis violemment, je tirai sa barbe rousse, je le mordis au doigt. Il hurlait, mais à chaque mouvement, me serrait plus fort contre lui, enfin, victorieux, il me lança sur le banc, en me meurtrissant le visage. Je me rappellerai toujours son cri sauvage :

— Attache-le... Je veux le tuer...

Je me souviens aussi du visage blême de ma mère et de ses yeux immenses. Elle courait autour du banc et râlait :

— Non ! Non, papa... Rendez-le moi...

***

Grand-père me fustigea jusqu'à ce que j'eus perdu connaissance ; pendant plusieurs jours, je fus malade. On m'avait

couché sur le ventre, dans un lit large et douillet, dressé dans une petite pièce qui n'avait qu'une seule fenêtre, et où une lampe rouge brûlait nuit et jour devant une étagère encombrée d'images saintes.

Ces heures de maladie compteront parmi les grandes heures de mon existence. Je dus sans doute beaucoup grandir au cours de cette période et il se fit en mon être intérieur un travail particulier. C'est à dater de ce moment que se manifesta en moi cette attention inquiète pour tous les êtres humains. Mon cœur, comme si on l'eût écorché, devint incroyablement sensible à toutes les humiliations et à toutes les souffrances personnelles ou étrangères.

Avant tout, je fus très frappé par la querelle qui mit aux prises ma mère et ma grand'mère ; dans la pièce étroite, mon aïeule se jeta sur ma mère, la poussa dans un coin, près des images saintes et d'une voix sifflante, lui reprocha sa pusillanimité :

— Pourquoi ne le lui as-tu pas arraché?

— J'ai eu peur !

— Une gaillarde comme toi ! Tu devrais avoir honte ! Je suis vieille, moi, et je n'ai pas peur ! Tu devrais avoir honte ! je dis-je.

— Laisse-moi tranquille, maman, j'ai mal au cœur !

— Non, tu ne l'aimes pas ; tu n'as pas pitié de l'orphelin !

Mère répondit tout haut, avec accablement :

— Je suis seule, moi aussi, à tout jamais.

Après cette scène, elles pleurèrent longtemps toutes deux, assises sur un coffre dans un coin de la pièce, et mère disait :

— Si Alexis n'était pas là, je serais déjà partie ! Je ne peux pas vivre dans cet enfer, non, je ne peux pas, maman ! Je n'en ai pas la force !

— Ma chérie, mon petit cœur ! — chuchotait grand'mère.

Je gravai dans ma mémoire cette conclusion : ma mère n'était pas la plus forte ; comme tout le monde, elle avait peur de grand-père. C'est moi qui l'empêchais de quitter une maison où elle ne pouvait pas vivre. Comme c'était triste ! Bientôt, en effet, ma mère disparut ; « elle était allée en visite », me dit-on, mais je ne sus jamais où.

Soudain, comme s'il fût tombé du plafond, grand-père

apparut, il s'assit sur le lit et d'une main froide comme de la glace, me tâta le front :

— Bonjour, monsieur... Réponds-moi, ne boude pas ! Eh bien?...

J'aurais voulu lui donner un coup de pied, mais chaque mouvement me causait une atroce souffrance. Grand-père me semblait plus roux encore qu'auparavant. Il secouait la tête avec anxiété ; ses yeux étincelaient et semblaient chercher quelque chose sur le mur. Sortant de sa poche une chèvre en pain d'épice, deux trompettes de sucre, une pomme et une grappe de raisin sec, il posa gauchement le tout sur l'oreiller, près de mon nez.

— Tu vois, je t'ai apporté des cadeaux !

Et se penchant, il me baisa au front ; ensuite, il se mit à bavarder tout en me caressant lentement de sa petite main rêche et teinte en jaune.

— J'ai été trop loin, mon ami, j'en conviens. Je me suis emporté ; tu m'avais mordu, égratigné et cela m'a mis en colère. Bah ! ce n'est pas un grand malheur ; ce que tu as souffert en trop te sera compté une autre fois. Sache-le, mon petit, quand un membre de ta famille te châtie, ce n'est pas une humiliation, mais une leçon ! Défends-toi contre les étrangers. Mais entre nous, une correction cela n'a pas d'importance. T'imagines-tu peut-être que je n'aie jamais été fouetté? On m'a fustigé si violemment que tu ne saurais pas t'en faire une idée, même dans le plus terrible des cauchemars. On m'a tant humilié que, si Dieu avait été témoin de la chose, il en aurait pleuré. Et qu'en est-il résulté? Moi, qui étais orphelin, fils d'une pauvre femme, je suis arrivé à une belle situation, je suis devenu le président de ma corporation ; je commande à des gens...

Allongeant à côté du mien son corps sec et bien proportionné, il se mit à me parler des jours de son enfance et ses phrases, en paroles énergiques et pesantes, s'égrenaient avec une aisance habile.

Ses yeux verts s'enflammèrent, sa toison rousse se hérissa gaîment et sa voix aiguë devint plus grave tandis qu'il me clamait dans la figure :

— Tu es venu en bateau, ; c'est par la vapeur que tu es

arrivé jusqu'ici ; mais moi, dans ma jeunesse, c'est avec mes seules forces que je remorquais les barques contre le courant du Volga. La barque voguait sur l'eau ; moi, j'étais sur la rive ; j'allais pieds nus sur les cailloux coupants, parmi les éboulis, du lever du soleil jusqu'à la grande nuit. Le soleil t'incendie la nuque, ta tête bout comme du plomb fondu et toi, courbé en trois morceaux, courbé à faire craquer tes os, tu marches, tu marches, sans même voir la route, parce que tes yeux sont baignés de sueur ; ton âme est dans la tristesse et tes larmes coulent. Ah ! Alexis ! Tu marches, tu marches, et puis tu t'affaisses, le nez contre terre et tu es bien content ; tu te dis que tu as dépensé toutes tes forces, que tu n'as plus qu'à te reposer ou à crever. Voilà comment on vivait naguère sous l'œil de Dieu, sous l'œil du miséricordieux Seigneur Jésus. Et c'est ainsi que j'ai descendu et remonté trois fois les rives du Volga : de Simbirsk à Rybinsk, de Saratof-ici, d'Atsrakhan à la foire de Makarief ; et cela fait des milliers de verstes. La quatrième année, j'ai accompli le voyage comme puiseur d'eau, prouvant au patron que je n'étais pas une bête...

Il parlait toujours. Sous mes yeux, le sec et petit vieillard grandissait comme un nuage et se muait en un homme d'une puissance extraordinaire : à lui tout seul, il remorquait une énorme barque grise contre le courant du fleuve.

Parfois, il sautait à bas du lit ; gesticulant des bras, il me montrait alors comme les hâleurs se harnachaient et de quelle façon on puisait l'eau ; d'une voix de basse, il chantait ensuite je ne sais quelles chansons ; puis, avec une souplesse juvénile, il se juchait de nouveau sur le lit et avec plus de vigueur et d'assurance encore qu'auparavant, reprenait son récit qui me pétrifiait d'étonnement :

— Oui, mais aux haltes, quand on se reposait, les soirs d'été, à Jigoulia, ou ailleurs, au flanc des vertes montagnes, on allumait un grand feu et l'on faisait une bonne soupe. Un hâleur venu des vallées entonnait une belle chanson, et les camarades en sourdine le soutenaient et l'accompagnaient. Quels beaux moments ! il me semblait alors qu'un frisson courait sur ma peau, que le fleuve lui-même s'en allait plus vite, comme un étalon qui se serait dressé et aurait atteint

les nuages. Et les soucis s'envolaient comme la poussière au vent. Parfois, le chant vous soulevait à un tel point qu'on en oubliait la soupe et qu'elle débordait hors de la marmite ; on donnait alors des coups de balai au cuisinier : le chant est le chant, mais il ne faut pas pour cela négliger son travail.

A plusieurs reprises, on vint entr'ouvrir la porte, et appeler grand-père, mais je le suppliai de rester.

En souriant, il renvoyait les importuns :

— Attendez un instant.

Jusqu'à la tombée de la nuit il me raconta des histoires ; lorsqu'après une dernière caresse affectueuse il s'en alla, je savais que grand-père n'était ni méchant, ni terrible, mais j'avais beaucoup de chagrin. J'aurais voulu perdre tout souvenir de ce qui s'était passé, et pourtant il ne m'était pas possible d'oublier que c'était lui qui m'avait si cruellement fouetté.

La visite du grand-père ouvrit toute grande la porte de ma chambre. Du matin au soir, quelqu'un se tint en permanence à mon chevet pour essayer de me distraire, et je me rappelle que ce ne fut pas toujours gai ni amusant. Grand'mère venait me voir plus souvent que les autres, nous dormions même tous deux dans le même lit. Mais l'impression la plus vive que j'aie conservée de ces jours-là, ce fut Tziganok qui me la fit ressentir. Large d'épaules, massif, la tête très grosse et rebondie, il vint au cours de la soirée me rendre visite, vêtu d'une blouse de soie dorée, de pantalons en peluche et chaussé de bottes grinçantes et toutes plissées. Ses cheveux brillaient ; ses yeux joyeux et luisants louchaient sous d'épais sourcils ; dans l'ombre d'une petite moustache noire ses dents étincelaient et sa blouse qui flamboyait reflétait délicatement la flamme rouge de la sempiternelle petite lampe.

— Regarde donc ! — s'écria-t-il, et, relevant sa manche jusqu'au coude, il me montra son bras nu où se voyaient des taches rouges. — Crois-tu que cela a enflé ! C'était bien plus vilain encore, mais ça s'est guéri peu à peu. Tu comprends : quand le grand-père s'est mis en colère, et que j'ai vu qu'il allait te fouetter à mort, j'ai présenté le bras aux coups. J'espérais que la baguette se casserait, et durant le temps qu'il en aurait cherché une autre, la grand'mère ou ta mère

t'aurait enlevé de la chambre. Mais la baguette ne s'est pas cassée ; elle était souple; elle avait été trempée dans l'eau! Et pourtant, tu en as moins reçu qu'il ne pensait ; tu vois la marque de ceux-ci, c'est toujours autant de coups que tu n'as pas eus ! Je suis roublard, moi, mon ami !

Il se mit à rire d'un rire caressant, comme soyeux ; puis regardant encore son bras enflé, il déclara avec un bon sourire :

— Tu m'as tellement fait pitié que j'en ai perdu le souffle ! Ah ! Malheur ! Et lui, il continuait à fouetter.

S'ébrouant comme un cheval, il hocha la tête et se mit à parler de son ouvrage. Je le sentais tout proche de mon cœur ; il était simple comme un enfant.

Je lui confiai que je l'aimais beaucoup ; avec une simplicité inoubliable, il me répondit :

— Mais moi aussi, je t'aime ; c'est parce que je t'aime que j'ai accepté la souffrance. L'aurais-je fait pour quelqu'un d'autre? Non ! je m'en fiche, des autres.

Ensuite, et tout en jetant de temps en temps un regard sur la porte, il me donna des conseils :

— Une autre fois, quand tu seras fouetté, ne te contracte pas, comprends-tu, ne serre pas la peau. Tu saisis? Cela fait une fois plus mal quand on se raidit ; il faut que le corps reste mou, relâcher les membres et les laisser souples. Et puis, ne fais pas le fier, si cela t'arrive encore et crie tant que tu pourras ; rappelle-toi ces conseils, cela vaut mieux !

Je demandai anxieux :

— Serais-je encore fouetté?

— Mais bien sûr ! — répliqua tranquillement Tziganok. — Certainement, tu seras encore et souvent fouetté...

— Pourquoi donc?

— Oh ! le grand-père trouvera bien des prétextes...

Et d'une voix soucieuse, il me donna encore une leçon :

— Quand il fouette tout simplement, quand il tape à coups continus, il faut rester tranquille et souple ; mais quand les choses traînent en longueur, quand il fouette une fois et ramène la baguette à lui pour enlever la peau, il faut se tortiller vers lui et suivre la verge pour ainsi dire, comprends-tu? C'est moins pénible !

Son œil noir et bigle cligna de mon côté et il ajouta :

— En ce qui concerne les coups, je suis mieux renseigné que le commissaire de police lui-même. Avec ma peau, mon petit, on pourrait se faire des gants !

Je regardais toujours son joyeux visage et invinciblement je pensais aux légendes que grand'mère me racontait sur Ivan le fils du roi, sur Ivan l'Imbécile.

III

Lorsque je fus rétabli, je constatai que Tziganok occupait dans la maison une situation particulière : grand-père l'injuriait moins souvent qu'auparavant et moins durement que ses fils; quand il n'était pas là, il disait en parlant de lui :

— Quel habile ouvrier que ce Tziganok ! Rappelez-vous mes paroles : il fera son chemin !

Les oncles eux aussi traitaient Tziganok amicalement ; ils ne se permettaient pas de lui jouer de vilains tours comme au contremaître Grigory, à qui presque chaque soir, ils faisaient une méchanceté. Tantôt ils chauffaient à blanc la poignée des ciseaux ; tantôt ils inséraient, la pointe en l'air, un clou sous le siège du malheureux ; ou bien ils profitaient de ce que Grigory était à demi aveugle pour lui donner à assembler des étoffes de couleurs différentes, ce qui excitait la colère de grand-père.

Une fois, après le dîner, comme l'ouvrier dormait dans la soupente de la cuisine, on lui barbouilla le visage avec de la fuchsine et pendant longtemps, il eut un air terrifiant et risible : sa barbe grise encadrant les deux cercles ternes des lunettes noires, tandis que son long nez écarlate, pareil à une lampe, pendait tristement.

Les oncles faisaient chaque jour de nouvelles trouvailles et Grigory supportait tout sans mot dire. Il toussotait seulement, et avant de toucher à un fer, aux ciseaux, aux pincettes ou à un dé, il prenait la précaution d'humecter son doigt de salive. Cela devint très vite chez lui une habitude

et à table, avant de prendre son couteau ou sa fourchette, il se mouillait le doigt, au grand amusement des enfants. Quand il souffrait, une vague de rides apparaissait sur son grand visage, elle glissait sur le front, soulevant les sourcils, puis disparaissait mystérieusement, sur le crâne dénudé.

Je ne me rappelle pas ce que grand-père pensait des distractions de ses fils ; je sais seulement que grand'mère faisait le poing à mes oncles et leur criait :

— C'est honteux ! Vous êtes des monstres !

Quand Tziganok était absent, les oncles entre eux le traitaient de paresseux et de voleur, s'emportaient contre lui et prétendaient que le jeune homme travaillait fort mal. Je demandai à grand'mère l'explication de cette énigme.

Elle me la donna, de grand cœur, comme toujours, et en termes compréhensibles :

— Tu ne vois pas, ils aimeraient tous les deux prendre Tziganok à leur service, quand ils auront chacun leur propre atelier ; c'est pour cette raison qu'ils le dénigrent et qu'ils essaient de le démolir aux yeux l'un de l'autre, en disant que c'est un mauvais ouvrier. Mais ils mentent, et ils rusent en vain. Ils ont peur aussi que Tziganok ne reste avec grand-père, car grand-père, lui, est autoritaire et s'il veut ouvrir un troisième atelier avec Tziganok, ce ne sera guère avantageux pour les oncles. Comprends-tu?

Elle se mit à rire tout bas :

— C'est vraiment cocasse, leurs malices ! comme si grand-père ne s'apercevait pas de tous leurs mics-macs ! Aussi se plaît-il à taquiner Mikhaïl et Jacob. « Je vais racheter Tziganok, proclame-t-il souvent, il ne partira pas accomplir son service militaire, car moi-même j'ai besoin de lui. » « Et eux, ils sont bien ennuyés, bien gênés, ils regrettent par avance l'argent dépensé, car cela coûte cher, de racheter un homme.

Maintenant, je vivais de nouveau avec grand'mère comme sur le bateau ; tous les soirs avant de nous endormir, elle me racontait des histoires ou me narrait certains épisodes de sa vie, qui était elle aussi semblable à un conte. Des affaires d'argent de la famille, du partage de la fortune, de l'achat d'une nouvelle demeure pour elle et son mari, elle parlait en riant, comme une étrangère ou une voisine, et non pas comme

celle qui occupait par rang d'âge la deuxième place dans la maison.

Par elle j'appris que Tziganok était un enfant trouvé ; on l'avait découvert jadis exposé sur le banc, sous le portail, une nuit pluvieuse de printemps.

— Il était là, enveloppé dans un tablier, — contait grand'mère d'une voix mystérieuse et pensive; —il ne piaillait presque plus ; il était déjà tout engourdi.

— Pourquoi abandonne-t-on ainsi les enfants?

— Parce que la mère n'a pas de lait, ou qu'elle n'a pas de quoi les nourrir ; elle apprend que dans telle ou telle famille un enfant est né et qu'il est mort ; et elle vient apporter le sien en cachette à ces gens-là.

Après quelques minutes de silence, elle se gratta la tête, soupira et reprit en regardant au plafond :

— Tout cela vient de la pauvreté, Alexis ; il existe de telles misères qu'on ne saurait les dépeindre. Certains proclament aussi qu'une fille non mariée ne doit pas avoir d'enfants, et que c'est une honte pour elle. Grand-père voulait porter Tziganok à la police, mais je l'en ai dissuadé. Je lui ai dit : « Gardons-le, c'est Dieu qui nous l'envoie pour remplacer ceux qui sont morts. » J'ai eu dix-huit enfants ; s'ils étaient tous vivants, ils peupleraient une rue entière ; pense donc, dix-huit maisons ! On m'a mariée à quatorze ans, vois-tu ; et à quinze ans, j'étais déjà mère. Mais Dieu a aimé le fruit de ma chair, et les uns après les autres, il m'a pris mes petits pour en faire des anges. Je les regrette et suis heureuse en même temps !

Assise au bord du lit, vêtue seulement de sa chemise, ses cheveux noirs éparpillés, elle était énorme et hirsute comme certaine ourse qu'un paysan avait dernièrement amenée des forêts de Sergatch et qu'il nous avait montrée dans la cour. Grand'mère fait le signe de croix sur sa poitrine blanche comme la neige, rit tout bas, et se balance :

— Il a repris les meilleurs et Il m'a laissé les méchants. J'ai été très heureuse qu'on ait trouvé Tziganok, j'aime tant les petits enfants. Nous l'avons recueilli et baptisé et il est devenu un brave garçon. Au commencement, je l'appelai Hanneton ; il bourdonnait si drôlement qu'il me faisait pen-

ser à cet insecte ; oui, tout comme un hanneton, il rampait et bourdonnait partout. Il faut l'aimer, c'est une bonne âme !

J'aimais Tziganok et il me rendait muet d'étonnement.

Le samedi, lorsque grand-père était parti à vêpres après avoir fouetté les enfants qui avaient failli pendant la semaine, on se livrait à la cuisine à des divertissements extraordinaires : Tziganok allait chercher derrière le poêle des blattes noires ; il confectionnait vivement un harnais avec des bouts de fil, découpait un traîneau dans du carton, et bientôt un attelage de quatre coursiers arpentait le plancher jaune et bien raboté. Tziganok dirigeait la marche, au moyen d'un petit bâton et il criait d'une voix excitée :

Ils vont chercher l'archevêque !

Il collait un minuscule fragment de papier sur le dos d'une blatte, qu'il lançait à la poursuite du traîneau, puis expliquait :

— Ils ont oublié un sac. Et voilà un moine qui court le leur porter. Voyez-vous !

Il liait encore les pattes d'un insecte qui, entravé, rampait, en donnant de la tête contre le plancher. Tziganok applaudissait et s'exclamait :

— C'est le diacre qui sort du cabaret et qui part à vêpres !...

Il possédait aussi des petites souris qui, à son commandement, se dressaient et marchaient sur les pattes de derrière, en traînant après elles leur longue queue et en regardant drôlement de leurs yeux noirs et ronds comme des perles. Tziganok traitait ses élèves avec beaucoup de sollicitude ; il les portait dans sa blouse, leur donnait à croquer des miettes de sucre qu'il tenait entre ses lèvres, les embrassait et déclarait d'un ton convaincu :

— Les souris sont des êtres intelligents et caressants ; les lutins les aiment beaucoup ! Aussi, ceux qui nourrissent les souris sont-ils très bien vus des lutins !

Tziganok savait faire toutes sortes de tours avec des cartes ou avec des pièces de monnaie ; il criait plus fort que les enfants dont il ne se distinguait presque pas.

Un jour qu'ils jouaient aux cartes tous ensemble, les petits gagnèrent plusieurs fois de suite et Tziganok en fut très

affecté ; il prit même un air vexé, refusa de continuer la partie et, en reniflant, vint vers moi se plaindre de la chose :

— Ils se sont donné le mot, j'en suis sûr ! Ils se faisaient signe de l'œil, ils se sont glissé des cartes sous la table. Ce n'est pas jouer, cela ! Moi aussi, je sais tricher, si je veux...

Il avait dix-neuf ans et il était plus grand que nous quatre tous ensemble.

Je me le remémore surtout tel qu'il était les soirs de fête et les dimanches. Lorsque grand-père et l'oncle Mikhaïl étaient partis en visite, l'oncle Jacob, toujours ébouriffé et échevelé, venait à la cuisine et apportait sa guitare. Grand-mère organisait un thé ; elle offrait des gâteaux en quantité et une certaine eau-de-vie contenue dans une bouteille carrée et verte dont les flancs étaient artistement ornés de fleurs de verre rouge coulées à l'intérieur. Tziganok tourbillonnait comme une toupie. Le contremaître survenait sans bruit et les verres de ses lunettes noires scintillaient avec un éclat atténué. Evguénia, la bonne d'enfants, grosse et pansue, pareille à une cruche, à la trogne rouge et grêlée, aux yeux rusés, à la voix de trompette, était également toujours de la partie. Parfois venaient aussi le diacre de l'église de l'Assomption, bonhomme hirsute et antipathique et d'autres personnages encore, qui me semblaient visqueux et noirs, pareils à des brochets ou à des lottes.

On mangeait et on buvait beaucoup ; on respirait avec bruit ; les enfants avaient droit à des friandises, ainsi qu'à un petit verre de liqueur douce ; et peu à peu, une animation ardente, mais étrange, s'emparait de tous.

L'oncle Jacob accordait sa guitare avec des attentions d'amoureux, ensuite de quoi il proférait ces paroles, toujours les mêmes :

— Maintenant, je vais commencer !

Secouant ses cheveux bouclés, il se penchait sur son instrument, et tendait le cou comme une oie ; son visage rond et insouciant prenait un air endormi ; ses yeux au regard vif et insaisissable s'éteignaient dans des replis de chair adipeuse. Et, pinçant doucement les cordes, il jouait une mélodie mélancolique qui empoignait l'auditoire.

Sa musique exigeait un silence absolu ; pareille à un ruis-

seau impétueux, elle accourait de loin, on ne savait d'où ; elle s'infiltrait à travers le plancher et les murs ; elle agitait les cœurs et faisait naître un sentiment incompréhensible, composé à la fois de tristesse et d'inquiétude. En entendant ces airs, on avait pitié de soi-même et des autres ; les grandes personnes semblaient redevenues enfants ; tout le monde demeurait immobile, submergé dans un silence méditatif et profond.

Sachka surtout écoutait avec une attention particulière ; toute sa personne se tendait vers l'oncle ; il regardait la guitare, entr'ouvrait la bouche ; et la salive coulait de ses lèvres. Parfois il s'oubliait au point de tomber de sa chaise, les bras en avant. Quand cet accident lui arrivait, il restait assis sur le plancher, et continuait à écouter, les prunelles écarquillées.

Les autres assistants, eux aussi, semblaient pétrifiés et ensorcelés. Le samovar seul murmurait sa monotone chanson, sans dominer d'ailleurs la mélopée de la guitare. Les deux petites fenêtres carrées béaient sur les ténèbres de la nuit d'automne ; parfois, quelqu'un trappait aux vitres un coup léger, tandis que sur la table vacillaient les flammes jaunes de deux chandelles de suif, pointues comme des fers de lances.

L'oncle Jacob s'engourdissait de plus en plus ; il paraissait dormir profondément, les mâchoires serrées ; seules, ses mains semblaient vivre d'une vie particulière, d'une vie à elles ; les doigts recourbés de la droite tremblaient indistinctement sur la table de résonance, comme un oiseau qui battrait des ailes ; et ceux de la gauche couraient avec une rapidité insaisissable sur le manche de l'instrument.

Quand l'oncle était un peu gris, il fredonnait presque toujours une interminable rengaine ; sa voix alors sifflait désagréablement entre ses dents :

Si Jacob était un chien, il aboierait du matin au soir.
Oh ! que je m'ennuie ! Ah ! que je suis triste !
Une nonne passe dans la rue ; un corbeau se perche sur la haie.
Oh ! que je m'ennuie !
Derrière le poêle, le grillon grésille et les blattes remuent.
Oh ! que je m'ennuie !
Le mendiant a mis sécher ses bandes ; un autre mendiant les lui vole !
Oh ! que je m'ennuie ! Oh ! que je suis triste !

Je ne pouvais supporter cette litanie et quand l'oncle arrivait au couplet des mendiants, je me mettais à pleurer bruyamment, le cœur débordant d'une douleur profonde.

Tziganok écoutait avec autant d'attention que les autres ; les mains plongées dans ses boucles noires, il fixait des yeux quelque coin de la pièce et reniflait de temps à autre. Parfois, tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, il se mettait à gémir :

— Ah ! si j'avais eu une voix, mon Dieu, comme j'aurais chanté !

Grand'mère soupirait et disait :

— Tu nous déchires le cœur, Jacob, en voilà assez ! Si tu dansais un peu, Tziganok...

On ne lui obéissait pas toujours immédiatement ; mais il arrivait aussi que le musicien appliquait un instant la paume de la main sur les cordes de son instrument, dont le chant cessait aussitôt, tandis que son poing serré semblait jeter violemment à terre quelque chose d'invisible et d'insaisissable aux oreilles les plus fines :

— Foin de la tristesse et de l'ennui ! A toi, Tziganok ! — s'exclamait-il d'une voix crâne.

Celui-ci rajustait ses vêtements, tirait sa blouse jaune et venait au milieu de la cuisine à petits pas prudents, comme s'il eût marché sur des clous. Ses joues basanées se coloraient, et d'un ton souriant et embarrassé, il demandait :

— Un peu vite seulement, s'il vous plaît !

La guitare résonnait avec furie ; les talons tambourinaient en cadence ; sur la table et dans l'armoire, la vaisselle s'entrechoquait, cependant qu'au milieu de la pièce, Tziganok planait tel un milan royal, les bras battant comme des ailes. Ses pieds se déplaçaient sans qu'on s'en aperçût, il s'accroupissait en poussant un cri aigu, tourbillonnait, semblable à un martinet doré, et illuminait tout du reflet soyeux de sa blouse, dont le tissu frémissait et ondulait ; on eût dit que tout en lui flamboyait.

Tziganok dansait sans se lasser, oublieux de lui-même et de son entourage ; je me disais que si on lui eût alors ouvert la porte, il serait parti ainsi dansant dans les rues, par la ville et je ne sais où encore...

— Vas-y gaîment ! — criait l'oncle Jacob, frappant du pied en cadence.

Il poussait une sorte de sifflement et lançait d'une voix agaçante des refrains vulgaires :

Ah ! si je n'avais pas peur d'endommager mes souliers,
Je m'en irais loin, loin de ma femme et de mes enfants !

Les convives toujours attablés s'excitaient aussi, de temps à autre, ils se prenaient à vociférer et à glapir, comme s'ils avaient été échaudés. Le contremaître barbu se tapait sur le crâne en marmottant des paroles indistinctes. Certain soir, il se pencha vers moi ; sa barbe soyeuse couvrit mon épaule et il me dit à l'oreille, poliment, comme s'il se fût adressé à une grande personne :

— Ah ! si ton père était resté ici, c'eût été tout autre chose ! C'était un homme gai et joyeux. Te souviens-tu de ton père?

— Non.

— Vraiment? Parfois, il dansait avec ta grand'mère... Attends, tu vas voir...

Très grand, mais épuisé et flasque, pareil à une image de saint, il se leva, fit une révérence à grand'mère et lui demanda, d'une voix plus grave et plus basse encore que de coutume :

— Patronne, je t'en prie, accepte de faire un tour de danse avec moi, comme autrefois avec ton gendre. Fais-nous ce plaisir !...

— A quoi penses-tu, Grigory, à quoi penses-tu, mon ami ! — répondit grand'mère qui se défendait en riant. — Danser à mon âge ! Les gens se moqueraient de moi...

Mais tout le monde joignit sa prière à celle de Grigory. Alors elle se décida, se leva d'un mouvement juvénile, tapota sa jupe, se redressa, rejeta en arrière sa tête pesante et arpenta la cuisine, en s'écriant :

— Eh bien ! riez si vous voulez ! Allons, Jacob, en avant la musique !

L'oncle se raidit, ferma les paupières et joua plus lentement. Pendant un instant, Tziganok s'arrêta ; puis il bondit et il se mit à tourner autour de grand'mère, les genoux pliés, tandis qu'elle marchait sur le plancher sans bruit, comme si elle

flottait, les bras écartés, les sourcils haussés, les yeux noirs fixés au loin. Elle me sembla très drôle et le fou rire me saisit. Grigory me menaça du doigt et toutes les grandes personnes me regardèrent d'un air mécontent.

— Cesse de te trémousser, Tziganok ! — commanda le contremaître ; l'autre obéit, fit un saut de côté et s'assit sur le seuil de la porte.

Evguénia, la bonne d'enfant, dont la pomme d'Adam saillait, se mit à chanter d'une agréable voix de basse :

Toute la semaine, jusqu'au samedi
La jeune fille a tissé de la dentelle ;
Elle a tellement travaillé
Qu'elle en est à demi-morte !

Grand'mère ne danse pas, elle semble raconter quelque chose. Elle marche lentement, elle se balance, elle est pensive et par-dessus ses bras, jette des regards sur les assistants. Tout son grand corps s'agite, indécis ; ses pieds tâtent le sol avec précaution. Soudain elle s'arrête, comme si quelqu'un l'avait effrayée ; son visage tressaille et se rembrunit, puis il s'illumine aussitôt d'un bon sourire accueillant. Elle saute de côté, faisant place à quelqu'un qu'elle ne voit pas et qu'elle repousse de la main. Elle baisse la tête, elle s'immobilise, prête l'oreille et sourit toujours plus gaîment ; et soudain, elle s'envole, pareille à un tourbillon ; elle semble plus harmonieuse, mieux proportionnée ; on dirait qu'elle a grandi ; nul ne peut plus détacher d'elle ses regards, tant elle est redevenue belle, impétueuse et séduisante, en ces instants où elle retourne miraculeusement à sa jeunesse.

La danse terminée, grand'mère reprit sa place auprès du samovar ; tout le monde la complimenta, tandis qu'elle répliquait en lissant ses cheveux :

— Voyons, finissez donc ! Vous n'avez pas vu de véritables danseuses ! Chez nous, à Balakhna, il existait une fille dont je ne me rappelle plus le nom, mais quand on la voyait danser il y avait des gens qui pleuraient de joie ! C'était une fête que de la regarder ; rien d'autre n'était nécessaire au bonheur et j'en étais jalouse, malheureuse pécheresse que je suis !

— Il n'y a rien de plus grand au monde que les chanteurs

et les danseurs ! — affirmait Evguénia d'une voix sévère et elle entonnait des couplets sur le roi David ; l'oncle Jacob étreignait Tziganok dans ses bras et lui déclarait :

— Tu devrais danser dans les cabarets... tu rendrais les gens fous !...

— J'aimerais avoir une belle voix ! — gémissait Tziganok. — Si Dieu m'avait donné une voix agréable, j'aurais chanté dix ans, quitte à me faire moine en expiation de mon bonheur.

Tous les assistants buvaient de l'eau-de-vie, Grigory aussi. Grand'mère lui remplissait continuellement son verre tout en l'avertissant :

— Fais attention, Grigory, tu deviendras tout à fait aveugle !...

Il répondait avec gravité :

— Qu'importe ! Je n'ai plus besoin de mes yeux, j'ai vu tout ce qu'on peut voir au monde...

Il buvait sans se griser ; il devenait seulement plus loquace, et dans ces moments-là, presque toujours, il se mettait à parler de mon père :

— C'était un homme de grand cœur que ton père, mon petit ami...

Grand'mère soupirait et affirmait aussi :

— Oui, un véritable enfant de Dieu...

Tout cela était fort intéressant ; j'étais sans cesse aux aguets et toutes ces choses faisaient naître en mon cœur une mélancolie douce et très supportable. La tristesse et la joie vivaient côte à côte en ces êtres ; elles étaient presque inséparables et se succédaient avec une rapidité incompréhensible.

***

Un soir, l'oncle Jacob, sans être très ivre et après avoir déchiré sa blouse, se mit à tirailler frénétiquement ses cheveux, à tourmenter tantôt sa moustache maigrelette et blonde, tantôt son nez et sa lèvre pendante.

— Qu'est-ce que cela signifie, hein? A quoi bon? — geignait-il tout en larmes.

Il se frappa le visage, le front, la poitrine, sanglotant toujours :

— Je suis un misérable, un coquin, une âme brisée...

Grigory mugit :

— Ah ! Ah ! Voilà ce que tu as sur le cœur...

Et grand'mère qui n'était pas non plus à jeun, prit son fils par le bras et essaya de le calmer :

— Tais-toi, Jacob, Dieu sait bien ce qu'il nous enseigne...

Quand elle avait bu, elle devenait encore plus belle ; ses yeux noirs souriaient et projetaient sur tout ceux qui l'entouraient une lumière qui réchauffait l'âme. Tout en éventant avec son mouchoir son visage enflammé, elle susurrait d'une voix chantante :

— Mon Dieu, mon Dieu ! Comme tout est beau ! Non, mais regardez comme on est bien !

C'était là le cri de son cœur, la devise de sa vie !

Les gémissements et les larmes de mon oncle, si insouciant d'ordinaire, m'avaient profondément étonné ; aussi demandai-je à grand'mère les raisons de son désespoir et pourquoi il s'était injurié et accusé.

— Tu voudrais tout savoir ! — grommela-t-elle, contrairement à son habitude. — Attends encore, tu es trop jeune pour qu'on te mette au courant de ces affaires-là...

Ma curiosité n'en fut que plus excitée. Je m'en allai à l'atelier où j'interrogeai Tziganok qui refusa de me répondre ; il se contenta de sourire en louchant vers le contremaître, puis m'expulsa de la pièce en criant :

— Va-t'en, laisse-moi tranquille, sinon je te plonge dans le chaudron de teinture.

Debout devant le fourneau large et bas sur lequel trois récipients avaient été fixés avec du ciment, Grigory plongeait tour à tour dans les chaudrons une longue pelle noire qu'il retirait ensuite pour examiner le liquide coloré qui en dégouttait. Le feu flambait vivement et se reflétait sur le bas du tablier de peau, chatoyant comme une chasuble. L'eau sifflait dans les chaudrons, la vapeur caustique s'acheminait vers la porte en nuages épais ; dehors soufflait un petit vent sec.

Le contremaître, par-dessous ses lunettes, me regarda de ses yeux rouges et troubles, et s'adressant brutalement au jeune ouvrier il réclama :

— Du bois ! Tu ne vois donc rien?

Lorsque Tziganok fut sorti en courant, Grigory s'assit sur un sac de bois de santal et il m'appela de la voix et du geste :

— Viens ici !

Il me prit sur ses genoux ; sa barbe tiède et soyeuse se colla à ma joue, et les mots qu'il proféra furent tels que je n'oubliai de ma vie ce qu'il m'apprit à cette heure-là.

— Ton oncle a battu sa femme jusqu'à ce qu'elle en soit morte ; il l'a torturée et maintenant, sa conscience le tourmente à son tour ; comprends-tu? Il faut que tu comprennes tout, sinon tu es perdu...

Avec Grigory, tout est simple comme avec grand'mère ; pourtant, il m'effraie et il me semble que par-dessous ses lunettes, il voit au travers des choses.

— Comment il l'a tuée? — explique-t-il sans se hâter. — Eh bien, de la façon suivante : il se couchait avec elle, lui couvrait la tête avec un édredon et lui flanquait des coups tant et plus. Pourquoi? Il n'en sait rien lui-même, j'en suis sûr.

Sans faire attention à Tziganok qui revient avec une brassée de bois, s'accroupit devant le feu et se chauffe les mains, le contremaître continue d'un ton sentencieux :

— Il la battait peut-être parce qu'elle valait mieux que lui et qu'il en était jaloux. Les Kachirine, mon petit, n'aiment pas ce qui est bien ; ils sont jaloux de tout ce qui leur paraît honnête et sérieux, et comme ils ne peuvent accepter ce qui leur fait honte ou leur déplaît, ils le détruisent. Demande donc à ta grand'mère comment ils se sont débarrassés de ton père ! Elle te le dira, car elle n'aime pas le mensonge et ne le comprend pas. Bien qu'elle boive de l'eau-de-vie et prise du tabac, la grand'mère est une sorte de sainte, de bienheureuse. Écoute-la toujours et aime-la bien...

Il me posa à terre et je me retirai effrayé, bouleversé. Dans le corridor, Tziganok me rattrapa et me tenant par la tête, me chuchota tout bas :

— N'aie pas peur de Grigory, car il est bon ; regarde-le en face, dans les yeux, il aime qu'on le regarde ainsi...

Tout était étrange et m'inquiétait. Je ne connaissais pas d'autre existence, mais je me rappelai pourtant que mon père et ma mère ne vivaient pas de la sorte ; ils tenaient d'autres

propos, ils avaient d'autres divertissements ; ils s'asseyaient toujours l'un près de l'autre, et marchaient côte à côte. Souvent, installés près de la fenêtre, ils riaient ensemble des soirées entières, ils chantaient tout haut et les gens s'attroupaient pour les regarder. Le spectacle de ces visages au nez en l'air m'amusait et me faisait penser aux assiettes sales d'après dîner. Ici on riait peu et on ne savait pas toujours de qui ou de quoi on se moquait. Souvent, on s'invectivait mutuellement ; on chuchotait avec mystère dans les coins. Les enfants n'étaient pas bruyants, nul ne s'apercevait de leur présence ; on aurait dit qu'ils étaient fixés au sol, comme la poussière abattue par la pluie. Je me sentais un étranger dans cette demeure et cette manière de vivre m'excitait, m'irritait par d'incessantes piqûres ; je devenais soupçonneux et j'en étais arrivé à examiner ce qui m'entourait avec une attention toujours soutenue.

Mon amitié pour Tziganok grandissait et se fortifiait. Du lever du soleil à la grande nuit, grand'mère était prise par les soucis du ménage et pendant la majeure partie de la journée je tenais compagnie au jeune ouvrier. Il continuait, lorsque grand-père me fouettait, à opposer son bras aux coups de verge qui m'étaient destinés et le lendemain me montrant ses doigts tuméfiés, il se plaignait de la chose :

— Non, vraiment, tout cela est inutile ! Ça ne te soulage pas ! Et tu vois ce que j'y récolte ! C'est bien la dernière fois, je t'assure !

Et dès que l'occasion se représentait, il s'exposait de nouveau à une souffrance imméritée.

— Je croyais que tu ne voulais plus tendre le bras...

— C'est vrai, et je l'ai tendu quand même... Je ne sais pas ce qui m'a poussé... j'ai fait le geste sans le vouloir.

Bientôt, j'appris sur le compte de Tziganok quelque chose qui piqua ma curiosité et accrut encore mon affection pour lui.

Tous les vendredis, Tziganok attelait au large traîneau un cheval bai nommé « Charap », le favori de grand'mère, gourmand, capricieux et rusé. Le jeune homme endossait une pelisse courte qui lui descendait à peine aux genoux, se coiffait d'une volumineuse casquette, se serrait la taille dans une

ceinture verte et dans cet accoutrement se rendait au marché pour acheter des provisions. Parfois, son absence était très longue, et tout le monde s'en alarmait ; on allait à la fenêtre, on soufflait sur les vitres que le gel avait couvertes de cristaux arborescents et l'on regardait dans la rue :

— Revient-il?

— Non.

Grand'mère surtout haletait d'inquiétude.

— Ah ! vous me ferez périr l'homme et le cheval, — reprochait-elle à son mari et à ses fils. N'avez-vous pas honte ; n'avez-vous point de conscience? Sommes-nous dans la misère? Ah ! race nigaude, pieuvres, le Seigneur vous punira !

Grand-père grommelait :

— C'est bon, c'est bon. C'est la dernière fois...

Parfois, Tziganok ne rentrait que vers midi ; les oncles et l'aïeul s'empressaient d'aller au-devant de lui et grand'mère les suivait en prisant avec acharnement. Elle ressemblait à une ourse et, en ces moments-là, je ne sais pourquoi, elle paraissait toujours gauche. Les enfants accouraient et on se mettait gaîment à décharger le traîneau, chargé de cochons de lait, de poissons, de gibier et de pièces de viande de toute espèce.

— As-tu acheté tout ce qu'on t'a dit? — demandait grand-père, et il estimait le chargement, d'un regard de ses yeux perçants.

— Oui, tout ce qui était nécessaire, — répliquait Tziganok avec jovialité, et il gambadait dans la cour pour se réchauffer et frappait ses moufles l'un contre l'autre avec un bruit assourdissant.

— Doucement, ils ont coûté de l'argent tes gants ! — criait grand-père avec sévérité. — Te reste-t-il quelque chose ?

— Non !

Grand-père tournait lentement autour du traîneau et à mi-voix il constatait :

— Tu as encore rapporté beaucoup de choses aujourd'hui. Prends garde, et surtout ne t'avise pas d'acheter sans argent. Je ne veux pas de cela.

Là-dessus il s'en allait très vite en faisant la grimace.

Les oncles se jetaient sur les paquets, et tout en soupesant les volailles, les poissons, les abatis d'oie, les pieds de veau et les énormes morceaux de viande, ils sifflaient joyeusement et d'un ton approbateur complimentaient le messager :

— Tu as bien choisi !

L'oncle Mikaïl surtout était ravi : il bondissait, sautillait, flairait de son bec de pivert toutes les marchandises, claquait des lèvres et plissait voluptueusement ses yeux fureteurs. Sec comme son père, il lui ressemblait, mais en plus grand ; il cachait dans ses poches ses mains glacées, puis se mettait à questionner Tziganok :

— Combien mon père t'avait-il donné?

— Cinq roubles.

— Tu en as pour quinze de marchandises. Et combien as-tu dépensé?

— Quatre roubles et dix copecks.

— Tu as donc gagné quatre-vingt-dix copecks. Tu vois, Jacob, comme on amasse de l'argent?

L'oncle Jacob, qui malgré le froid n'était vêtu que d'une blouse, riait tout bas et contemplait le ciel bleu et glacial d'un œil clignotant :

— Tu pourrais nous offrir une bouteille, Tziganok, — insinuait-il avec indolence.

Cependant, grand'mère dételait le cheval et familièrement lui parlait :

— Eh bien, mon petit? Eh quoi, mon joli? Tu veux t'amuser? Allons amuse-toi, mon bon Charap.

L'énorme bête secouait son épaisse crinière, mordillait grand'mère à l'épaule, lui arrachait son fichu de soie et la fixait d'un œil espiègle. Puis Charap hochait la tête pour faire tomber la gelée blanche suspendue à ses cils et se mettait à hennir doucement.

— Tu demandes ton pain?

Grand'mère lui mettait entre les mâchoires un gros morceau de pain couvert de sel ; pour que rien n'en tombât sur le sol, elle disposait comme une mangeoire son tablier sous la tête de l'animal, et le regardait d'un air pensif.

Tziganok qui s'amusait aussi, pareil à un jeune étalon, bondissait alors vers elle.

— Ah ! patronne, qu'il est gentil ce cheval ; qu'il est intelligent...

— Va-t'en, pas de simagrées, je t'en prie ! Tu sais que je ne t'aime pas les jours de marché ! — criait-elle, en tapant du pied.

Elle m'expliqua que Tziganok achetait moins qu'il ne volait.

— Grand-père lui donne cinq roubles ; il en dépense trois et il vole pour dix, — me confia-t-elle d'une voix sombre. — Il aime la rapine, ce vaurien-là. Il a essayé une fois jadis et il a réussi ; on en a ri, on l'a complimenté de son habileté et depuis lors, il a pris l'habitude de voler. Grand-père a connu dans sa jeunesse la grande misère, maintenant qu'il est vieux, il est devenu avare et préfère l'argent à ses propres enfants ! Il aime ce qui ne lui coûte rien ! Quant à Mikhaïl et à Jacob...

Elle laissa retomber le bras et se tut un instant, puis, jetant un coup d'œil sur sa tabatière ouverte, elle ajouta en grommelant :

— Ici, l'affaire est plus embrouillée ; quand une femme aveugle fait de la dentelle, il est difficile de reconnaître le dessin. Si l'on prend Tziganok en flagrant délit, on le battra jusqu'à ce que la mort s'ensuive...

Et après une nouvelle pause, elle acheva :

— Ah ! Il y a beaucoup de règlements chez nous, mais point de justice ni de vérité...

Le lendemain, je suppliai Tziganok de ne plus voler.

— Si on t'attrape, on te battra et tu mourras...

— Je ne me laisserai pas pincer ; d'ailleurs je saurai bien me tirer d'affaire ; je suis débrouillard ; je suis agile, — me répondit-il en riant ; mais presque aussitôt son front se rembrunit. — Ah ! je sais bien que c'est mal et que c'est dangereux de voler. Si je le fais, c'est comme ça, par ennui. Et je n'économise rien, car pendant la semaine, les oncles me soutirent tout. Cela m'est bien égal au reste. Qu'ils le prennent, cet argent ! Moi, j'ai tout ce qu'il me faut !

Soudain, il me saisit dans ses bras et me secoua doucement :

— Tu es léger, tu es fluet, mais tu as des os solides ; tu seras un fort gaillard ! Sais-tu ce que tu devrais faire ? Demande

à ton oncle Jacob qu'il t'apprenne à jouer de la guitare. Il est vrai que tu es encore petit, et c'est regrettable ; mais tu as du caractère et tu réussiras. Aimes-tu ton grand-père?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, moi je n'aime personne chez les Kachirine, personne, tu m'entends, excepté la grand'mère. Que le diable aime les autres, si cela lui fait plaisir !

— Et moi, tu ne m'aimes pas?

— Toi, tu n'es pas un Kachirine ; tu es un Péchkof ; c'est un autre sang, une autre race.

Et il me serra tout à coup contre sa poitrine en poussant comme un gémissement :

— Ah ! si j'avais une voix de chanteur, ah ! Seigneur ! J'aurais bouleversé les gens... Va, mon petit ; il faut que j'aille travailler...

Il me posa à terre, remplit sa bouche de petits clous et se mit à tendre et à clouer sur une grande planche carrée une bande d'étoffe noire toute mouillée.

Peu de temps après, il mourut.

Voici comment la chose advint : dans la cour, près du portail, se trouvait depuis longtemps une grande croix de chêne, toute desséchée à son extrémité inférieure. Dès les premiers jours, je l'avais remarquée; elle était alors plus neuve et sa couleur jaune se distinguait encore ; depuis, les pluies automnales l'avaient noircie. Elle dégageait une odeur amère et forte de bois vermoulu et faisait tache même dans cette cour exiguë et malpropre.

L'oncle Jacob l'avait achetée pour la placer sur la tombe de sa femme et il avait fait vœu de la porter lui-même sur ses épaules jusqu'au cimetière, au premier anniversaire.

Ce jour tomba un samedi. C'était vers la fin de l'hiver ; il ventait et gelait en même temps ; la neige tombait des toits. Tout le monde s'était rassemblé dans la cour. Grand-père, grand'mère et trois de leurs petits-enfants étaient déjà partis en avant au cimetière pour assister à l'office commémoratif ; quant à moi, j'avais été laissé à la maison en punition de je ne sais quels méfaits.

Les oncles vêtus de pelisses noires absolument pareilles redressèrent la croix dont ils disposèrent les traverses sur

leur épaule; Grigory, avec l'aide d'un autre ouvrier, souleva à grand'peine le pied pesant qui fut placé sur la large épaule de Tziganok ; le jeune ouvrier chancela sous le fardeau et ses jambes s'écartèrent.

— Pourras-tu la porter? — s'inquiéta Grigory.

— Je ne sais pas. Elle me semble bien lourde...

L'oncle Mikhaïl cria d'un ton irrité :

— Ouvre le portail, diable aveugle !

Et l'oncle Jacob ajouta :

— Tu devrais avoir honte, Tziganok, nous qui ne sommes pas des hercules comme toi...

Mais Grigory, ouvrant toute grande la porte, lui conseilla d'une voix sévère :

— Fais attention, ne va pas te faire un effort. Que Dieu soit avec vous !

— Vieille bête ! — lui jeta de la rue en réplique, l'oncle Mikhaïl.

Les assistants échangèrent des sourires et chacun se mit à parler très haut comme si tous eussent été satisfaits de la disparition de cette croix.

Grigory m'ayant pris par la main me conduisit à l'atelier tout en me confiant :

— Grand-père ne te fouettera peut-être pas aujourd'hui... il a l'air bien tourné...

Il m'installa sur un tas de laine préparée pour la teinture, m'enveloppa soigneusement jusqu'au cou; puis, il aspira la fumée qui s'élevait au-dessus des chaudrons et reprit d'un ton pensif :

— Moi, mon petit, il y a trente-sept ans que je connais ton grand-père ; j'ai vu cette maison à son début et j'en vois la fin. Jadis, nous étions camarades, nous étions amis et c'est ensemble que nous avons monté ce commerce. Il est malin, ton grand-père : il a su devenir patron, tandis que moi, je suis resté simple ouvrier. Mais Dieu est plus sage que nous tous : il lui suffit de sourire et l'homme le plus intelligent de la terre devient un pur imbécile. Tu ne comprends encore ni ce qui se dit, ni ce qui se fait, ni pourquoi cela se dit ou cela se fait. Il faut pourtant que tu comprennes tout. La vie est difficile aux orphelins. Ton père, mon petit, était un brave,

il comprenait tout... c'est pour cette raison que ton grand-père ne l'aimait pas et ne voulait jamais l'écouter.

Il m'était agréable d'entendre ces bonnes paroles, tandis que le feu rouge et or jouait dans le foyer, que les nuages de fumée laiteuse s'élevaient au-dessus des chaudrons et se transformaient en gelée blanche sur les planches du toit déjeté. A travers les fentes des lambris on apercevait des bandes de ciel bleu ; le vent était un peu tombé, le soleil étincelait ; la cour tout entière était sablée d'une poussière de verre. Dans la rue, les ferrures des traîneaux grinçaient ; une vapeur bleuâtre s'échappait des cheminées de la maison, des ombres légères glissaient sur la neige racontant aussi sans doute quelque mystérieuse histoire.

Grigory, osseux, barbu et grand, semblable à un bon sorcier, avec ses longues oreilles et ses cheveux ébouriffés, brassait sans relâche la teinture bouillante tout en me prodiguant des conseils :

— Regarde les gens bien en face ; si un chien se précipite sur toi, regarde-le aussi dans les yeux et il te laissera tranquille...

Ses lunettes pesantes ont l'air d'écraser la racine de son nez dont l'extrémité injectée d'un sang violacé évoque irrésistiblement l'image du nez de grand'mère. Avec Grigory, d'ailleurs, tout est simple, comme avec l'aïeule...

— Attends ! — s'exclame-t-il tout à coup en prêtant l'oreille ; puis, fermant du pied la porte du fourneau, il sort en courant et je me précipite à sa suite.

Dans la cuisine, sur le plancher, Tziganok est couché, face au ciel ; les larges bandes de lumière venues des fenêtres lui tombent l'une sur la poitrine, l'autre sur les pieds. Son front luit étrangement, ses sourcils sont levés très haut, et les yeux bigles regardent fixement le plafond enfumé. Les lèvres noires frémissent et laissent échapper des bulles roses. Du coin de la bouche, le long des joues et du cou, jusque sur le sol le sang en filets noirâtres coule et forme des flaques sous le dos du jeune homme. Ses membres sont lourdement étalés et l'on remarque que les jambes du pantalon, mouillées elles aussi, se collent aux ais. Le plancher avait été proprement lavé avec du sable et il étincelait comme le soleil. Les ruisseaux de

sang coupaient les bandes de lumière et se dirigeaient vers le seuil ; ils revêtaient une couleur éclatante.

Tziganok ne remuait pas ; seuls, les doigts de ses mains étendues le long de son corps s'agitaient et s'agrippaient au sol et ses ongles colorés brillaient.

Evguénia s'accroupit à ses côtés et plaça un petit cierge dans la main du blessé ; celui-ci ne serrant pas les doigts, le cierge tomba et la flamme minuscule se noya dans le sang ; la bonne ramassa le cierge, l'essuya du coin de son tablier et essaya encore de le remettre dans les doigts convulsés de Tziganok. Un murmure s'élevait et semblait planer dans la cuisine; pareil à un vent puissant, il me repoussa lorsque j'arrivai sur le seuil, mais je me retins fermement à la poignée de la porte.

— Il a trébuché, — racontait d'une voix morne l'oncle Jacob, et ce disant, il frémissait et tordait le cou.

Ses yeux clignotant à chaque mot s'étaient décolorés encore et il ressemblait à une loque grise et fripée.

— Il est tombé et il a été écrasé ; il a reçu le coup dans le dos. Nous aurions été estropiés, nous aussi, si nous n'avions pas lâché la croix à temps...

— C'est vous qui l'avez tué ! — accusa sourdement Grigory.

— Mais, voyons...

— Oui, vous !

Le sang coulait toujours, près du seuil, il formait déjà une flaque qui s'assombrissait, et semblait monter comme l'eau devant un barrage. La bouche emplie d'une écume rosée, Tziganok geignait comme en rêve. Il s'affaissait, s'aplatissait de plus en plus, se collait au plancher comme s'il eût dû s'y fondre et disparaître.

— Mikhaïl a filé à cheval jusqu'au cimetière pour prévenir le père, — chuchotait l'oncle Jacob ; — pendant ce temps, j'ai mis Tziganok dans un fiacre et je l'ai ramené ici au plus vite... Il est heureux que je ne me sois pas placé sous le socle, sinon, ce serait moi qui...

La bonne qui tentait de nouveau de consolider le cierge dans la main de Tziganok laissait couler sur la paume de l'ouvrier des gouttelettes de cire et des larmes.

Grigory l'interpella brutalement :

— Colle-le donc au plancher, près de la tête, imbécile !

— Bien !

— Enlève-lui sa casquette !

Evguénia obéit ; la nuque de Tziganok donna contre le sol avec un bruit sourd ; sa tête roula sur le côté et le sang se mit à couler plus fort, mais d'un seul coin de la bouche. Tout cela dura affreusement longtemps. Je ne me faisais pas une idée exacte de ce qui était arrivé, je pensai d'abord que Tziganok se reposait, qu'il allait se redresser, s'asseoir et s'écrier :

— Fi ! Quelle chaleur !...

C'était l'exclamation qu'il proférait d'habitude lorsqu'il se réveillait le dimanche, après le dîner. Mais Tziganok ne se levait pas, il continuait à fondre. Le soleil baissait ; les bandes lumineuses s'étaient raccourcies et n'atteignaient plus que les tablettes des fenêtres. Tziganok devenait tout noir ; ses doigts ne bougeaient plus et je ne voyais plus d'écume sur ses lèvres. Au sommet de sa tête et près des oreilles brillaient trois cierges, dont la flamme dorée vacillait et éclairait les cheveux bouclés d'un noir bleuâtre. Sur les joues basanées couraient des ombres jaunes ; le bout du nez pointu et les dents rosées semblaient luire.

Evguénia agenouillée pleurait et murmurait :

— Mon petit pigeon, ma joie, mon chéri...

Il faisait froid et une angoisse particulière m'étreignait le cœur. Je me faufilai sous la table et j'y restai caché. Bientôt, grand-père, vêtu de sa pelisse, fit lourdement irruption dans la cuisine ; grand'mère le suivait enveloppée d'un manteau dont le col était orné de queues, puis survinrent l'oncle Mikhaïl, les enfants et quantité de gens inconnus.

L'aïeul à peine arrivé jeta sa pelisse à terre et se mit à crier :

— Canailles ! faire périr par bêtise un gaillard tel que celui-là ! Mais dans cinq ans, nul ne l'aurait égalé !

Le vêtement qui traînait sur le plancher m'empêchant de voir Tziganok, je sortis de ma cachette et m'empêtrai dans les pieds de grand-père. Il me repoussa et de son petit poing rouge brandi, menaça mes deux oncles :

— Loups !

Se retenant des deux mains au banc sur lequel il venait de

s'asseoir, il sanglotait sans pleurer et d'une voix grinçante se lamentait :

— Ah ! je savais bien que vous ne pouviez pas l'avaler... Ah ! mon petit Tziganok... pauvre enfant ! Et que faire, hein? Que faire, je te le demande ! Je ne suis plus maître de mes fils... Le Seigneur ne nous bénit pas dans nos vieux jours. Qu'en penses-tu, mère? — continua-t-il en s'adressant à l'aïeule.

Étalée sur le plancher, grand'mère tâtait le visage, la tête, la poitrine de Tziganok, lui soufflait sur les yeux et lui prenait les mains qu'elle pétrissait dans les siennes. Les trois cierges tombèrent quand elle se leva pesamment, toute noire dans sa robe noire. Les yeux dilatés, une expression terrifiante dans le regard, elle proféra à mi-voix :

— Hors d'ici, maudits !

Et tout le monde, sauf le grand-père, quitta lentement la cuisine.

Rien de saillant ne marqua les funérailles de l'ouvrier.

(*A suivre.*)

MAXIME GORKI

(TRADUIT D'APRÈS LE MANUSCRIT PAR SERGE PERSKY)

COMMENT ON FAIT L'OPINION

DANS LA FRANCE ENVAHIE

Nous sommes, depuis quelques semaines, dans une partie de la France que les Allemands ont occupée du 28 août 1914 au 18 mars 1917 et où notre bonne fortune nous a permis d'arriver quarante-huit heures après leur départ. Autour de nous, à plusieurs lieues à la ronde, tout a été incendié, dévasté ou détruit par l'ennemi qui fuyait, et les arbres fruitiers des champs, les arbres ombreux des routes, taillés en sifflet par la hache, déchiquetés par l'explosion des mines ou sciés à même le sol, disent, comme les toitures effondrées ou les murs calcinés des maisons, la sauvagerie allemande. La petite ville où nous sommes logés a été moins dévastée que les régions avoisinantes, sans doute parce que, trop rapprochée des lignes françaises, elle ne pouvait brûler ou sauter sans que les nôtres fussent prévenus, plus tôt qu'il n'était nécessaire, des intentions de retraite de l'envahisseur. Le jour où nous y sommes entrés, on apercevait encore sur les murs les affiches chargées de consignes, d'ordres et de menaces que la Kommandantur y avait fait libéralement apposer pendant les derniers jours de l'occupation; on lisait sur la porte des

magasins des enseignes en deux langues et l'on voit encore dans les salles de nos hôpitaux, comme dans toutes les pièces qui ont été utilisées pour des cantonnements, des caricatures, des portraits, des inscriptions, des devises qui exaltent l'Allemagne ou tournent en ridicule les Alliés.

A S.., tout près d'ici, les murs de l'école primaire ont été décorés, par un artiste qui ne manquait pas de talent, de grandes fresques caricaturales. Deux soldats allemands, énormes, souriants, hideux, ornés d'une queue de lion, de pattes de lion et accroupis sur leur arrière-train se font vis-à-vis sur le panneau principal ; ils tiennent entre leurs pattes de devant deux plumes de paon, qu'ils croisent comme des épées et dont les extrémités vont se recourber très loin derrière leur tête. Le long de chaque plume sont placés, en des attitudes diverses et également ridicules, les principaux personnages de l'Entente, très reconnaissables malgré la déformation grotesque de leurs traits et leur gymnastique éperdue.

Sur la colline qui domine la ville, tout près des casernes incendiées, c'est une autre note. Là, entre d'épaisses murailles, les Allemands ont élevé leur cimetière monumental. On y accède par un portail que gardent deux lions de pierre et après lequel, dès l'entrée, un vaste cube de granit plaqué de marbre, consacre le cimetière « aux héros tombés du IXe Corps ». Des vers de mirliton sont gravés sur les pierres tombales, et la décoration des tombes est d'un goût très allemand ; mais l'ensemble donne une impression voulue d'ordre, de discipline et de trophée.

A voir ces vestiges de l'occupation et de la discipline allemandes, à écouter ceux qui en furent les victimes, à les entendre conter maintes anecdotes dont le simple recueil ferait un ouvrage passionnant, on arrive à se représenter le régime d'oppression morale que l'Allemagne a fait peser pendant trente-deux mois sur ce malheureux pays ; mais si l'on veut se rendre compte avec précision des procédés raisonnés et patients avec lesquels elle a entrepris la conquête de l'opinion, il faut lire la *Gazette des Ardennes*. Cette publication, dont nous avons trouvé ici quelques collections complètes, a commencé a paraître le 1er novembre 1914, « grâce à l'intérêt bienveillant et actif des autorités allemandes »,

et elle paraît encore dans les régions occupées. A défaut des résultats pratiques que ses rédacteurs en espéraient, elle a l'avantage de nous apporter aujourd'hui quelques documents de plus sur la mentalité hypocrite et simpliste de nos ennemis.

I

La *Gazette*, qui est, paraît-il, très lue dans les régions envahies et qui s'attribue aujourd'hui plus de cent mille lecteurs, risquait fort de n'en avoir aucun si elle s'était bornée à défendre la politique allemande parmi les populations françaises. Pour se faire acheter dans un pays qui ne recevait aucune nouvelle du reste de la France, elle a publié des listes de prisonniers français internés en Allemagne et la liste des morts français dont les noms ont pu être relevés sur les tombes des Dardanelles ; elle a donné les bulletins de guerre des nations combattantes ; elle a apporté à nos compatriotes, séparés de nous par la ligne de feu, un écho de ce qui se passait en France et dans le monde. Ainsi s'explique la progression constante du nombre de ses lecteurs sans qu'il soit nécessaire — ni même possible, comme nous le verrons — de chercher une explication dans ce qu'elle veut bien appeler « son souci de vérité et de justice ».

Les lecteurs une fois attirés par l'appât des nouvelles, il s'agit de ne pas les écarter par des articles offensants ; aussi la *Gazette* s'est-elle donné des airs de modération et d'impartialité. Tout en attaquant violemment les hommes politiques français dont elle déplore la politique germanophobe, tout en invectivant nos journalistes dont elle réprouve, par ailleurs, le ton agressif, elle affecte de ne parler de la France qu'avec respect, en regrettant le terrible malentendu qui la sépare aujourd'hui de l'Allemagne. Sans renier des attaches trop visibles avec Berlin et les inspirations qu'elle y puise, elle veut être l'amie des populations envahies, les éclairer sur leurs intérêts véritables et les amener à souhaiter une paix honorable avec cette Allemagne méconnue qui ne leur a jamais voulu que du bien.

Pour arriver à ce résultat, elle s'est tracé un programme qu'on peut facilement résumer en cinq articles :

1° Montrer à ses lecteurs que la véritable ennemie de la France est l'Angleterre qui l'exploite et qui l'épuise dans une guerre dont elle a pris l'initiative et dont elle profiterait seule, si, par impossible, l'Entente obtenait jamais la victoire. La *Gazette* invente une Angleterre qui nous a conduits perfidement à la guerre par des voies obliques. Cette Angleterre aurait diplomatiquement enserré l'Allemagne et attendu, « comme un étrangleur qui tient le cou de sa victime dans l'étau de ses mains, que l'opération fît son effet ». (5 novembre 1915). Or, tout le monde sait que, s'il y avait au monde un État impréparé à la guerre, c'était bien l'Angleterre. Mais la *Gazette* ne s'embarrasse pas pour si peu. N'est-il pas certain que l'Angleterre a toujours voulu mal de mort à la France?

La *Gazette* rappelle le long passé de rivalités et de luttes anglo-françaises. Pour donner plus de poids à quelques-uns de ses articles, elle les attribue à des Français dont elle a l'extrême délicatesse de ne pas donner le nom. Puis, c'est Napoléon lui-même qui vient témoigner contre l'Angleterre dans le *Mémorial* de Las Cases, que la *Gazette* donne en feuilleton ; ce sont d'anciens romans français, hostiles à l'Angleterre, auxquels la *Gazette* accorde les honneurs d'une seconde publication. Surtout, elle invoque Jeanne d'Arc qu'elle glorifie en vers. Dans la petite ville où nous écrivons ces lignes, on nous a raconté que, le jour de la fête de Jeanne, les Allemands collèrent sur les murs de grandes affiches où ils exaltaient l'héroïsme de la jeune fille et flétrirent la barbarie des Anglais. Nous n'avons pu nous procurer ces affiches, depuis longtemps recouvertes par d'autres ou détruites par la pluie; mais nous pouvons, grâce à la *Gazette*, donner un échantillon de la manière des poètes allemands quand ils versifient en français. L'auteur anonyme suppose que la Jeanne d'Arc de Frémiet descend une nuit de son cheval pour aller prévenir les Parisiens endormis du danger que l'Angleterre fait courir à la France. Les Parisiens mettent le nez à la fenêtre et répondent à Jeanne qu'elle se trompe d'ennemi, que l'ennemi, c'est l'Allemand.

« Jamais ! leur répond Jeanne d'Arc,
L'Angleterre est l'ennemie.
Six siècles elle a combattu
Contre la France ! Et maintenant
Elle la choye comme une vaincue
Et se promène dans ses rues.
Suivez tous ! » Et Jeanne d'Arc
Galope par les campagnes,
Arrive devant la mer immense.
Dans le sable mouvant des dunes,
Muette, elle plante sa lance,
Et prie longuement pour la France
Qui souffre. Pauvre Jeanne d'Arc !

Il est vrai que l'*Almanach de la Gazette* publie des vers meilleurs sur Jeanne d'Arc. Ces vers sont signés un Français « occupé ». Or, ce Français, c'est Casimir Delavigne. La *Gazette* a donc une honnête façon de s'assurer des collaborations françaises.

2° La *Gazette* suppose que ses lecteurs lui font l'objection suivante : Que nous importe de servir les intérêts d'autrui si nous servons aussi les nôtres, si nous recouvrons nos provinces perdues, si nous sommes victorieux? Fatale et grossière illusion ! leur répond-elle. Même, si vous reconquériez par la victoire l'Alsace-Lorraine, vous l'auriez payée plus qu'elle ne vaut, si grand que soit le prix que vous attachez aux provinces que vous avez perdues. Mais vous ne serez pas vainqueurs; vous ne pouvez pas l'être. Vous comptez sur notre épuisement économique. Or, l'Allemagne regorge de réserves alimentaires ; elle a des ressources indéfinies. Si vous en doutez, regardez les images et les tableaux schématiques que nous publions ; vous y verrez des tables allemandes presque aussi bien garnies en temps de guerre qu'en temps de paix, notre cheptel aussi nombreux, et vous admirerez la pile majestueuse de nos boîtes de conserve. Quant à la victoire militaire, n'y comptez pas. Vous savez ce que vous a coûté l'offensive de septembre et octobre 1915, pour gagner quelques kilomètres en largeur et profondeur. A supposer que vous arriviez à rompre notre première ligne de défense, ce serait au prix de sacrifices énormes. Derrière, vous en

trouveriez une autre plus formidablement défendue, « cette deuxième ligne se trouvant renforcée par des contingents d'arrière rendus libres par le rétrécissement du territoire occupé... » Et pendant ce temps, la France saigne, la France s'épuise.

La *Gazette* conclut : « En face des formidables responsabilités qui les obligeront un jour à rendre des comptes, on conçoit les craintes des cercles nationalistes français. On conçoit qu'ils s'obstinent à étouffer la voix de la destinée; on comprend qu'ils se refusent à écouter la question ironique et cruelle que Shakespeare met sur les lèvres de Jean sans Terre :

France, as-tu encore du sang à gaspiller?

3° Mais l'Angleterre n'aurait pas entraîné la France dans cette guerre fatale et la France n'y persévérerait pas, sans la trahison et l'aveuglement de ses hommes politiques. La *Gazette* se charge de désigner les traîtres et les insensés, en associant sous les mêmes invectives des Français d'opinion très différente qui nous sauront gré de les nommer.

Ce sont d'abord des invectives générales dues à la plume d'un de ces Français « anonymes » que la *Gazette* prend si volontiers comme collaborateurs. Celui-ci est bien érudit, bien pédant pour être un Français vrai. « Les Français, dit-il, marchent, bien entendu, sans murmurer ; car ils ont depuis longtemps, et pour cause, abdiqué toute volonté personnelle. La reine Isabeau a fait école; en laissant la France au roi d'Angleterre, elle abusa de la faiblesse du pauvre Charles VI; mais les sinistres aventuriers qui, depuis dix ans, ont renouvelé le traité de Troyes avec Édouard VII, ont cyniquement opéré sous les yeux de trente-neuf millions de Français, confondus sous la qualification générique de peuple souverain. »

Puis viennent des attaques particulières contre MM. Delcassé, Poincaré, Clemenceau, Hervé, Barrès, etc. — « M. Delcassé n'est plus le maître des destinées de la France (7 septembre 1915), mais son œuvre survit. Dans sa retraite il a peut-être cherché l'oubli. Il ne l'obtiendra pas. Parmi les noms les plus sanglants, l'Histoire classera celui de Théophile Delcassé, l'un des principaux promoteurs des alliances et des

intrigues anti-allemandes. » — M. Poincaré n'a pas reculé devant des affirmations comme celle-ci (13 février 1916) : « Il s'est levé, au cœur de l'Europe, un empire qui, dans l'ivresse de sa force militaire s'est cru l'empire élu, appelé par une vocation miraculeuse à la domination universelle... La France ne veut être ni sa dupe ni sa victime ; elle ne veut pas être réduite à l'état de vassale humiliée et complaisante ; elle veut garder intactes sa civilisation, son esprit et ses mœurs. » « Est-il vraiment nécessaire, se demande la *Gazette*, de semer ainsi le désespoir et la haine dans les cœurs français, en leur faisant croire que l'Allemagne songe à écraser la civilisation française et son indépendance intellectuelle et morale? — Où donc M. Poincaré a-t-il pris cela? — Ce sont ses amis et lui-même qui ont inventé et suivi la politique cocardière et chauvine qui conduit la France à sa perte ; ce sont ses amis et lui-même qui ont déchaîné la guerre parce qu'ils voulaient anéantir l'Allemagne. » — M. Clemenceau est sans cesse pris à partie. La *Gazette* lui reproche amèrement « son humeur chauvine », « sa verve haineuse » et elle, qui fait de l'occupation allemande de si charmants tableaux, ne peut pas prendre son parti des tableaux réalistes que le « *Tigre* », en trace pour ses lecteurs : « L'immonde Boche installé chez soi et dont la seule présence est une souillure pour les yeux. Ses brutalités moins odieuses que ses grâces. Ses violences de sauvages quand il croit à l'impunité. L'implacable loi de la brute accompagnée d'un jargon de teutonnerie. Le foyer méthodiquement mis au pillage ; l'argent volé, les faibles violentés parmi les rauques chansons de la barbarie, etc., etc. »

Par contre, la *Gazette* s'empare avec empressement d'observations et de critiques présentées par les écrivains français. M. Charles Humbert proteste-t-il contre la mobilisation de la classe 1888 en faisant remarquer que derrière les hommes qui se battent, le pays a besoin d'hommes qui travaillent et que les Alliés doivent subvenir autant que nous-mêmes aux dépenses humaines du front : « Qu'ajouterons-nous, dit la *Gazette*, à ce cri d'alarme, à cet appel douloureux ? » et elle prend prétexte des réflexions très justes de Charles Humbert pour parler d'un épuisement avoué par les journalistes français. — M. Aulard exprime-t-il dans *le Journal* l'idée que nous nous

faisons des illusions en espérant de la guerre économique des résultats décisifs et qu'on ne triomphera de l'Allemagne que par les armes. La *Gazette* s'amuse de ce « stratège en chambre » quand il parle d'une « décision militaire » ; mais elle se plaît à l'analyse des arguments présentés au sujet de la guerre économique, et elle appelle l'historien Aulard « éminent économiste ».

4° L'éloge de l'Allemagne est la contrepartie naturelle des attaques contre l'Angleterre et la France. La *Gazette* répète, sans se lasser, que l'Allemagne n'a pas voulu la guerre, qu'elle y a été forcée par la jalousie des Alliés, qu'elle ne demandait qu'à vivre dans le travail et la paix. Mais elle se plaît surtout à recueillir des témoignages, et des témoignages français, s'il vous plaît, sur la belle âme que l'Allemagne révèle dans les pays occupés.

Écoutez-les ces Français reconnaissants et anonymes : « Notre sort est bien triste, écrit un « paysan », et cependant il pourrait être bien pire encore si l'armée d'occupation, animée de sentiments de compassion dignes d'éloge, ne tempérait, dans la mesure du possible, les cruelles nécessités de notre existence. Car, *quoi qu'on en ait dit*, le soldat allemand ne doit rien au soldat français quant à la bonté du cœur et à la générosité. Le *væ victis* des anciens est inconnu à nos occupants et souvent nous les voyons compatir à notre misère. » Entendez-vous ce paysan français, qui cite du latin ? Vraiment cette bêtise dans la supercherie trahit par trop son Allemand.

L'Allemand est bon et humain ; croyez-en la *Gazette des Ardennes* ; regardez les images qu'elle publie dans son supplément illustré ; voyez-vous ces soldats du kaiser qui tiennent sur leurs genoux des petits Français ? Un d'eux fait manger sa soupe à un mioche de trois ans ; un autre porte un bébé dans ses bras, tout en regardant la maman faire de la dentelle ; c'est une idylle qu'une pareille invasion, et l'on comprend bien qu'une « Française » ait tenu à la célébrer en vers :

Ils ont dit merci à la femme,
Ils ont embrassé le gamin,
Payant d'un mot venu de l'âme ;
Puis ils ont repris leur chemin.

(*Gazette illustrée*, 1er décembre 1914.)

En ce qui concerne les souffrances des prisonniers internés en Allemagne, la *Gazette* ici encore ne veut croire que les intéressés, et elle leur laisse la parole. Un d'eux, qui signe *Vidi*, écrit, le 14 janvier 1916, une lettre ouverte à ses camarades prisonniers pour les rappeler à « la saine réflexion ». Il leur déclare que le vie des prisonniers est supportable en Allemagne et que beaucoup d'officiers sont animés à leur égard de sentiments qui contrastent singulièrement avec la « légende des barbares ». — On ne voit pas très bien par ailleurs pourquoi ce Français prend la peine d'éclairer des « camarades » au moins aussi bien renseignés que lui. Et cela encore est de la supercherie boche. Quelques semaines plus tard, *Vidi* ayant été raillé par la *Gazette de Lausanne* qui allait jusqu'à mettre son existence en doute, la *Gazette des Ardennes* reçoit une nouvelle lettre de ce correspondant anonyme qui insiste sur ses affirmations précédentes : « Les mesures de propreté m'ont tout simplement surpris par leur organisation ; quant à la nourriture, elle fut largement suffisante jusqu'en janvier 1915. A cette époque, la ration de pain fut diminuée, puis, plus tard, la ration de viande... L'Allemagne se trouve dans la position d'une forteresse assiégée ; sa population civile elle-même est rationnée. Nous subissons la loi de la guerre. » — Voyons, voyons, monsieur Vidi ! Comment osez-vous écrire cela dans un journal qui déclare chaque jour que l'Allemagne ne souffre pas du blocus. Vous manquez de tact, monsieur Vidi !

Un autre prisonnier « français » apostrophe familièrement Maurice Barrès, pour avoir bien l'air de la maison : « Ça des barbares, monsieur Barrès ! C'est exagérer, vraiment ! » et il écrit dans ses impressions de captivité (1er décembre 1916, *Gazette illustrée*) : « L'accueil de la population civile, et cela se conçoit, est assez froid, mais nous avons tous conservé bon souvenir des soldats allemands du front qui nous *captivèrent*. » Pensez-vous donc, monsieur le Français, que le mot *captiver*, comme le mot *fangen*, que vous avez dans la tête, signifie à la fois faire prisonnier et séduire ! — Toujours la même bêtise dans la supercherie.

Mais les meilleurs renseignements sur la situation des prisonniers français viennent d'un « Français » qui vit en Alle-

magne; il commence par injurier les journalistes parisiens « semeurs de mensonges et de haine » et critique ensuite avec violence le régime douloureux auquel le gouvernement français astreint les prisonniers allemands. A ce régime de rigueur et de haine, il oppose le régime familial que l'Allemagne pratique avec les prisonniers français : « Une nation, conclut-il, qui porte à un si haut degré le respect que l'on doit à un soldat qui a accepté le plus noble devoir envers la patrie, un peuple qui, à la calomnie immonde et aux élucubrations insensées, aux railleries et aux menaces dont de vils détracteurs l'abreuvent depuis deux ans, répond par des paroles de sagesse et de modération, un tel peuple n'apporte-t-il pas au monde, dans la grande tourmente de passion déchaînée, un rare exemple de grandeur, de noblesse et de force? »

Nous aurions plaisir à faire la connaissance personnelle de ce Français qui vit en Allemagne.

II

Pendant deux ans et demi, tous les deux jours ou plutôt quatre fois par semaine, la *Gazette des Ardennes* a servi cette littérature à des lecteurs qui n'avaient pas d'autre lecture. A quoi tendait-elle et quel fruit espérait-elle de tant de mensonges?

Il est peu probable que les plus aveugles des journalistes croient vraiment à la possibilité d'une paix qui laisserait à l'Allemagne la région où nous écrivons ces lignes; ce n'est pas pour gagner les âmes avant de « captiver » la terre que la *Gazette* et ses rédacteurs travaillent. Ce qu'ils veulent, suivant toute apparence, c'est faire croire que la France envahie veut la paix, qu'elle répudie l'alliance anglaise, qu'elle juge toute résistance inutile ou coupable. S'il en était ainsi, comment le gouvernement français persisterait-il à continuer la guerre? De quel droit refuserait-il la paix, la paix allemande?

Or, dès les premiers mois de 1916, un mot d'ordre arriva de Berlin et la *Gazette des Ardennes* se mit à parler de la paix.

Dès le 15 mai, des vers de sept, neuf et dix pieds, révoltés à la fois contre la métrique, la langue française et la guerre, demandaient la paix dans la *Gazette illustrée* :

O Femmes en noir, ô pauvres sœurs,
Égale complainte dans tous les cœurs !
Amenez la paix pour ceux à venir
Car vraiment c'est trop souffrir.

Le 14 avril un autre poète, du nom d'Alfred, acclamait le printemps en vers pacifistes :

Oh ! sois le bienvenu, gai printemps qui renais,
Si tu fais refleurir l'olivier de la paix.

Puis, dans le corps même de la *Gazette*, en première colonne, un « Français » parla le jour de Pâques. « En entendant vos carillons, ô cloches de Pâques, j'ai fait un rêve et puisse-t-il un jour se réaliser !... A l'horloge du destin l'heure est proche ! Pour cette heure sacrée nos voix se feront douces et mélodieuses ! Espoir et confiance ! » A cet appel d'autres voix font écho et jusqu'au moment où la paix est offerte par l'Allemagne, la *Gazette* ne cesse plus de la faire prévoir ou de la demander par la plume de prétendus Français.

« Pour parer à la menace qui plane sur l'avenir de la France, il n'y a qu'un moyen, déclare-t-elle, (24 septembre 1916) : faire cette paix dont les dirigeants de Paris déclarent ne rien vouloir entendre tant que l'Allemagne ne sera pas vaincue, écrasée, réduite à demander grâce, vague et fol espoir dont la réalisation ne semble pas prochaine. »

Quelques jours plus tard un « Français » du territoire occupé parle non seulement de paix, mais d'alliance. « La France pouvait et devait être le commanditaire intelligent et financier d'une Allemagne active, laborieuse et nombreuse. Au lieu de cela, les deux associés possibles sont dressés l'un contre l'autre, pantelants, menacés d'épuisement ; or, à nous deux, nous pourrions être les maîtres du monde et supprimer la Guerre. L'aurore du XIXe siècle doit se lever sur l'alliance franco-allemande. Quel homme se dressera au-dessus des charniers de Verdun et de la Somme pour dire : l'honneur est sauf ! Accordez-vous pour un avenir réparateur...

» Le fait est là, qui étonnera sans doute les Français non avertis, prêts à croire au blasphème : *tous les occupés déplorent l'orientation de cette politique qui aboutit à opposer deux nations appelées, en se complétant, à faire la destinée du monde occidental.* »

Or, ce fut le 12 décembre 1916 que la paix ainsi annoncée fut offerte, et le 14 décembre, la *Gazette* publia sans commentaires la note des puissances centrales et le discours de M. de Bethmann-Hollweg.

Dans le numéro suivant, pas plus de commentaires, mais le compte rendu détaillé d'une séance de la Chambre française datant déjà du 10 décembre, où un député a parlé en faveur de la paix. Le 19 décembre, la *Gazette* donne acte aux gouvernements alliés de la réserve qu'ils gardent et qui leur est imposée par la nécessité de se concerter avant de répondre; mais elle croit devoir signaler cependant l'attitude nettement hostile de la presse française, de la presse italienne et de la presse anglaise. *Le Temps, le Figaro, la Presse, la Victoire, l'Homme Enchaîné* et la plupart de nos journaux sont d'accord pour déclarer que l'Allemagne tend aux Alliés un piège grossier en parlant de la paix sans dire à quelles conditions elle l'offre.

Évidemment ce n'est pas de très bon augure, mais tout espoir n'est pas perdu. « Le ton de la grande presse parisienne, se demande la *Gazette*, est-il vraiment l'expression du sentiment du peuple français? Il semble plutôt qu'il soit dicté par l'habitude de prendre le mot d'ordre à Londres. » Or la presse anglaise est très agressive et très violente devant les propositions austro-allemandes ; elle parle toujours de détruire la puissance allemande sur terre et sur mer ; elle affiche les mêmes prétentions impérialistes à l'hégémonie mondiale. Faisons crédit tout de même aux gouvernements alliés, se dit la *Gazette*, attendons leur réponse officielle et tandis qu'ils la préparent, écoutons les neutres « impartiaux ». Ah ! ils sont plus nombreux qu'on ne le pense ces neutres impartiaux « qui assistent, de plus en plus attristés, au cataclysme où sombre la vieille Europe », et tous, sans exception, font des vœux pour le succès des propositions de paix de la Quadruplice. Lisez les journaux hollandais *Vaderland Nieuwe, Rotterdamsche Courant* et *Niews van den Dag*, les journaux suédois *Stockholms*

Dagblad et *Forum*, le journal danois *Politiken*, le *Bund* et le *Tagblatt* de Berne, la *Post* et la *Neue Zeitung* de Zurich, la *Nationalzeitung* de Bâle, etc., partout vous trouverez l'expression de la même opinion. Un de ces journaux, le *Niews van den Dag*, a trouvé les seuls termes qui conviennent pour juger le langage de la presse anglaise et de la presse française : « C'est un langage d'aliénés. Ces héros de la plume commettent, tous les jours que Dieu leur donne, un crime contre l'humanité... Si les gouvernements alliés ne trouvent pas le moyen de tenter au moins d'entrer en pourparlers, alors la responsabilité pour les nouveaux sacrifices en vies humaines et pour la nouvelle misère sans bornes, retombera sur eux. » « Et maintenant, conclut la *Gazette*, la parole est aux hommes d'État responsables. » Cependant, le temps passe et l'espérance s'affaiblit ; un Français « occupé » vient encore, au nom des envahis, crier bien haut et bien fort, en première colonne : « Paix ! Paix ! sur la terre », et il rejette sur quiconque refusera la paix la responsabilité des tueries futures. Enfin le jour arrive où les Alliés « après trois semaines de silence » refusent la proposition austro-allemande. Il ne reste plus qu'à prendre l'opinion des pays envahis à témoin de la bonne volonté des puissances centrales, de leur désir sincère de paix, et de l'obstination coupable dont la France et ses alliés font preuve dans la violence et le mal. C'est la thèse sur laquelle la *Gazette* se rabat inlassablement dans les numéros de janvier et de février, auxquels s'arrêtent les collections que nous avons sous les yeux. L'Allemagne et ses alliés voulaient la paix, la France et ses alliés veulent la guerre ! et ils n'hésitent pas, dans l'espoir d'une victoire impossible, à prolonger les souffrances de leurs nationaux.

III

On ne s'attend pas à ce que nous prenions la peine de discuter avec la *Gazette* et de réfuter son argumentation. Tous nos lecteurs sont fixés sur le rôle de l'Angleterre, sur la force de notre résistance, sur les chances que l'Allemagne a de vaincre et sur sa magnanimité à l'égard des prisonniers de

guerre ou des populations envahies ; mais on voudra bien remarquer que les lecteurs de la *Gazette des Ardennes* ne connaissaient les événements que par ce que ce journal voulait bien leur en dire, que beaucoup d'entre eux étaient des paysans peu cultivés, et qu'ils ne pouvaient trouver de réconfort qu'en eux-mêmes contre les mensonges et les sophismes qu'on leur versait libéralement tous les deux jours. Il était intéressant de leur demander ce qu'ils en avaient pensé pendant les vingt-neuf mois où ils n'avaient pas eu d'autre lecture. Or, dans les premiers jours qui ont suivi le recul des Allemands, la population délivrée n'était pas avare de ses impressions, et l'on causait beaucoup dans les rues de la petite ville pleine de réfugiés venus des villages détruits. De plus, beaucoup d'enfants ayant pris froid dans les caves tandis que les Allemands faisaient sauter les gares et les ponts avant de battre en retraite, les médecins entraient dans beaucoup de familles et, tout en s'occupant des petits, ils bavardaient avec les grands. Nous avions déjà lu quelques numéros de la *Gazette* et souvent nous avions demandé : lisait-on beaucoup ce journal? quelle opinion en avait-on? — La réponse a toujours été la même : « On achetait la *Gazette* à cause des listes de prisonniers qu'elle publiait, nous a dit madame Grandin, la modiste, mais, pour le reste, pensez-vous ! un journal écrit par des Boches ; ça se voyait trop que c'était fait pour nous « déconcerter. » Et madame Larrey, la marchande de vins : « On n'avait pas besoin de faire effort pour savoir qu'ils racontaient des mensonges dans ce journal de malheur. Ils disaient qu'ils avaient en Allemagne plus de vivres qu'il n'en fallait et ils auraient payé le riz trois francs le kilo si j'avais voulu vendre celui que l'Amérique nous donnait ! Et puis il y avait qu'à regarder ce qu'ils mangeaient ; ils crevaient la faim tout bonnement. » Un moment après, comme l'un de nous essaie en vain de caresser la chatte qui se sauve, sa patronne reprend : « En voilà une qui a eu de la chance d'être sauvage ! sans ça, ils l'auraient mise en civet comme tous les chats du pays. Et ce qu'ils ont mangé de chiens ! ils les faisaient d'abord cuire à grande eau, puis ils les désossaient et, avec du poivre et du sel, ils les changeaient en saucisses. Je l'ai vu comme je vous vois. » Comme nous

demandons quelques détails sur les amateurs de chiens : « Ah ! je dis pas que c'étaient des chefs ; faut pas me faire dire ce que je dis pas. »

Madame Larrey est lancée et tandis que nous finissons de déjeuner, elle continue : « Ah ! s'ils avaient fait que voler « par besoin de faim », mais ce sont des voleurs dans l'âme, les officiers comme les soldats... Tenez, vous connaissez bien la belle maison de la rue de X..., le 60, là où il y a un si beau jardin. Eh ! bien les officiers qui y logeaient ont marqué à la craie les plus beaux meubles, chacun les siens, et ils ont fait venir des marchands de Francfort et d'ailleurs, qui se sont chargés de tout ficeler, de tout empaqueter, de tout emporter et qui ont payé comptant les officiers voleurs. C'est pas plus malin que ça d'avoir de l'argent quand on est allemand. Et c'étaient des barons et des comtes et leurs copains ont fait la même chose dans d'autres maisons du pays. Quelle racaille ! »

Un mercier qui nous a logés quelques jours dans une chambre très confortable, à cela près qu'elle recevait l'eau du ciel, nous dit en parlant de la *Gazette* : « Paraît qu'ils racontaient que Napoléon et Jeanne d'Arc auraient été pour eux. Quel malheur qu'ils n'aient pas été là ! On aurait vu. » Et puis ils disaient aussi qu'ils étaient des pères pour les pays envahis. Ah ! il y aurait eu de quoi rigoler si ç'avait été le moment. D'ailleurs vous allez voir. » Le brave homme nous quitte et revient avec des affiches graisseuses qu'il déplie devant nous. « Lisez ça, fait-il ; vous verrez quels pères c'étaient. »

Et nous lisons une affiche datée du 19 juillet 1915 et exigeant impérieusement le salut des habitants de X... « Si on ne saluait pas, nous dit notre hôte, ou si on saluait mal, c'était une journée de prison à la mairie, avec obligation de passer et de repasser pendant des heures devant un buste de Boche en le saluant chaque fois. »

A S..., les femmes et les jeunes filles devaient assister aux concerts qui se donnaient sur la place publique et saluer le commandant « avec un gracieux sourire » sous peine d'être évacuées.

Mais l'affiche la plus édifiante est certainement celle que la population de H... put lire sur les murs de la petite ville le

20 juillet 1915. Nous la lisons au brave homme qui ne la connaît pas encore.

Tous les ouvriers et les femmes et les enfants de quinze ans sont obligés de faire travaux des champs, aussi dimanche, de 4 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir (temps français). Récréation une demi-heure au matin, une heure à midi et une demi-heure après-midi. La contravention sera punie de la manière suivante :

1° Les fainéants ouvriers seront combinés (?) pendant la récolte en compagnie des ouvriers, dans une caserne, sous l'inspection de caporaux allemands. Après la récolte, les fainéants seront emprisonnés six mois ; le troisième jour [1], la nourriture sera seulement du pain et de l'eau.

2° Les femmes fainéantes seront exilées à H... pour travailler.

3° Après la récolte, les femmes seront emprisonnées six mois.

Les enfants fainéants seront punis de coups de bâton.

De plus, le commandant réserve de punir les ouviers fainéants de vingt coups de bâton tous les jours.

Cel GLOSS

Cette affiche a déjà été citée dans la presse française ; mais nous la reproduisons, parce qu'elle en vaut la peine. Cela, ce n'est pas du truqué ; c'est du boche, du vrai boche et de bonne qualité.

Nous voulions savoir comment avait été accueillie par nos compatriotes l'offre de la paix par l'Allemagne.

Une femme dont la fillette faisait de la broncho-pneumonie, nous a conté, le jour même de notre arrivée, ses souvenirs du 6 janvier 1917, jour mémorable où parut, dans la *Gazette*, la réponse des Alliés à la proposition de paix. Nous avons dit l'espoir que la *Gazette* fondait sur cette publication; les lecteurs, de leur côté, attendaient la réponse des Alliés avec impatience, espérant un refus, mais ne sachant plus au juste, au milieu des mensonges dont ils étaient environnés, si les Alliés étaient en état de continuer la guerre. Or la réponse ne leur laissait aucun doute et, dès le matin, un murmure de joie courait dans la petite ville. « On refuse la paix; nous sommes les plus forts ! » Alors, dans toutes les maisons, derrière les fenêtres et les portes bien closes, on lut à haute voix la *Gazette*. Ce n'était pas la fin des misères; c'en était au

1. C'est-à-dire un jour sur trois.

contraire la continuation et peut-être l'aggravation, mais c'était la première fois qu'on savait avec certitude que la France comptait toujours sur la victoire. Qu'importait l'âpre hiver qui jetait aux vitres ses flocons de neige, le ciel noir, l'âtre sans feu, les fils et les maris absents, peut-être blessés, peut-être morts, et dont on allait rester sans nouvelles? Qu'importait l'Allemand lui-même, insolent et balourd, qui faisait les cent pas sur la place en jetant des regards soupçonneux sur ces maisons qui, pour la première fois, lui cachaient de la joie. « Cette joie nous a payés de tout, nous disait la pauvre femme. Et les Boches l'ont bien vu, allez, car le colonel qui logeait chez nous m'a dit le soir, en rentrant : « Vous n'avez « donc pas assez de la guerre, dans ce pays-ci? Vous êtes « un peuple d'enragés. »

Et voilà comment la *Gazette des Ardennes*, avec ses quatre numéros par semaine, son supplément illustré et ses almanachs a réussi dans son œuvre systématique de découragement.

IV

Avons-nous besoin de dire qu'il n'en pouvait être autrement?

Les journalistes qui écrivent dans cette feuille et fabriquent avec une niaiserie impudente des lettres de « Français occupés » se sont montrés très allemands en ce sens qu'ils ont ingénument découvert leur jeu dès leurs premiers articles; ils ont dit lourdement ce qu'ils croyaient insinuer, injurié quand ils voulaient discuter; ils ont sottement pensé qu'ils pouvaient garder quelque crédit près des populations françaises en écrivant sous le contrôle d'une autorité ennemie; mais, même s'ils avaient eu de l'intelligence et du tact, ils auraient lamentablement échoué parce qu'ils partaient de ce principe encore très allemand, qu'on peut faire l'opinion d'un pays comme on fabrique un corps dans un laboratoire. Très visiblement, ils se sont dit, ou on leur a dit, quand ils ont commencé : « Pour obtenir le désir de la paix, qui nous sera très utile, il faut prêcher la haine de l'Angleterre, l'amour de l'Allemagne et le découragement. » Conscien-

cieusement, ils ont mêlé ces trois ingrédients, les ont battus pendant vingt-neuf mois et ont attendu le résultat qui n'est pas venu. Avec une naïveté qui confond, ils ont cru pouvoir, par raisonnements — et quels raisonnements! — avoir raison des sentiments nés d'une longue histoire, et pouvoir tromper l'instinct de conservation de tout un peuple.

Vous souvenez-vous d'une phrase qui revenait sans cesse dans les journaux allemands au moment des incidents de Saverne : « Nous voulons forcer les Alsaciens-Lorrains à nous aimer? » Eh! oui, nous entendons bien ; c'est toujours la même erreur. Les Allemands sont persuadés qu'on peut modifier artificiellement les sentiments d'un peuple quelconque très vite et par ordre. Décidément, ces philosophes ne sont pas forts en psychologie.

DOCTEURS X... ET Y...

DEVANT VERMELLES

(OCTOBRE-DÉCEMBRE 1914)

5 octobre 1914.

Nous devons quitter demain le port où notre groupe d'autos-mitrailleuses[1] a été formé au milieu de septembre, pour nous mettre à la disposition du général commandant la ...e armée. Cette armée est, paraît-il, constituée depuis peu

1. Le nom d'auto-mitrailleuse parvint aux oreilles du public dès le début des hostilités. On vit alors dans les journaux le récit d'autos blindées allemandes, armées de mitrailleuses, qui apparaissaient soudainement dans les villages, réquisitionnant, imposant des contributions de guerre, semant la panique. Ces récits presque fantastiques faisaient sourire les incrédules; et pourtant les autos-mitrailleuses, bien réelles, firent beaucoup de mal aux arrière-gardes de nos armées en retraite, en particulier à notre cavalerie. Là, comme dans tout ce qui concernait l'armement, les Allemands étaient minutieusement préparés : ils avaient compris les immenses avantages que l'on pouvait tirer des progrès du machinisme, et en particulier de l'automobile, employée tant comme organe de transport que comme instrument de combat.

Chez nous, c'est à peine si avant les hostilités on parla sérieusement d'autos-mitrailleuses. Il fallut attendre jusqu'au début d'octobre 1914 pour que notre armée commençât à être pourvue d'un nombre relativement important de ces voitures blindées. Encore étaient-ce des instruments bien imparfaits, adaptations rapides et ingénieuses de ce qu'on avait sous la main, châssis de voitures de tourisme, sur lesquels on monta un blindage de fortune : ancêtres bien modestes des *tanks* d'aujourd'hui.

Les premières voitures que j'eus l'occasion de voir n'avaient guère comme cuirasse que du bois, une mince tôle devant le conducteur, et un masque porté par l'arme elle-même : tout cela ne constituait qu'une protection tout à fait illusoire. Celles du groupe dans lequel je partis au front étaient un peu plus sérieuses ; basses et se dissimulant facilement derrière des haies ou dans un che-

dans le Nord, à l'aile gauche de notre front, qui s'étend de plus en plus, cherchant à envelopper l'aile droite allemande. Les autos devront partir par la route, sous le commandement du capitaine D..., commandant le groupe ; les deux lieutenants, mon camarade du B... et moi, devons emmener par chemin de fer les cent cyclistes destinés à servir d'éclaireurs, d'agents de liaison, et au besoin de soutiens aux voitures.

---

min un peu encaissé, elles portaient un blindage qui, au combat, résista à des balles allemandes tirées presque normalement à 200 mètres. Mais ce blindage peu élevé au-dessus du plancher de la voiture, joint au masque porté par l'arme, ne protégeait que les deux servants ; le conducteur n'était nullement à l'abri.

D'autre part, le mode spécial de combat — attaques par surprise, suivies d'une disparition rapide — rendait nécessaire, pour ces autos, d'aborder la position en marche arrière. De là résultaient des demi-tours laborieux sur des routes étroites, parfois sous le feu de l'ennemi ; des marches en arrière pénibles et lentes avec un conducteur contraint, tout en manœuvrant son volant, de se retourner et de se pencher pour voir sa route.

Ces voitures blindées étaient armées soit d'une mitrailleuse, soit d'un canon de 37 $\frac{m}{m}$ TR. Pour la mitrailleuse, on connaît assez l'efficacité effroyable de cette arme. Quant au canon de 37, c'est une pièce de marine à tir rapide, employée à bord pour la lutte contre les torpilleurs ; elle est montée sur un point fixe, dit « affût à crinoline »; la force de percussion au départ du coup étant absorbée par la rigidité de ce support, et un peu par l'épaule du pointeur qui s'appuie sur une crosse solidaire de la pièce, le canon ne recule pas. L'ensemble est peu encombrant, et l'on n'eut qu'à boulonner le pivot sur le châssis de la voiture.

Cette pièce n'est en somme qu'un gros fusil : le pointeur vise directement au but au moyen d'une hausse et d'un guidon semblables à ceux du fusil ; pour faire partir le coup, il appuie sur une détente. La portée est d'environ 2 500 mètres ; la vitesse de tir peut atteindre vingt coups à la minute lorsqu'on n'emploie, comme sur les autos, que deux servants, un pointeur et un chargeur. Les obus sont de deux sortes : les obus de rupture, en acier, qui éclatent en arrière de l'obstacle, sont très efficaces contre les blindages et les parois peu épaisses, mais leur effet sur la terre est nul : la résistance n'étant pas assez grande, ils n'éclatent pas. Les obus en fonte éclatent au contact de l'obstacle, même de la terre ; leur fumée visible permet de régler le tir.

Ces projectiles sont réellement trop petits pour produire des effets sérieux dans la plupart des cas. Sans doute, contre une auto-mitrailleuse ennemie, ils peuvent produire des dégâts importants ; ou bien, tirés rapidement sur un convoi que l'on a pu surprendre, ils peuvent mettre le désordre dans la colonne ; encore dans ce dernier cas ne rendent-ils pas les services d'une mitrailleuse. Mais tirés sur des maisons ou des terrassements, leur charge intérieure très faible ne leur permet guère de produire d'effets, à moins que les murs soient peu résistants et qu'ils pénètrent dans des pièces occupées par du personnel.

Le problème est du reste ardu tant que l'on veut conserver à l'auto sa rapidité et ses dimensions restreintes : car si l'arme est très légère, partant de très petit calibre, elle manque d'efficacité ; et toute pièce efficace est trop lourde et trop encombrante.

Le soleil a déjà une pâleur d'automne, comme pour un regret. Les feuilles ont roussi dans le grand parc du château où nous sommes installés depuis trois semaines; la mer, silencieuse et lasse, s'endort au pied du cap, mirant en son miroir glauque la blancheur du phare dressé.

6-7 octobre.

Notre colonne part à bicyclette pour l'embarquement; nos hommes ont, suivant l'usage, des fleurs piquées au bout de leurs mousquetons : ils sont fiers de cette parure qui les désigne à toute la ville pour des guerriers du grand combat.

Sur le quai d'embarquement, nous serrons une dernière fois les mains amies; nous agitons nos képis à la portière du wagon, tandis que nos hommes poussent d'enthousiastes hurrahs et chantent à gorge déployée *la Marseillaise*, avec plus de vigueur que d'harmonie. Il n'y a en ce moment en moi que l'allégresse de l'inconnu, l'enfantine sensation d'un peu de gloire. Pour un instant nous sommes, devant les camarades qui restent, ceux qui vont au front; demain, nous ne serons plus que des soldats perdus dans la foule; nos chefs pourront disposer de nous à leur guise et nous envoyer au sacrifice sans connaître nos noms. Mais à la mort possible, qui donc pense sérieusement? Nous en parlons par badinage, pour nous donner, devant ceux qui ne partent pas, un air plus intéressant; c'est tout au plus si cette idée met un peu de mélancolie dans l'exubérance des adieux.

Nous nous acheminons par une nuit très froide, de gare en gare, avec de longs arrêts, vers l'inconnu. Les cris, les chants de nos hommes, qui nous parviennent le long du convoi, au milieu des trépidations du train, s'éteignent peu à peu : fatigue de gorges enrouées, sommeil. Dans le clair de lune, nous guettons le bruit lointain du canon bien avant qu'il ne puisse nous parvenir.

Enfin nous arrivons à Étaples, pour un arrêt de deux heures, à l'heure la plus froide de la nuit, celle qui précède le lever du jour. Nous acceptons une tasse de café chaud dans l'infirmerie de la gare; c'est une salle d'attente transformée en ambulance : une table de pansements; sur des rayons, des

flacons, des bandes de gaze roulées; tout le sinistre appareil des opérations douloureuses, premier contact avec le vilain côté de la guerre.

A Hesdin c'est le débarquement, le rassemblement sur la place de la gare, où une foule curieuse nous entoure. Par la route, avec les autos qui nous ont rejoints, nous allons vers Aubigny, par Saint-Pol. Déjà, comme une rumeur sourde, le bruit tant attendu du canon est parvenu jusqu'à nous ; tout de suite nous l'avons reconnu, il nous a remplis d'exaltation, nos hommes l'ont salué d'exclamations joyeuse. Ces n'est plus le canon des écoles à feu ; le son est bien pourtant le même, mais il vibre autrement sur nos âmes accordées.

Jusqu'à Saint-Pol nous sommes seuls sur la grand'route. A l'entrée de la ville, nous interrogeosien curusement le territorial qui monte la garde; ce brave homme, qui n'a peut-être jamais approché le front de plus près, nous semble recéler des secrets palpitants, à nous qui venons de bien plus loin encore. Au-dessus de l'horizon les points noirs des avions volent dans le ciel pâle ; des flocons blancs les suivent, les premiers shrapnells. Les détonations, assourdies par l'éloignement, nous arrivent par bouffées, poussées par une brise favorable.

Nos impressions sont celles d'un enfant, qui attend une surprise désirée ou qui va voir la mer pour la première fois. Jetés brusquement devant l'énormité de la guerre, nous sommes livrés à des impressions brutales et fortes, que nous enregistrons sans que notre raisonnement, mal adapté encore, puisse y mettre une mesure. Les premières impressions de guerre, comme les premières impressions d'amour, sont les plus fortes. Ensuite la faculté de sentir s'émousse et se blase.

Nous traversons Saint-Pol, déjà militarisé, et bientôt toute la fiévreuse activité de l'arrière se révèle : des autos rapides soulèvent de gros nuages gris de poussière, où nous nous perdons en crachant et pestant ; des convois automobiles passent, plus lents mais aussi désagréables; et, abandonnant les régions dévastées, des groupes de civils vont pesamment ; les enfants gardent leur insouciance, certains même rient et jouent entre eux devant les groupes las des grandes personnes effondrées sur le bord de la route...

Nous arrivons enfin à Aubigny ; et sur le bord d'un chemin latéral nous nous rangeons au repos, tandis que le capitaine va prendre les ordres de l'état-major de l'armée. D'une crête toute voisine nous allons voir le beffroi d'Arras, presque indistinct dans cette soirée d'octobre. C'est tout près de lui que passent nos lignes.

Des groupes se sont formés curieusement autour de nos autos, contemplant ahuris ces nouveaux engins, interrogeant nos servants, qui trônent importants au milieu du cercle. Un fantassin regarde un canon de 37 ; incertain encore de sa véritable identité, il s'adresse au maître-pointeur qui lui répond dédaigneux : « Bien sûr que c'est pas un cinématographe ! »

8 octobre.

L'ordre arrive dans la nuit de nous trouver à 6 h. 1/2 à certain passage à niveau de la route de Béthune à Lens, où nous nous mettrons à la disposition du général commandant le ...e corps d'armée. A la lueur falote d'une bougie nous nous levons ; je pars dans le village sombre à la recherche de mes hommes, que j'extrais péniblement de la paille, les yeux bouffis de sommeil. Un jour sale et morose s'est levé ; dans le village encore silencieux résonnent seules les pétarades de nos moteurs. La voix du canon grossit dans l'air matinal ; nous marchons allégrement vers lui.

Nous nous sentons bien novices dans ce rôle nouveau de guerriers pour de bon. Tout nous étonne encore. Au détour d'un chemin, derrière des meules, nous apercevons les silhouettes de quelques cavaliers ; il y a du brouillard au-dessus des champs et les silhouettes ne sont pas nettes. J'entends derrière moi des voix qui disent : « Des uhlans ! » Mes hommes, énervés par l'approche de la ligne de feu, prennent un peu trop tôt leur rôle au sérieux. D'ailleurs dans la bouche du peuple tout cavalier ennemi est un uhlan, comme tout Allemand est un Prussien et tout avion ennemi un taube.

Au passage à niveau nous trouvons des cuirassiers rassemblés, pied à terre. La grand'route, entre les arbres d'où tombent déjà les feuilles, file au loin ; là-bas où ce ruban disparaît, c'est l'ennemi ; plus loin c'est Lens et, plus loin

encore, Douai. Paysage du Nord industriel, avec ses mines dont les pylones de fer découpent sur le ciel gris leur géométrie utilitaire. De gigantesques tas noirs, déchets du travail souterrain, semblent des cimes de volcans brusquement soulevées de la plaine uniforme. Autour d'eux s'alignent, en une désespérante monotonie, des maisons de briques : architecture triste, couleur triste, sol noir : paysage scientifique, bien en harmonie avec le machinisme de la guerre moderne.

Le capitaine est revenu avec les ordres du corps d'armée : un bataillon de chasseurs attaque du côté du château de Noulette ; je dois aller l'appuyer avec les deux auto-mitrailleuses. Il paraît que sur la route de Béthune à Arras, la crête d'Aix-Noulette une fois franchie, il faut se méfier ; mais je ne sais pas très bien de quoi j'ai à me méfier.

La crête passée sans encombre, nous dévalons la pente en quatrième vitesse, pour gagner le chemin latéral qui doit nous conduire à Noulette. Sur cette route, personne ; rien d'extraordinaire dans les champs voisins : il semble que nous soyons tout seuls en promenade dans la campagne déserte. Mais mon cœur bat un peu; je suis sur le siège de devant de la voiture de tête, à côté du conducteur; nul blindage ne nous protège.

Dans la rue du hameau, le long des maisons basses et misérables, sont couchés des chasseurs à pied, en plusieurs rangs, serrés les uns contre les autres; ils sont tout équipés, le fusil à la main, prêts à l'attaque. Je regarde avec admiration ces hommes qui font la guerre depuis deux mois déjà ; en attendant l'ordre de l'assaut, ils plaisantent et rient.

Au bout de la rue un grand porche se dresse à l'entrée d'un parc. Je laisse mes voitures et j'entre. Le château est là, sous les grands arbres, presque une ruine déjà. Des meubles sont épars sur le gravier, devant le perron ; les fenêtres sont brisées, des volets pendent, des trous s'ouvrent béants dans les murs par où l'on aperçoit les cloisons arrachées. Ce château blessé, ces chasseurs à pied en bleu foncé, il me semble avoir déjà vu tout cela : c'est un tableau de Neuville, un de ceux qu'évoquaient nos imaginations d'enfant lorsqu'on nous parlait de la guerre, de l'autre, celle que nos soldats ont déjà vengée sur la Marne.

Le parc est occupé par nous, ainsi que les champs qui descendent vers le fond du thalweg ; de l'autre côté, les flancs de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette sont sillonnés de lignes grisâtres, les tranchées allemandes. La crête domine toutes nos positions ; les observateurs y peuvent à leur aise, avec leurs excellentes jumelles, déceler nos mouvements.

De la lisière du parc, où chaque arbre sert d'abri à un tireur, j'aperçois des meules derrière lesquelles sont encore des taches sombres de chasseurs à l'affût. Tout autour de nous c'est un zézaiement de gros frelons rapides. Par instant un claquement sec, une branche brusquement coupée qui tombe. Vers le château on entend de grosses détonations, des déchirements formidables qui se prolongent sous bois.

En circulant près de la lisière avec un officier de chasseurs, je passe devant un homme couché. L'officier se penche et le secoue ; comme un mannequin l'homme retombe, et l'officier continue son chemin. Moi, je frémis un peu devant ce premier cadavre ; la figure est contre terre, la main droite tient encore le fusil, dans la pose classique du soldat tombé en combattant.

Je me rends vite compte de l'impossibilité de faire agir par ici mes autos-mitrailleuses ; de l'intérieur du parc elles n'ont pas de vues suffisantes ; il serait fou de les mettre sur le chemin qui le longe à l'extérieur : quel magnifique but nous offririons ainsi aux artilleurs allemands ! Et pour tirer sur quoi, puisque rien ne se révèle?

Dans la nuit complètement tombée nous avons regagné le village d'Aix-Noulette, où notre cantonnement est préparé. Au fond d'une cour, une salle d'estaminet de village, que nous traversons, le capitaine et moi, pour gagner les chambres où l'un de nos adjudants, débrouillard, nous a retenu des lits. La salle, basse et enfumée, est pleine de fantassins affairés autour des gamelles. Un quinquet fumeux met son halo de vague clarté dans le nuage de fumée de tabac. On retrouve encore, dans la tenue de ces hommes, un souvenir des uniformes brillants des anciennes revues. Mais les couleurs se sont enfuies, remplacées par une vague teinte de terre ; les hasards des champs de bataille et des tranchées ont

presque fait ce qu'aurait dû faire avant la guerre une administration prévoyante.

Dans un coin, perdue dans la masse des soldats, une femme est assise, silencieuse, qui regarde tout ce remue-ménage d'un œil stupéfait et morne. C'est si nouveau pour elle, l'envahissement de son logis par ces hommes avides de chaleur et d'une nourriture autre que la soupe froide et coagulée des tranchées! Elle leur a donné de bonne volonté sa maison, son fourneau, sa batterie de cuisine, mais, dans cette salle qui est à elle, elle semble une étrangère accueillie par charité.

11 octobre.

Dans l'après-midi j'ai reçu la mission de me porter vers le village de Vermelles, où l'on craint une attaque allemande. Je n'ai que des renseignements assez vagues sur nos positions et celles de l'ennemi. Par ici le front ne semble pas complètement fixé, les tranchées ne sont peut-être pas encore creusées, et j'ai l'espoir de rencontrer l'ennemi en rase campagne.

Je pars sur la route de Béthune à Lens, lançant en avant des éclaireurs cyclistes. Des renseignements recueillis en route me conduisent sans encombre jusqu'au Philosophe ; ce hameau au nom pompeux est, de chaque côté de la grand'route, une ligne de maisons de briques rouges, de corons, suivant l'expression du Nord, maisons ouvrières abritant les familles des mineurs qui travaillent à la fosse dont on aperçoit là-bas le chevalement et le crassier.

Dans une salle d'estaminet misérable je trouve le commandant B... attablé devant un verre de café en compagnie d'un capitaine et d'un officier de marine, l'enseigne de vaisseau de V..., qui lui aussi commande une section d'auto-canons. Il m'explique la situation. Le village de Vermelles, sur une route latérale, à un kilomètre environ, est occupé par un bataillon de chez nous. L'enseigne de vaisseau y a détaché une auto-mitrailleuse, mise à la disposition du capitaine commandant le bataillon. Je dois moi aussi me mettre à la disposition de ce capitaine.

C'est une superbe après-midi d'automne, d'une luminosité

déjà pâle et mélancolique; quel dommage que le paysage soit si laid, si dépouillé ; pas d'arbres que ceux de la route, des maisons noires, partout de la poussière de charbon.

Je gagne Vermelles, où je me présente au capitaine de F..., commandant le bataillon. Il a placé l'auto-mitrailleuse de la marine à la sortie Nord du village, guettant les quelques patrouilleurs allemands qui se montrent par instants. Pour le moment l'ennemi ne manifeste pas grande activité, mais il craint pour la nuit.

Le soir vient peu à peu, d'un or passé, comme la dorure d'un meuble ancien. Des explosions d'obus isolées se répercutent dans les rues du village, tantôt lointaines, tantôt plus proches, étrangement sonores, comme pour nous rappeler, devant le calme rêveur du couchant, la nécessité de veiller.

Puis, tandis que le ciel devient plus violet, tandis que le faîte des maisons se teinte du sang du soleil, les explosions se taisent. Une paix grandiose nous entoure...

La nuit complètement tombée, nous partons en reconnaissance, le capitaine de F... et moi, à la lisière du village. A quatre cents mètres à l'est se trouve une usine ; nous ne savons pas quels effectifs y sont rassemblés, mais il est probable que cette nuit une attaque en débouchera : c'est de ce côté que doivent être prises les plus grandes précautions, là que je dois me préparer à intervenir.

Le capitaine me semble soucieux ; les journées précédentes ont été très dures, presque sans sommeil ; il est fatigué, et pourtant il doit rester debout. Une brigade anglaise doit avoir débarqué en arrière du front à notre gauche, et venir à marche forcée pour nous soutenir. Arrivera-t-elle à temps?

Les dernières maisons du village, vers l'usine suspecte, sont occupées par un petit poste sous les ordres d'un adjudant. La ligne de maisons formant lisière est coupée sur une centaine de mètres par un terrain découvert sans obstacles sérieux. Une maison, entre ce champ et un carrefour de routes, se trouve isolée. En arrière, à l'entrée du village, une barricade de voitures renversées et de madriers bouche la route; plus loin le carrefour est également barré par des obstacles solides. C'est derrière la maison isolée que j'établis mon auto,

en position de surveillance, pouvant ainsi prendre d'enfilade les deux routes perpendiculaires qui sortent du village. Une ouverture est pratiquée dans la barricade pour le passage de la voiture, que je fais pousser à bras, de façon à ne pas révéler sa présence par le bruit anormal d'un moteur dans la nuit.

Par terre, le long de la maison, des fantassins enroulés dans des couvertures dorment sur un maigre lit de paille traînante. Dans l'obscurité, la masse noire de l'usine suspecte s'agrandit, impressionnante avec ses deux hautes cheminées dressées comme des bras. Les hommes qui ne sont pas assoupis chuchotent tout bas. Nous étouffons même le bruit de nos pas, dont le martellement sur le pavé se propagerait loin dans le soir, jusqu'aux sentinelles aux écoutes là-bas, en face de nous...

Tout est prêt pour soutenir le choc. Des officiers d'infanterie m'ont convié à partager leur repas ; comme apéritif on me conduit dans une maison défoncée récemment par un obus. Le propriétaire, un vieillard, a été tué ; par le trou béant, on me montre le cadavre étendu sur le plancher : toute la pièce est grise de plâtras émiettés et le corps est de la même teinte ; une main est dressée, crispée, comme pour se cramponner à la vie; la figure a la même teinte terreuse sous la lueur blafarde de la lanterne. Ce cadavre n'est pas revêtu de l'uniforme qui marque chez la victime qu'elle était venue là pour la bataille; il m'émeut plus que tous les soldats dont j'ai vu les corps. Les militaires morts n'évoquent que des scènes de combats, ce sont les figurants indispensables du grand drame, mais ce vieillard semble être la victime de quelque crime atroce, de quelque « fait divers » sanglant...

12 octobre.

Au milieu de la nuit, une fusillade nous réveille brusquement ; d'un bond nous sommes dehors. Un brouillard froid et pénétrant pèse sur le village, augmentant encore l'obscurité ; on dirait une muraille que l'on craint de heurter en avançant. Mais les crépitements de la fusillade, répercutés dans le brouillard, s'éteignent peu à peu, et tout retombe dans le calme... Fausse alerte !...

J'ai, à tâtons, gagné l'auto, auprès de laquelle je trouve mes hommes debout et prêts. Je juge nécessaire de rester là. Avec le maréchal des logis chef Michet, qui sert la mitrailleuse, je partage le faible espace de l'auto ; autour du pivot de l'arme, enroulés dans nos manteaux, nous tassant le plus possible sur nous-mêmes et l'un contre l'autre, nous tentons de trouver un peu de sommeil, malgré le froid qui nous gèle les pieds et dont l'engourdissement monte peu à peu.

Une lueur blafarde, très faible encore, se diffuse dans le brouillard : l'approche du jour, l'heure la plus froide de la nuit. Ne se passerait-il donc rien? Et le jour va-t-il se lever sans que l'attaque prévue se produise? Je regrette déjà cette occasion manquée. Pourtant c'est l'heure dangereuse, celle où la vigilance tenue en éveil toute la nuit se lasse enfin et s'assoupit : c'est l'heure des surprises soudaines, où le défenseur peut se laisser déconcerter, où l'assaillant, préparé et dispos, utilise les premières incertitudes de l'aube.

Un coup de fusil vient de partir là-bas, vers l'usine ; et soudain le brouillard épais semble s'animer. D'autres coups de feu... Un sous-lieutenant d'infanterie en passant me crie : « Les voilà ! » D'un bond mes deux servants sont dans la voiture ; une bande de cartouches est introduite dans l'arme ; le pointeur accroupi est prêt ; à mon commandement le chauffeur, d'un tour de manivelle, met le moteur en marche et saute à son volant, prêt à démarrer. D'un geste de la main j'indique la région qui est devant nous, au delà de la barricade qui barre la route de l'usine : « Commencez le feu ! » Et notre Hotchkiss crache rageusement. Les bandes succèdent aux bandes ; par un fauchage horizontal nous arrosons toute cette région découverte ; le jet de feu qui sort du canon troue le brouillard qui prend une âcre odeur de poudre.

Mais je crains que l'ennemi ne débouche entre nous et l'entrée de la rue ; nous démarrons pour gagner cette entrée. A peine avons-nous franchi la barricade que des hurlements s'élèvent et des ombres grises, dans le gris de l'atmosphère, se précipitent vers nous. Nous distinguons déjà les pointes des casques recouverts de toile. Le tir de notre mitrailleuse a repris plus furieusement ; échauffée, son allure se précipite.

Le brouillard s'anime de plus en plus d'un grouillement hurlant ; c'est une foule compacte qui est devant nous maintenant, se ruant malgré notre feu infernal qui doit y tailler des coupes sanglantes. J'ai mis le revolver à la main, et empli mes poches de cartouches. Je distingue vaguement à ma droite quelques-uns de nos fantassins, luttant corps à corps avec l'ennemi.

Nous fauchons toujours à travers la rue ; les servants, le maréchal des logis chef Michet et le canonnier Douineau, sont admirables de calme, comme à la manœuvre; debout à côté du volant, j'aperçois au-dessus du masque de la mitrailleuse cette foule qui s'avance toujours ; et je ne puis m'empêcher d'admirer son courage.

Déjà ils sont sur nous. Quelques-uns sont accrochés à la voiture, voulant l'immobiliser; des coups de baïonnette grincent contre le blindage. Un grand diable est presque contre moi, le fusil haut ; il essaye de m'assommer, mais ses coups mal dirigés frappent tous le masque pourtant étroit de la mitrailleuse. Presque instinctivement ma main armée du revolver s'est levée à hauteur de son visage, et je sens frémir dans ma main l'arme qui crache ses balles, avec des claquements secs et des lueurs brèves. L'homme s'est affalé tout de suite, d'autres sont atteints. Les six balles de mon revolver sont parties. Je le recharge précipitamment.

Mais nos fantassins se sont repliés ; il faut les suivre. La voiture démarre, malgré quelques enragés qui désespérément s'accrochent après elle. Et nous nous dégageons de l'étreinte de cette foule hurlante, dont notre tir semble avoir un peu brisé l'élan.

Je ne sais ce qui se passe dans les autres parties du village ; dans cette opacité de l'atmosphère on se sent isolé, désorienté. Il faut retrouver le commandant de bataillon qui m'emploiera aux endroits les plus menacés.

La rue que nous suivons à petite allure, accompagnant quelques fantassins, fait un coude devant l'église ; je reconnais le chemin que j'ai suivi hier soir pour venir aux avant-postes ; on arrive tout droit au carrefour central du village, à la brasserie où le capitaine de F... avait établi son poste de

commandement ; j'avais là hier soir un agent de liaison ; tout près également a cantonné mon peloton de cyclistes avec deux sous-officiers ; il faut que je rallie ce point. Mais en m'avançant, il me semble y apercevoir des fantômes gris qui ressemblent aux ombres de tout à l'heure.

Vers notre droite nous entendons des jardins venir des cris : « English, english ! » Est-ce que la brigade anglaise annoncée hier soir serait enfin arrivée à notre aide? Mais quelques-uns des nôtres, qui se sont avancés prudemment en reconnaissance, reviennent en courant : « Ce sont toujours eux, les s... ; il en sort de partout ! » C'est la ruse traditionnelle. D'ailleurs, pour dissiper nos doutes, arrivent les notes monotones des fifres en mineur, et les sons grêles des tambours plats : la charge à la prussienne, lugubre comme un glas dans cette aube blafarde.

Donc le carrefour est occupé déjà par l'ennemi ; si nous avons une autre issue, il est temps d'en profiter. A notre gauche, une ruelle ; mais où va-t-elle? La brouillard ne permet pas d'en juger. Il faut choisir : s'en remettre à la destinée de nous conduire par là, ou essayer de franchir le carrefour en quatrième vitesse ; je choisis la première alternative, quitte, si elle ne réussit pas, à tenter l'effort suprême de la seconde.

Nous prenons ce passage : rue ou cul-de-sac? Par bonheur nous débouchons dans la rue principale au milieu de laquelle j'ai l'immense satisfaction d'apercevoir la silhouette du capitaine de F... Tout près, dans un champ voisin, mon peloton est déployé en tirailleurs, genoux en terre, se servant pour la première fois, avec une joie débordante, de ses mousquetons.

Le capitaine de F..., debout au milieu de la route, les mains dans les poches de sa capote que serrent les courroies de son étui-revolver, est très calme ; mais je lis sur son visage une inquiétude sérieuse. On est perdu dans cette brume dense. L'ennemi n'a-t-il pas étendu son attaque, profitant de l'atmosphère complice pour nous déborder? Où porter la contre-attaque de mon auto-mitrailleuse?

Devant nous la route est traversée par des silhouettes prestes qui disparaissent derrière les haies en bordure. La mitrailleuse, sur mon ordre, s'est remise à crépiter ; les balles, tirées d'abord de trop près, rebondissent sur la route, faisant

jaillir de petites gerbes de poussière et des fragments de cailloux. Nous arrosons un peu à l'aveuglette, mais l'élan de l'ennemi semble ralenti ; ce n'est plus la charge à flots pressés de tout à l'heure.

Soudain des formes massives viennent vers nous, pesamment ; ce sont des vaches qui nous viennent de l'ennemi ; elles s'avancent d'un pas somnolent, et disparaissent dans le brouillard.

Un cycliste m'arrive envoyé par mon capitaine, portant l'ordre de rejoindre le groupe. Pendant que je lis ce message, l'homme, qui se tient à côté de moi, pousse soudain un cri, s'accote contre le mur, soutenant son bras droit de sa main gauche; il se plaint : « Oh! mon épaule, mon épaule! » En même temps j'ai senti une légère piqûre à la main. Il a reçu une balle, dont un tout petit fragment m'a sauté sur la main; son sang coule en abondance d'une très large blessure.

Mon capitaine n'étant pas au courant de l'attaque que nous soutenons, je juge nécessaire de continuer ma besogne. Mais bientôt la mitrailleuse s'arrête, comme à bout de souffle; les efforts désespérés de mon sous-officier n'obtiennent aucun résultat; une avarie sérieuse a dû se produire : nous ne pouvons réparer ici. Je rends compte de cet accident navrant au capitaine de F... qui me donne l'ordre de quitter le combat avec mon arme muette. Il nous faut, la mort dans l'âme, abandonner le champ de bataille.

Je fais asseoir devant moi mon blessé, et nous partons. Le malheureux est abattu ; le sang coule toujours, et se répand en large nappe gluante sur le plancher de la voiture, sous mes pieds. Nous le déposons dans un poste de secours établi dans une villa proche, au fond d'un jardin. On l'étend sur un brancard, une sœur de charité apparaît sur le perron.

Sous ces grands arbres calmes, cette villa paisible, les guimpes blanches de cette petite sœur... comme nous sommes loin déjà! Se peut-il que nous venions de nous battre, là tout près, que nous venions de tuer des hommes? C'est au tout petit jour que le combat a commencé, et déjà le soleil remue toute la brume qui s'éclaircit. Cela a passé si rapidement... je m'aperçois seulement que j'ai encore mon revolver à la main.

L'excitation de l'action tombée, un peu de dépression m'envahit : l'énervement de ce début, ce blessé dont j'ai eu sous les yeux l'épaule affreusement déchirée, son sang qui se coagule au fond de la voiture...

Mais bientôt le soleil brille; un avion ronfle, tout doré, dans l'air bleu.

14 octobre.

Me voici de nouveau devant ce village de Vermelles que nos troupes ont dû évacuer dans la matinée du 12. Le long de la grand'route de Béthune à Lens, sont bâties en bordure deux lignes de corons monotones en briques sombres. En avançant vers le passage à niveau où nous sommes venus le premier jour, des maisons plus variées apparaissent, quelques villas au milieu de maigres jardinets, et tout au bout la fosse, avec son chevalement métallique et son crassier, immense tas noir de déchets inutilisables. Par les fenêtres tournées vers le nord, on aperçoit à sept ou huit cents mètres le village qu'un chemin bordé de quelques maisons isolées unit à la grand'route.

Les Allemands y sont établis. Nos ennemis sont très forts pour mettre un village en état de défense ; voilà deux jours à peine qu'ils sont maîtres de Vermelles, et déjà murs et volets sont crevés de meurtrières, des barricades se dressent en travers des chemins, des tranchées à peine visibles sont creusées en avant et sur les ailes, face à la crête de Noyelles. C'est cette organisation défensive que nos troupes doivent prendre d'assaut aujourd'hui. Je suis ici, avec un auto-canon ; l'enseigne de vaisseau de V... en commande également un ; nous avons tous deux mission de repérer les mitrailleuses ennemies et de les détruire. Nous nous sommes partagé le front : lui à l'est de la route allant au village, moi à l'ouest.

Je viens d'inspecter d'une fenêtre le terrain et ma mission me semble bien ardue : rien n'est visible. J'ai pu cependant recueillir d'officiers d'infanterie quelques renseignements. Devant moi, à gauche, se trouve une ligne de hauts peupliers jalonnant un ravineau ; plus près, la teinte jaune d'un champ de maïs ; là, près de l'angle droit, une tache sombre, très

peu visible : ce serait un abri de mitrailleuse. Je fais embusquer la voiture contre la dernière maison de la ligne de corons, derrière un buisson, et je désigne l'endroit repéré à mon pointeur. Aussitôt les sèches détonations de notre petite pièce ébranlent en échos sonores les murs de briques. Des balles viennent bientôt sonner contre le blindage ; mais tirées de trop loin, elles ne peuvent crever le métal ; leurs notes brillantes se mêlent à la voix brève de notre canon.

L'artillerie française s'est mise à bombarder le village. Les nuages blancs des shrapnells plaquent leurs flocons sur le fond pâle de cette après-midi d'automne ; les obus explosifs, avec un bruit crispant de métal arraché, salissent le paysage de leurs fumées noires. Notre 75 fait rage sur ce pauvre village français qui semble désert. Aucune activité ne s'y révèle; quelquefois pourtant, au milieu du fracas de notre bombardement, il nous envoie le « tacatacatac » d'une mitrailleuse ; les observateurs que j'ai placés aux fenêtres, moi-même avec ma jumelle, nous écarquillons les yeux pour apercevoir la lueur de l'arme ; mais toujours rien ; notre pièce de 37 a déjà distribué au champ de maïs une vingtaine d'obus et la mitrailleuse reprend son défi ; n'est-elle donc pas là où nous la cherchons ?

Les sections d'infanterie sont rassemblées derrière la ligne des corons, contre les murs. De la fenêtre où j'observe, je vois à mes pieds nos fantassins se glisser le long des haies qui bordent les maisons ; puis un sous-lieutenant, sabre haut, se précipite en avant, dans les champs découverts ; une file de fantassins le suit et se déploie en tirailleurs à droite et à gauche ; le sac leur rend le pas lourd ; ils sont courbés, le fusil tenu au bout du bras droit ; au geste de l'officier ils se couchent. Toute une ligne s'est ainsi formée, face au village qui se tait encore.

Une angoisse m'étreint à la gorge, une angoisse pour les nôtres qui sont là, à découvert, sous les yeux d'un ennemi qui, d'en face, les épie dans ce village muet ; comme le combat est inégal !

La section la plus voisine de moi a fait un bond en avant ; les hommes sont de nouveau couchés, le sac posé devant la

tête. Et maintenant le village répond à la provocation ; des claquements secs sont venus entourer la fenêtre d'où je suis le combat ; des morceaux de briques ont sauté. La mitrailleuse invisible a recommencé son tir ; notre canon répond, ébranlant ma maison ; de tout petits flocons blancs, souillés de terre, marquent la zone que je fais arroser ; mais c'est tout ce que me découvre la jumelle.

La ligne de tirailleurs a encore bondi ; mais quelques-uns sont restés couchés, qui ne bougeront plus ; d'autres reviennent vers nous en boitant, insouciants maintenant comme s'ils se sentaient protégés par leur blessure. Des multitudes de balles viennent claquer contre les murs. Certaines s'aplatissent derrière moi au fond de la chambre ; je suis obligé de me tenir les yeux au ras de la fenêtre.

Les mitrailleuses allemandes que je ne puis arriver à découvrir, clouent à terre des sections entières, jalonnant de cadavres les bonds successifs. Et je rage d'impuissance.

Le soir tombe tout doré. Pendant que notre infanterie progresse vers les lisières de Vermelles, l'obscurité envahit le ciel violet. La fusillade fait rage ; des milliers de claquements sur les murs de briques répandent autour de nous un réseau affolant ; l'air s'emplit du bruit des balles ; malgré la protection des maisons, je dois lutter contre une inquiétude irraisonnée, celle des dangers imprécis.

L'obscurité s'éclaire de rougeurs. Je bondis vers mon observatoire, où m'accueille un spectacle grandiose : devant moi, au centre du village, un incendie formidable lance vers le ciel des gerbes d'étincelles ; des volutes rouges de fumée se tordent, pailletées d'or vif ; le village entier semble s'allumer. Et de cet enfer nous arrivent, au milieu du crépitement des fusils, des cris, des hurlements. C'est l'assaut, dans les rues, dans les maisons, dans les jardins, sous la grandiose clarté de l'incendie...

18 octobre.

Hélas ! c'est toujours le même paysage que nous avons devant nous : Vermelles, un peu plus démoli, les champs, les hauts peupliers, le coin de maïs où j'ai tant cherché l'autre jour la Maxim. Nos fantassins étaient entrés dans le village,

baïonnettes hautes ; mais pendant la nuit une contre-attaque les en a rejetés, et tout est à recommencer.

Maintenant les champs sont barrés de lignes blanches : les tranchées ; ce village que nous croyions avoir, l'autre soir, enlevé d'un bel assaut à la française, il nous faudra le prendre par cette guerre de siège, lente, tenace et déprimante. Tandis que le 75 l'arrose de shrapnells et de mélinite, nos fantassins creusent des boyaux sinueux aboutissant aux tranchées qui l'enserrent de leur étau toujours plus étroit.

Nous tenons déjà quelques maisons en bordure de la route d'accès ; mais le reste se fortifie de jour en jour ; murs crevés de meurtrières au niveau du sol, presque invisibles, mitrailleuses tapies dans des coins de maisons, dans les étages supérieurs d'où le champ est vaste, dans les tranchées où le tir rasant prend d'enfilade de longs passages.

Monotonie désespérante de cette guerre ! Où sont nos beaux rêves du départ?

Les Allemands sont à cinq cents mètres de nous ; et dans la rue que nous occupons circulent comme au cantonnement des hommes, des cuisiniers portant la soupe ; les officiers des compagnies en réserve flânent, ou causent assis sur le seuil des maisons. D'une villa proche sortent des accords de piano dans un éclectisme parfait : fragments de *Manon*, airs de *Sigurd*, langoureux tangos, chansons en vogue lorsqu'éclata la guerre ; et les marmites boches viennent plaquer à contretemps leurs coups de grosse caisse.

19 octobre.

Nous sommes lâchés sur le front, cherchant l'occasion d'intervenir. Cette guerre nous prive presque de toute raison d'activité. L'auto-mitrailleuse, trop facilement repérable, ne peut jouer le rôle de mitrailleuse d'infanterie ; nos obus de 37, trop faibles, trop minuscules, ne peuvent aider l'artillerie dans sa besogne habituelle. Seules, des occasions fugitives peuvent surgir parfois, en des points particuliers de la ligne de combat où nos petits canons à tir rapide pourront être efficaces : c'est à la recherche de ces points sensibles que le général, conscient de notre rôle, nous a lancés.

Alors nous allons de secteur en secteur, sur le front du

corps d'armée, proposant nos services, tels les mercenaires de jadis ; et, suivant leurs idées, les commandants de secteurs nous accueillent avec joie ou avec une courtoise fin de non-recevoir. L'auto-canon est une arme trop nouvelle pour qu'une doctrine ait déjà pu se former sur son emploi dans le combat. C'est d'ailleurs une arme de mouvement, créée pour la guerre de manœuvres, et la guerre de position, immobilisant les fronts, nous rend, comme la cavalerie, à peu près inutiles.

Le long du canal de la Bassée, près d'un tunnel où s'est massée une section d'infanterie, j'examine rapidement les positions ennemies, à plat ventre le long du talus : à quelque mille mètres, les toits d'un village caché dans un repli de terrain, de grands tas de briques neuves, une route bordée de peupliers. L'endroit est dangereux : à peine sort-on la tête qu'une balle vient claquer par derrière sur l'entrée du tunnel. Un jeune sous-lieutenant d'infanterie, qui me guide, fait pour observer de brusques bonds au-dessus du parapet, comme un pantin articulé.

Nous envoyons quelques obus sur ce toit rouge qui rase la crête ; d'autres dans cette baraque métallique qui borde la voie et d'où les fantassins affirment avoir reçu des coups de feu. Mais, sauf les quelques balles par lesquelles des guetteurs vigilants nous saluent, tout est tranquille. Ces obus, distribués par-ci par-là dans le paysage, sont surtout destinés à faire plaisir aux fantassins, — et aussi à nous-mêmes, pour nous donner l'illusion d'être utiles à quelque chose.

Le soir tombe, très doux, que nul coup de fusil ne trouble. Le 75 de temps en temps met une note de cristal dans le silence, et cette note est si vibrante qu'elle orne ce crépuscule d'automne comme, dans les nuits d'été, le cri clair des crapauds.

20 octobre.

Encore le Philosophe, et devant nous Vermelles. Aujourd'hui la monotonie est rompue par l'intervention bruyante des obusiers anglais qui bombardent le village. Ils sont depuis ce matin en batterie derrière nous, et leurs obus vont tomber au milieu des maisons, où ils font de gros nuages noirs. Nous oublions que nous détruisons un village français, pour n'y voir

qu'un repaire d'Allemands; et nos hommes exultent de joie à la vue des énormes explosions.

L'adjudant P... est parti sur la route avec une auto-mitrailleuse, en surveillance derrière une maison. Il rend compte que des obus allemands passent au-dessus de lui.

Les gros nuages de lyddite sont tous pareils, et nous nous lassons de les contempler. En face une villa abandonnée, au pignon crevé, tente ma curiosité; et dans ma pérégrination je trouve, en un sous-sol désordonné, un piano; quelle surprise et quelle joie ! A ses pieds le sol est jonché de feuilles éparses, musique naïve d'il y a vingt ans, valses et barcarolles. Tandis que tonnent au dehors les obus, je joue tout ce qui me passe par l'esprit, souvenirs d'autrefois, vagues improvisations; jamais piano ne m'a fait autant de plaisir que ce pauvre clavier martyrisé par la guerre, aux notes cahotantes et fausses, contre-sens stupéfiant et burlesque dans la grande tragédie.

Comme je viens de rejoindre dans la rue le capitaine, nous voyons revenir l'auto-mitrailleuse; l'adjudant P... est à côté du conducteur, tous deux sont pâles, la voiture est saupoudrée de plâtras écaillés, une forme indistincte y ballotte aux cahots. Nous nous approchons anxieux et nous reconnaissons, couché au pied de la mitrailleuse, le maréchal des logis chef Michet, évanoui, une cuisse presque complètement sectionnée, dont la chair rouge tremblotte mollement aux mouvements de la voiture. L'autre servant est mort ; des hommes le rapportent sur un brancard.

L'adjudant nous raconte le drame rapide et banal : les deux hommes étaient à côté de la voiture, causant; un obus de 105 est venu éclater au-dessus et les a fauchés tous deux ; comme un lieutenant d'infanterie se précipitait, avec son ordonnance, pour les secourir, un second projectile est venu qui les a tués aussi.

Peu après deux de nos hommes rapportent les restes déchiquetés du petit Douineau : le cœur est à nu, un pied coupé pend; l'autre pied, déchaussé, est intact et la figure est calme.

Il faut l'enterrer : une villa proche nous offre son maigre jardin à l'abandon. Quand la fosse est prête, nous nous décou-

vrons et deux hommes descendent avec mille précautions le cadavre disloqué. La terre fraîche retombe inexorablement sur le mort ; pas de cercueil, pas de planches pour protéger cette figure du contact humide et froid ; on frissonne de voir la terre couler sur son front. Et pourtant n'est-ce pas mieux ainsi, que le cadavre tout de suite s'incorpore à cette terre qu'il est venu défendre?

C'est fait, sans pompe, très simplement. Un tumulus marque seul l'endroit, ainsi qu'une croix de lattes grossières, où l'on a inscrit le nom, et la mention banale et grande : « Mort pour la Patrie, le 20 octobre 1914. »

Le Philosophe, 24 octobre.

Il y a ici un vieux et une vieille, propres et discrets, qui n'ont pas voulu abandonner leur petite maison de briques. De la bataille toute proche, des grondements et des crépitements arrivent jusqu'à leurs pauvres vieilles oreilles lassées et indifférentes ; ils restent au milieu de leurs meubles bien frottés, où parfois le canon émiette un peu de poussière et de plâtre. Les fenêtres et les volets sont clos du côté de l'ennemi.

Nous sommes allés frapper à cette porte, de V... et moi, et nous les avons trouvés, derrière les volets clos, resserrés en leurs habitudes familières. Ils ont ouvert leur porte avec un bon sourire accueillant. La grand'mère s'affaire dans ses armoires, d'où elle tire les assiettes fleuries, les verres et les couverts. Malgré nos protestations, elle a voulu mettre une nappe blanche, pour ces messieurs les officiers.

Et nous sommes bientôt devant de bonnes assiettes de pommes frites, croustillantes et parfumées. Un calme apaisant sort de toutes ces choses campagnardes, que, par un hasard bienfaisant, les obus ont épargnées. Tandis que le café fume dans nos tasses, la grand'mère va chercher tout en haut d'un placard obscur une bouteille de schiedam, et quatre verres au long col, pour trinquer tous deux avec nous.

Quand nous sortons, le bruit du canon entre par la porte ouverte, que vite nous refermons, pour qu'il n'aille pas troubler le calme des vieilles choses et des vieilles gens.

28 octobre.

Rien à faire. Nous occupons notre désœuvrement par le bridge, jeu précieux, où nous pouvons donner libre cours aux instincts combatifs que la situation militaire nous permet trop rarement d'extérioriser.

Sur la route, devant la villa où est établi le poste de commandement de la division, des groupes d'officiers oisifs se forment entre deux parties de bridge; à la porte, un gendarme de planton, morne et indifférent, somnole sous son casque monumental dont la crinière se hérisse hors de la housse grise.

Dans les groupes l'éternelle discussion sur la fin de la guerre s'engage, enchevêtrant les arguments imprécis et les affirmations hypothétiques. L'un pense que tout sera fini à la fin de l'année; un autre trouve que « ça ne marche pas »; il n'y aura rien avant le printemps, et les Boches sont si forts, pourrons-nous les avoir? Et le fameux rouleau compresseur russe, qu'est-ce qu'il fait ?... Chacun, optimiste ou pessimiste, traite son voisin d'abruti.

Dans les entr'actes de ces controverses passionnées, des renseignements sensationnels circulent : « Un de mes amis, qui connaît intimement un ingénieur des poudres, m'écrit que nous avons un nouvel explosif foudroyant. — Ma femme m'a écrit qu'elle a vu la femme d'un général qui lui a dit que ça allait très bien ; avant deux mois nous serons sur le Rhin. — Mais, mon pauvre ami, savez-vous que nous allons manquer de munitions, savez-vous qu'il n'y a, par pièce et par jour, que deux coups à tirer? Quant aux Boches, ils sont parfaitement approvisionnés et ne manquent de rien. — Allons donc, les Boches se rendent dès qu'ils le peuvent : tout près d'ici il y a, paraît-il, une section entière qui est entrée en pourparlers avec les nôtres, et qui attend la première journée de brouillard pour passer chez nous. D'ailleurs, les aviateurs ont vu dans leurs lignes une route où, à chaque arbre, était pendu un soldat allemand. »

Parfois aussi, heureusement, la discussion fait trève, et l'on se raconte des anecdotes comiques. Devant telle tranchée une lutte s'est engagée pour un mouton et un porc gisant entre les

lignes ; un chasseur à pied français sort pour s'en emparer, mais aussitôt une grêle de balles le force à regagner précipitamment son trou. Un casque à pointe émerge alors de la tranchée allemande, et rampe vers les cadavres convoités ; mais les balles françaises à leur tour le renvoient chez lui ; et le manège se renouvelle jusqu'à ce qu'enfin un accord tacite attribue le mouton aux Français et le porc aux Allemands.

2 novembre.

Nous sommes parfois considérés comme des voisins désagréables, parce que nous attirons les obus ennemis. Ce matin nous étions envoyés vers Cuinchy; mon camarade se met en batterie à côté du poste de commandement d'un chef de bataillon d'infanterie. Notre tir terminé, nous filons autre part, légers et satisfaits. Mais quelques heures après de V... revient au même endroit : la maison du commandant est complètement démolie, une maison voisine brûle, et le commandant a dû se réfugier dans la cave, d'où il sort furieux. Un quart d'heure après notre départ, les Allemands ont marmité : c'est la maison innocente et les fantassins qui ont payé pour nous.

10 novembre.

Je me réveille tard, dans un lit au cantonnement et j'ouvre un œil étonné, encore embué d'un sommeil satisfait. Le lit est confortable et les couvertures chaudes. Dehors c'est un froid sec qui fait déjà pressentir l'hiver; nulle voix de canon ne passe dans l'air brumeux. Une cloche tinte; des oiseaux pépient dans les arbres... et c'est la guerre...

Le général nous a mis au repos, mais une nouvelle besogne nous réclame. Nous avons sollicité l'honneur de servir des canons de 80 de montagne dans les tranchées devant Vermelles, puisque nos autos sont inutiles. Le canon de montagne, démontable, facile à transporter à bras dans les boyaux, peut être apporté dans la tranchée de première ligne, et mis en batterie après quelques terrassements peu compliqués.

12 novembre.

Vermelles est toujours devant moi ; mais il me présente aujourd'hui une autre face, vu des tranchées qui l'enserrent à l'ouest, au flanc de la crête de Noyelles ; je vois autrement ses maisons éventrées, le champ de maïs où se cache une mitrailleuse, la ligne de peupliers que suivent des fils de fer.

C'est ici que je dois établir ma pièce de 80. Avec le commandant F... qui commande le secteur, je parcours les tranchées. Elles serpentent au flanc de la colline, assez profondes pour que nous y soyons en sécurité sans avoir à nous baisser ; de place en place des créneaux ménagés dans le parapet nous permettent de jeter les yeux vers le village. Derrière, la crête monte, où zigzague le boyau de communication vers la tranchée de soutien. A quelque distance en avant un tas bleu allongé : un fantassin de chez nous, tué à la dernière attaque et qu'on n'a pas encore pu relever.

A notre passage des hommes s'aplatissent contre les parois ou s'enfouissent dans l'abri qu'ils se sont creusé sous le parapet ; certains y sont déjà étendus, fumant la pipe, ou lisant un roman à treize sous, usé et sali par tant de mains; les sentinelles veillent au créneau. De temps en temps un coup de fusil fait un son étouffé. En face de nous, dans l'étroit paysage que nous révèle une sorte de tube prismatique en bois qui perce le parapet, il n'y a nulle agitation derrière le réseau Brun; pourtant dans un coin, près d'un groupe de meules, on distingue un peu de terre remuée, des pelletées sautent à intervalles réguliers. Un lieutenant s'approche de nous : « Ils travaillent là depuis hier ; je n'ai pu encore savoir ce qu'ils font ; tout le temps on les voit remuer de la terre. » Bonne affaire pour notre canon; nous allons les aider, avec un peu de mélinite, à remuer leur terre...

La nuit est très noire ; je viens de dîner chez le colonel commandant la brigade, et cherche à rejoindre le lit qu'un de mes hommes m'a trouvé chez un vieux paysan. On m'a prévenu de faire attention à Rigadin ; c'est un tireur boche qui tous les soirs, imperturbablement, envoie une balle toutes les quinze secondes au même coin de rue. En effet, à peine dehors, j'ai entendu le claquement sec qui résonne dans

la nuit tranquille, et semble battre régulièrement la mesure ; je m'arrête pour écouter; le son varie, sonore ou plus mat, suivant que la balle arrive ici ou là. Dans l'obscurité, ce bruit grossit et semble absorber tout l'univers dans son énervante monotonie.

Tandis que je prends possession de mon lit de hasard, Rigadin continue son jeu énervant ; j'en ai plein les oreilles, et c'est presque avec satisfaction que j'entends brusquement une fusillade qui vient claquer sur le mur de ma chambre. Je songe un instant, tandis que les briques résonnent, que ma fenêtre est dirigée vers l'ennemi, que mon lit est juste en face, et qu'un volet de bois est perméable aux balles. Mais il faudrait me lever, allumer ma chandelle, et changer mon lit de place ; c'est trop pour ma fatigue et pour mon fatalisme...

13 novembre.

Les sapeurs ont achevé les terrassements : terre-plein, abris pour les servants et pour les munitions, embrasure dans le parapet, consolidé par des rondins ; une plaque de tôle épaisse que j'ai pu découvrir dans une ruine voisine, nous servira pour masquer l'ouverture en dehors des moments de tir. Alors par le boyau long et sinueux je fais porter la pièce démontée : le tube, l'affût, les roues.

C'est une nouveauté pour nous que cette circulation à l'intérieur de la terre, entre les parois verticales si rapprochées. De certains points, nous apercevons le village avec ses maisons basses, son clocher blessé, une grande villa dont le toit, de travers, semble prêt à glisser vers le sol ; plus près, les peupliers, les lignes grises des tranchées allemandes, l'entrelacement des fils de fer. Mais c'est un court instant, car ces parties enfilées par le feu ennemi sont dangereuses, et de nouveau l'on n'a plus comme paysage que les murs de terre où restent sculptés les coups de pioches. Çà et là une niche est creusée dans l'une des parois pour permettre les croisements. Si dans un voyage on a la malchance de rencontrer une relève, il faut y rester aplati, rentrant les pieds, rentrant le ventre, pendant que les sections défilent interminablement. Ou bien ce sont les « cuistots » qui, à deux, avec un bâton,

portent la soupe ; fumante au début, elle exhale peu à peu sa chaleur, dont il ne restera à l'arrivée qu'un infime souvenir, avec de la graisse coagulée sur les parois.

15 novembre.

J'erre dans le lacis des tranchées, lorsqu'au détour d'un boyau je me trouve devant un cadavre étendu sur le dos, un civil ; il a dû être tué récemment, mais que fait-il là? Les yeux sont fermés, la bouche entr'ouverte ; la chemise largement déboutonnée laisse voir une poitrine blanche, lisse ; il est jeune. J'ai eu, malgré moi, un mouvement de recul. Il occupe toute la largeur du passage ; sa poitrine nue m'effraye, encore presque vivante ; je n'ose y poser le pied. Des hommes près de moi ne comprennent pas mon hésitation : « Mais, mon lieutenant, on peut passer. » Je me force à franchir le cadavre, en faisant attention de poser les pieds entre le corps et les parois de la tranchée.

Je n'ai pu savoir quel était cet homme, et comment un civil se trouvait mort en première ligne ; des soldats m'ont raconté une histoire invraisemblable : un paysan s'en allait sur la route vers Vermelles ; les Allemands ont tiré ; il est venu tomber là...

En face de nous un groupe de meules, derrière la ligne des peupliers, semble un centre d'agitation des travailleurs ennemis ; il faut les troubler dans leur travail. Je fais venir le pointeur à mon créneau et lui désigne l'objectif : « et à obus explosifs ».

Notre pièce, couchée sur sur son affût très bas, semble se tapir derrière la plaque de tôle. Rapidement l'obus est introduit dans l'âme; puis, l'embrasure démasquée, deux servants poussent la pièce en avant; le pointeur, à cheval sur l'affût, pointe à la hausse, puis s'écarte : « Pièce prête ». Les servants laissent le terre-plein libre pour le bond du canon ; le tireur, sur le côté, tient le cordon tire-feu, et regarde le chef de pièce qui, accroupi sur le côté, a levé le bras : « Feu ! » Le bras s'abaisse d'un geste brusque, le tireur tire sur le cordon, et la pièce bondit en arrière, en hurlant, jusqu'au

fond de la plate-forme, où elle s'arrête, un filet de fumée rose sortant de sa gueule, comme un cheval qui fume des naseaux. Le bouclier a été rapidement poussé devant l'embrasure, et la pièce rechargée. Là-bas un gros nuage noir, et beaucoup de terre remuée, qui saute en l'air. On voudrait savoir ce qui s'est passé, voir des terres éboulées, des morts, des blessés... il n'y a peut-être rien du tout. Tout est calme près des meules ; le village nous regarde toujours, énigmatique et silencieux, de toutes ses fenêtres béantes et mutilées.

Les fantassins aux créneaux suivent avec intérêt les péripéties du tir, acclamant de toute leur gaieté bruyante les coups au but.

J'ai regagné un abri individuel qui s'ouvre près de la pièce, en face de celui des hommes. Tout d'un coup un sifflement bref, comme une corde qui se tend, et un éclatement sec tout près de nous ; bientôt un second, devant ; notre pièce est prise à parti par du 77 ; les Boches ont profité de notre tir pour repérer soigneusement notre emplacement. Je quitte mon abri trop rudimentaire, pour gagner celui du personnel, couvert de bons rondins. Les percutants de 77 éclatent tout autour. Les fantassins commencent à trouver notre voisinage moins drôle : le deuxième acte de la comédie ne vaut pas le premier.

Enfin le feu ennemi s'est éteint. On peut constater les dégâts : le parapet de la pièce est ébréché ; quelques rais d'une roue du canon sont cassés ; quant à mon abri personnel, il n'en reste qu'un écroulement de bois, de planches, de sacs à terre crevés comme le ventre d'une poupée de son. Là-dessous se trouvent deux ou trois bidons pleins de vin, que mes servants finissent par extraire ; mais l'un d'eux est percé, hélas ! et le « pinard » rougit la terre bouleversée.

19 novembre.

La neige, si belle dans les bois et les champs, est laide ici, mêlée au charbon, aux fumées noires qui traînent pesamment. Tandis que l'auto m'emmène vers le Philosophe où je vais prendre mon tour de garde, je me serre dans ma couver-

ture, le col du manteau relevé. Le soir bientôt tombé est sale et triste : c'est la campagne d'hiver qui s'ouvre.

Un instant je m'arrête au poste de commandement du général où je trouve les camarades de l'état-major et de l'artillerie bridgant près du feu ; j'emmagasine le plus de chaleur possible. En face de la maison où est établi l'état-major, dans un petit estaminet, Berthe me sert un café bouillant ; elle est fraîche et gaie, et son sourire nous fait oublier un peu que nous sommes si loin de Paris, et de la vie d'autrefois. Qu'adviendra-t-il de toi, petite fille, qui déjà vis passer tant de soldats, tant d'hommes sevrés d'amour? Qu'importe que l'autre jour tu aies été surprise par l'un de nous dans un geste trop libre avec un sous-officier ! Qu'importe ce que fit de toi ton désir et celui de tant d'hommes incultes et brutaux ! Nous, nous garderons le souvenir de ton rire qui mit, dans ce vilain pays noir, au milieu de tant d'horreurs, un peu de la grâce féminine dont nous avions tant besoin.

... Un boyau boueux et gluant me conduit vers les pièces. La circulation dans ce boyau, avec la pluie et la neige, est devenue une véritable acrobatie ; le fond est raviné, glissant ; le pied incertain se pose où il peut ; et l'on pique du nez en avant, à moins que les farces sournoises du déséquilibre ne vous précipitent sur les parois, qui laissent sur les habits une plaque de glaise mouillée.

Tandis que je vais ainsi comme un ataxique, un canonnier me suit ; entre deux entrechats, je lui recommande le fardeau qu'il porte, car, en plus de ma couverture, il y a une tarte aux prunes et quelques bouteilles de vin, fruits de mes investigations dans l'épicerie la mieux achalandée de Béthune et dans la pâtisserie du cantonnement ; ces victuailles de haut luxe me serviront d'introductrices à la popote des camarades de l'infanterie.

En circulant dans la tranchée, je suis obligé parfois de soulever une toile de tente ; et je trouve, sous un abri rudimentaire, un cercle de soldats du Midi ; ils sont assis sur une banquette de terre ; au milieu d'eux, dans un réchaud, du charbon de bois brûle en flammes bleues. Les fusils sont posés contre le parapet. Les hommes, des territoriaux du Béarn et du pays basque, causent en un patois sonore. L'un d'eux, en

me voyant, prévient ses camarades : « Laissez passer monsieur l'officier » et tous, avec de bons sourires, se font plus petits sur leurs sièges de terre. Derrière moi, j'entends que l'on dit : « C'est le lieutenant des petits canons. » Trop souvent le fantassin, enfoui dans l'exil de ses taupinières, reproche à l'artilleur d'être trop loin, de ne pas s'occuper de lui, de ne pas souffrir ses souffrances. Je sens avec plaisir qu'il y a chez ceux-ci de la reconnaissance pour les artilleurs qui sont venus partager leur vie, et leur apporter le soutien proche du canon.

Puis de nouveau je suis dehors, où le guetteur observe, les mains au fond des poches de sa capote, son fusil passé à travers le créneau. Il vient, d'un geste lent de chasseur à l'affût, de saisir son arme qu'il épaule ; un instant immobile, il vise; puis brusquement son épaule tressaute au choc de la crosse ; et le bruit sec du coup s'étouffe dans le couloir de terre, sans résonance. Il recharge son arme et se refige dans son immobilité attentive ; des cartouches sont à portée de sa main, piquées par la pointe dans le parapet ; les culots des douilles vides, enfoncées dans la terre sont rangées en arabesques brillantes, selon sa fantaisie.

Dans la nuit noire je vais, les mains en avant pour éviter les dégringolades trop brusques, par les boyaux, les jardins et les ruines, jusqu'à la cave où une couche de paille m'attend, à côté de deux sous-lieutenants d'infanterie. Ma couverture y est déjà ; elle ne sera pas de trop, avec mon gros manteau à pèlerine, le passe-montagne que les mains industrieuses d'une cousine attentionnée m'ont tricoté et mon bonnet de police enfoncé jusqu'aux oreilles. J'ai réussi à m'assoupir, mais bientôt le froid me réveille ; la température a dû baisser encore ; j'ai les pieds glacés, et rien ne réussit à les réchauffer ; je n'ai pas jugé prudent de retirer mes chaussures ; aussi l'humidité dont elles sont imprégnées s'évapore-t-elle lentement, emportant toute la chaleur. J'entortille mes pieds dans la couverture ; je les enfouis dans le peu de paille qui nous sert de matelas ; je les frappe l'un contre l'autre ; en désespoir de cause je m'assois dessus.

La nuit est calme, ponctuée par des balles allemandes qui

viennent avec une désespérante régularité écorner l'entrée de notre cave. C'est la même plaisanterie qu'à Noyelles, il y encore ici un Rigadin. Tout près de l'entrée de notre souterrain une sentinelle frappe du pied pour se réchauffer ; parfois une voix étouffée vient d'un abri voisin ; tous ces bruits s'assourdissent entre les murs de terre; seules les balles isochrones résonnent sous la voûte.

20 novembre.

Le ciel vers l'Est s'éclaircit à peine. Je me lève et vais errer dans les boyaux ; mes pieds sont presque insensibles. J'arrive ainsi jusqu'au Philosophe, où je dois me mettre tout à l'heure en liaison avec l'officier adjoint au colonel.

Sous une porte, un rais de lumière m'attire ; je frappe et j'entre : autour du feu un vieux et une jeune femme ; un fantassin fourgonne dans le fourneau. Il fait bon ici. Un homme surgit d'un escalier escarpé, jeune, coiffé du chapeau de cuir bouilli à bords plats des mineurs. C'est un ancien artilleur, qui connaît bien les canons de montagne. . . . . .
. . . . . .
. . le génie creuse depuis bientôt un mois pour faire sauter le château de Vermelles; ils . . . . . .
. . . . . seront bien heureux quand ces c... d'Allemands sauteront.

Un brouillard cotonneux semble figé autour des choses, où la lumière matinale pénètre avec peine. J'ai vu le lieutenant adjoint au colonel ; le colonel désire savoir ce qui se passe à l'intérieur du parc du château ; je dois ce matin mettre une pièce en batterie le plus près possible du mur du parc, pour en démolir une dizaine de mètres.

Je pars reconnaître les lieux. Dans le jour enfin venu la neige s'éclaire aux pentes des toits, sur les parapets des tranchées, sur la crête irrégulière des murs détruits. Dans le brouillard blanc, l'espoir du soleil semble luire. Au-dessus des maisons basses se dressent des morceaux de muraille déchiquetés, étroits et hauts, où s'accroche la neige : c'est ce qui reste du château de Vermelles sur lequel se sont acharnés les 75, les 80, les obusiers anglais. Dans le brouillard on croit

voir les bras dressés d'un fantôme : le village français, dans le matin mystérieux, au-dessus de l'ennemi assoupi, appelle à l'aide.

Ces ruines sont au milieu d'un grand jardin qu'entoure un mur de briques d'environ trois mètres de haut ; entre les maisons que nous occupons et ce mur, un espace découvert d'une cinquantaine de mètres. De notre côté, cet espace libre se termine au mur d'un jardin auquel s'accroche un appentis de bois ; à quelques mètres en avant, une palissade de planches jointives le cache aux observateurs ennemis : c'est l'endroit rêvé pour placer notre pièce. Sous l'auvent je ferai aménager une plate-forme, percer une embrasure dans le mur ; lorsque tout sera prêt, quelques pétards de mélinite abattront la palissade, qui nous aura permis d'effectuer nos travaux sans être vus de l'ennemi.

Des fantassins, plus habiles à manier pelles et pioches, viennent aider mes hommes ; bientôt tout est prêt : la pièce, par morceaux, a été apportée sur son terre-plein et remontée.

Mais aujourd'hui, il y a, pour les amateurs de spectacle, deux numéros au programme ; et c'est au génie que revient l'honneur de commencer. Il s'agit de détruire une contre-mine percée par les Allemands pour nous empêcher de faire sauter le château de Vermelles ; pour cela on va allumer un camouflet chargé d'explosif qui, amené à proximité des travaux de l'ennemi, les bouleversera et nous donnera de nouveau le champ libre sous terre.

La charge de mélinite placée au fond de la galerie, nos éléments avancés sont, par mesure de précaution, retirés en arrière. D'un trou béant entre deux maisons écroulées, quelques sapeurs sortent, tout blancs de la craie souterraine,

. . . . . .

Nos oreilles sont tendues, nos yeux fixés sur les ruines dentelées. Un sous-lieutenant fait jouer un commutateur électrique ; aussitôt un grondement sourd sort de terre, étouffé, lointain, comme le dernier écho d'un cataclysme sismique ; quelques flocons blancs tombent des ruines du château, comme au passage d'une brise faible ; et c'est fini. La mine ennemie est détruite...

A notre tour maintenant. Les curieux nous suivent ; le colonel commandant le secteur nous fait l'honneur de venir assister à notre école à feu. A tous les créneaux, sur toutes les échelles dressées derrière les lambeaux de mur, des fantassins, le fusil en arrêt, sont prêts à tuer le Boche que nous allons déterrer. Chacun choisit son poste d'observation.

Enfin l'embrasure est démasquée, la pièce poussée hors du trou et chargée; des pétards de mélinite sont placés au pied de la palissade qui masque les vues devant le canon. L'explosion, avec une grosse fumée noire et des éclaboussures de poussière, pulvérise les planches gênantes. A peine le nuage dissipé, le premier hurlement de notre canon fait frissonner les briques ; et, tandis que la brise emporte lentement la fumée de l'éclatement, nous pouvons voir un grand pan de mur éventré. Les fantassins trépignent de joie. La pièce a été rapidement rechargée et repointée un peu à droite; de nouveau nous abattons un morceau du mur. Des ombres de Boches se sont montrées dans le parc, que les hommes à l'affût tirent comme des lapins.

Tout près de moi, un grand gaillard, la pipe à la bouche, coiffé d'une casquette civile, est juché au haut d'une échelle; tout son buste passe au-dessus du mur ; et posément, sans cesser d'exhaler des bouffées de sa pipe, il vise et tire, en proférant de méridionales injures à l'adresse de ses adversaires.

Systématiquement, promenant nos obus de long en large, de haut en bas, nous abattons une dizaine de mètres de mur. Cela suffit pour voir l'intérieur du parc, qui apparaît comme un fouillis de boyaux, de réseaux de fil de fer, d'arbres abattus en désordre. C'est fini pour aujourd'hui.

Le calme retombe ; mes hommes, ravis de leur ouvrage, se dirigent vers la soupe ; et le flot des curieux s'écoule à travers les boyaux et les murs éventrés.

6 décembre.

Ce matin au cantonnement, on nous annonce que nos troupes sont enfin dans Vermelles. Le village a été évacué par les Allemands, qui ont reculé jusqu'au delà de la voie ferrée, à plus d'un kilomètre en arrière.

Nous partons aussitôt, impatients d'aller enfin fouler ce sol reconquis. Au seuil du bourg, nous trouvons d'autres officiers, des artilleurs, des aviateurs, accourus aussi pour voir, de partout, à cheval ou en auto. On dirait presque qu'un train de plaisir a déversé ici sa foule joyeuse.

Vermelles, qui nous sembla si longtemps mystérieux, étale maintenant à nos yeux toutes ses intimités, comme une femme qui, ayant résisté longtemps à l'outrage, s'abandonne vaincue. On est presque choqué, comme d'une indécence.

Les curieux se répandent, en groupes bavards et fureteurs, à travers les jardins hachés, taillés de blessures profondes, dans les maisons où par des plaies béantes tout l'intérieur apparaît bouleversé.

J'ai vu, dans un amoncellement de briques, d'ardoises, de plâtre et de bois, un pauvre vieux chercher avec une pelle quelques restes de son ancienne demeure. Mais le hasard s'est acharné sur sa maison, et le pauvre homme doit se résigner à partir, emportant un couvercle de poêle qu'il a seul pu retrouver.

Au milieu de la grand'rue, un cadavre est étendu sur le dos, les poings crispés : un des nôtres, en capote bleue ; sa figure est toute parcheminée au milieu de la barbe hirsute. Le col de la capote porte le numéro du régiment qui occupait le village le 12 octobre, lorsque les Allemands s'en emparèrent. . .

. . . . . .

. . . . . .

Sous un hangar, au fond d'une cour, du sang s'étale en flaques huileuses ; dans le sang et la boue traînent des pansements, des cartouchières pleines, des paquets de lettres et de cartes postales. Cet amoncellement de papiers maculés est recueilli soigneusement pour être porté à l'interprète de la division.

Sur un tas informe qui fut une maison, un pauvre chien est couché, silencieux, lamentable ; une de ses pattes est cassée, un peu de sang a coulé sur les pierres; il vient mourir là où furent ses maîtres, par une ultime fidélité.

Une pluie fine commence à tomber, qui délaye dans les ruisseaux les plâtras et le sang. Comme pour affirmer notre possession, une batterie de 75 tonne clair tout près du vil-

lage, sur lequel déjà quelques shrapnells de 77 viennent miauler.

Dans un coin de la cour, j'aperçois le conducteur du capitaine P..., de l'aviation, très chic, son caoutchouc élégant sanglé d'une ceinture fauve, monocle à l'œil, très sérieux ; il gratte avec son canif le fond d'un splendide casque d'officier allemand, où adhèrent encore des restes de cervelle.

Nous devrions pénétrer ici l'esprit recueilli, le képi à la main, avec une émotion et une tendresse particulières, puisque c'est nous-mêmes qui avons dû frapper ce village français et tailler dans notre chair.

Mais tant de choses horribles ont passé sur nos cœurs que nous devenons presque insensibles. La souffrance des hommes et des choses a peine à nous émouvoir...

CAPITAINE A. M.

HILDA LESSWAYS[1]

II

BIENFAITRICE DE SARAH

Le lendemain après-midi Hilda voyagea seule de Bleakridge à Knype où se rassemblent tous les voyageurs pour Londres, Birmingham et Manchester. George Cannon en complet d'été léger et chapeau de paille était déjà sur le quai. Une valise Gladstone dans une main et une canne dans l'autre, il était en train de causer avec un homme qui avait à peu près son âge et sa taille. La conversation était animée, du moins en ce qui le concernait. Hilda passa tout près de lui dans la confusion bruyante et populaire des gens qui attendaient. Il la vit, se retourna et sortit son chapeau mais négligemment, en homme préoccupé, et se remit aussitôt à parler. Hilda reconnut son interlocuteur. C'était le jeune Lawton, le fils et le successeur du vieux Lawton, l'homme de loi le plus renommé des Cinq Villes. Le jeune Lawton avait une succursale à Turnhill et habitait une maison importante entre Turnhill et Bursley, où, derrière le Town Hall, se trouvait le bureau principal de cette étude historique.

L'express fit bruyamment son entrée et Hilda ayant grimpé dans un compartiment de seconde se pencha à la portière

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril, du 1er et du 15 mai, et du 1er juin 1917.

pour retrouver son porteur et lui offrir une pièce de trois pence. George Cannon et le jeune Lawton étaient en train de discuter et apparemment tout à fait indifférents à la présence du train. Le maigre visage du second avait son sourire habituel, vague et dur; ses membres conservaient une immobilité obstinée et exaspérante. Hilda le détesta rien qu'à le voir. Mais George Cannon était rouge ; il agitait violemment le bras qu'il avait de libre. Même sa valise Gladstone se balançait. Il ponctuait ses phrases de signes de tête brusques et irrités, insistant, protestant et insistant encore, tandis que l'autre, qui parlait beaucoup moins, conservait son affreux et stupide sourire de dédain.

Allait-il laisser partir le train dans sa préoccupation et sa fièvre? Au dernier moment, jetant, semblait-il, une dernière malédiction à l'adresse du jeune Lawton, et apercevant le visage d'Hilda, il s'élança vers la portière qu'elle ouvrit avec un effort.

— J'avais peur que vous ne restiez sur le quai, — dit-elle comme il laissait tomber sa valise sur la banquette et que le chef de gare offensé fermait lui-même la portière.

— Je n'en étais pas là, — dit-il, l'air sombre.

Il était si énervé qu'il avait oublié de lui serrer la main. Sans se contraindre à parler ni témoigner d'intérêt à ce qu'elle devenait ou faisait, il s'agitait nerveusement et de temps en temps ouvrait et fermait sa valise. Peu à peu son visage reprit sa couleur naturelle.

***

— Nous voilà tout à fait sortis de la fumée, à présent, — dit Hilda.

En réalité il y avait déjà une bonne demi-heure qu'ils avaient quitté la fumée des Cinq Villes mais Hilda parlait au hasard, timidement, avec appréhension, rien que pour parler. Et elle avait l'air de s'excuser, comme si c'eût été elle-même qui par une discrétion inopportune avait causé de l'ennui à George Cannon.

— Oui, Dieu merci, — répondit-il farouchement et soufflant avec délices sur le feu mal éteint de son ressentiment. — Et

je prendrai bien garde de n'y plus retourner jamais, au moins pour y habiter !

— Vraiment? — murmura-t-elle, frappée d'étonnement.

— Vous avez entendu parler de ma petite affaire? — demanda-t-il, allumant un cigare. Et il la regarda curieusement.

— Non.

— Voulez-vous dire qu'aucun des Orgreave ne vous a rien dit ces jours-ci?

Il se pencha en avant. Ils occupaient les deux coins opposés.

— Non, — répéta-t-elle sèchement.

Néanmoins elle se rappela un drôle de coup d'œil de Tom à l'adresse de son père, la veille, à un moment où le nom de George Cannon avait été prononcé.

— Eh bien, — dit-il, — vous me surprenez. Voilà tout.

— Mais...

Elle s'arrêta, pleine d'anxiété.

— Vous n'avez jamais entendu de racontars à mon sujet... jamais?... — insista-t-il, comme s'il la menaçait.

Elle secoua la tête.

— Jamais entendu dire que je ne suis pas un véritable sollicitor?

— Oh, mon Dieu... Je crois que ma mère a dit une fois quelque chose...

— C'est ce qu'il me semblait.

— Mais je ne comprends rien à ces choses-là, — dit-elle simplement. — Est-ce qu'il y a quelque chose? Est-ce que?...

— Rien, — répondit-il avec un calme convaincant. — Seulement on m'a eu ! Eu !... Vous en entendrez parler un jour, je vous en réponds... Voulez-vous que je vous raconte?

Il eut un sourire un peu enfantin et se rejeta en arrière.

— Oui, — fit-elle avec un signe de tête affirmatif.

— Eh bien, voilà. Je crois que je connais la loi aussi bien que n'importe lequel d'entre eux, mais je n'ai jamais été reçu et ainsi... (Il s'arrêta voyant qu'elle ne comprenait pas la signification de ce mot « reçu ».) Si vous voulez exercer l'état de sollicitor il faut passer des examens et je n'en ai jamais passé. Ça coûte beaucoup d'argent tout ça. Et je ne pouvais pas le faire quand j'étais jeune. Ce

n'est pas que les examens soient difficiles, vous n'avez qu'à voir quels sont les gens qui les passent, Lawton par exemple. Mais, à un certain âge les examens deviennent un gros ennui. Cependant je savais tout faire en dehors d'eux. J'aurais pu avoir une demi-douzaine de situations comme maître-clerc dans les Cinq Villes si j'avais voulu. Mais je ne le voulais pas! Je voulais travailler pour mon compte. Je trouvais des clients aussi vite que n'importe lequel d'entre eux. Et plus vite! Je m'adjoignis donc Karkeek, l'excellent Mr Karkeek! Encore un de ces sujets brillants qui passent des examens. Oh! il les avait tous passés haut la main! Il avait mis cinq ans et dépensé je ne sais combien de centaines de livres à les passer, et, avec tout ça, il ne se faisait pas plus d'une couple de livres par semaine. Et moi je lui donnais bien davantage rien que pour mettre son nom sur ma porte et mes stores. Comprenez? En théorie j'étais son clerc mais en réalité il était le mien. J'avais la seconde étude de Turnhill et j'aurais eu la première... si je n'avais été refait.

— Vraiment? — dit Hilda. Ces confidences la flattaient.

— Oui, Karkeek hérita d'un peu d'argent et quitta tranquillement l'étude! Sans me donner le temps de me retourner. Je l'avais toujours bien traité. Mais il était jaloux. Je ne pouvais pas l'en empêcher, naturellement. Il n'y avait pas de contrat écrit entre nous. Il ne pouvait pas y en avoir dans un cas comme celui-là! Aussi il m'a eu! Jalousie! Ils étaient tous jaloux. Ça marchait trop bien. J'ai eu toute la bande sur moi instantanément, comme une volée de briques. Ils savaient que j'étais impuissant et sont tous arrivés. Convocation du comité de la Société des Sollicitors du North Staffordshire, s'il vous plaît! Bruits de poursuite — oh oui, et je ne sais quoi encore!... J'ai eu d'abord l'idée de me retirer pendant cinq ans et de passer leurs examens et de revenir et de les épater. Et je les aurai épatés! Mais je me suis dit: « Non. Ce n'est pas assez bon. »

Hilda fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui n'est pas assez bon?

— Quoi? Les Cinq Villes ne sont pas assez bonnes pour moi! Je peux trouver quelque chose de mieux qu'une étude et quelque chose de mieux que les Cinq Villes... Et voici ce

petit Lawton qui a l'impudence de se mettre à me faire un sermon sur le quai de la gare de Knype et de me dire que j'ai raison de m'en aller. Il est président de la Société des Avoués de l'endroit, vous comprenez? Quel âne ! Mais il m'a entendu. Il n'est pas pire que les autres. Ils ne sont pas intelligents dans cette région. Et si étroits... étroits n'est pas assez fort ! Rien ne remue dans les Cinq Villes. Et ils ne sont pas bien élevés. Que de fois j'ai entendu mon père dire : « Ce sont des barbares. » Je peux imaginer ce qu'il a dû ressentir quand il est arrivé ici !... Mon Dieu !... Quel milieu !... Je vais vous dire une chose... ; il n'y a que peu de temps que j'ai compris à quel point j'ai horreur de la province !

Le petit intérieur dans lequel ils se trouvaient glissait à une allure régulière à travers la plaine ensoleillée qui forme le centre de l'Angleterre. Il passait devant des canaux, des ruisseaux, des cottages, des églises, enveloppés de silence et solidement établis dans cette lourde massivité anglaise que George Cannon était en train de critiquer. Et Hilda sentait tout ce qu'il y avait de français dans sa nature. Elle avait de lui une vision toute nouvelle ; il devenait pour elle un être un peu exotique et absolument merveilleux. Elle se disait : « Lorsque je l'ai rencontré pour la première fois j'ai jugé que c'était un homme très extraordinaire. Et j'avais raison. J'avais plus raison que je ne l'imaginais. Personne chez nous n'a la moindre idée de ce qu'il est en réalité. On est trop lourdaud, comme il le dit ».

Il sourit à ses propres pensées, puis ajouta très tranquillement :

— Cela n'a aucune importance, vous savez. Et même je suis plutôt satisfait de ce qui arrive. Je n'ai jamais trouvé de difficulté à faire de l'argent, et, après avoir réglé toutes mes affaires, je n'en serai pas exactement dépourvu. Et je n'aurai pas d'excuse pour ne pas me lancer dans une autre direction. Il n'y a pas que la procédure, loin de là. Et d'ailleurs j'en ai assez. Savez-vous quelle est la grande chose de l'avenir, je dis bien la vraie grande chose, ce qui enfoncera tout?

Il sourit encore avec une bienveillante assurance.

Elle sourit aussi, secouant la tête.

— Eh bien, je m'en vais vous le dire. Les hôtels !

— Les hôtels?

Elle ne comprenait pas du tout.

— Les hôtels ! Ils rapporteront plus d'argent bientôt et seront plus intéressants que n'importe quel autre genre d'affaires. Il faut voir ces hôtels qui se montent à Londres ! Vous serez émerveillée ! Oui, les hôtels ! Il n'y a pas vingt personnes en Angleterre qui sachent ce que c'est qu'un hôtel, mais moi je le sais !

Il s'arrêta, puis ajouta l'air méditatif et sur un ton naïvement comique :

— C'est curieux comme ces idées vous viennent peu à peu ! Oui, s'il n'y avait pas eu Sarah et ce boarding-house...

***

Ce soir-là, jusqu'à une heure tardive, Hilda demeura en compagnie de Sarah Gailey dans la petite chambre que celle-ci occupait aux « Cedars ». Comme Hilda regardait à la lumière de la lampe la tête inclinée mais peu grisonnante encore de sa vieille amie, son visage ridé de névrosée plaintive demeuré dans l'ombre et ses mains à la maigreur bosselée qui se joignaient faiblement, elle la comparait, elle et son triste cadre, à tout ce que la maison Orgreave contenait de jeunesse, de vie large et de vigoureuse gaîté. Elle se disait, avec un sentiment nouveau de l'étrangeté, du mystère de la vie : « Hier soir, j'étais là-bas bien loin — tant et tant de milles de champs et de villes m'en séparent à présent ! — et ce soir je suis ici. Là-bas je n'étais rien qu'une inutile. Ici je suis la plus forte. Je suis indispensable. Je suis la seule personne sur laquelle elle puisse compter. Sans moi tout s'écroulerait. »

Et elle songea aux grands projets énigmatiques de George Cannon concernant les grands hôtels. En passant devant l'immense bâtiment de Saint-Pancras, tandis qu'ils allaient d'Euston à King's Cross, George Cannon l'avait montré de la main en disant : « Regardez-moi ça ! Regardez-moi ça ! C'est quelque chose dans ce genre que je veux pour mon propre plaisir. Et je l'aurai. » Non, les tourelles orgueilleuses de Saint-Pancras ne l'avaient pas intimidé. Lui, encore tout frais arrivé de ce petit Turnhill où il avait connu la défaite,

était capable de s'élever tout de suite à leur hauteur et de se les approprier par la force de son imagination ! Il était capable de passer brusquement de la procédure — aux hôtels ! Quel homme déconcertant ! Et le ton seul sur lequel il avait parlé de son entreprise semblait, de la façon la plus surprenante, ennoblir les hôtels et même les boarding-houses ; poétiser l'occupation si absolument prosaïque de loger et de nourrir !... Et la graine d'où il devait faire germer la plante magique se trouvait là, dans cette chambre, en compagnie d'Hilda. C'était cette tête penchée ! L'ambition de George Cannon et son rêve ressemblaient à Saint-Pancras. La réalité présente c'était les « Cedars » et la pauvre petite chambre sans air de Sarah Gailey.

Celle-ci se mit à pleurer, impuissante à se retenir.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? — demanda Hilda, cette robuste protectrice.

— Rien. Mais c'est un tel soulagement pour moi que vous soyez arrivée.

Hilda refusa de prendre sa reconnaissance au sérieux.

— Je serais venue plus tôt si j'avais su. Vous auriez dû m'écrire plus tôt.

— Non, je ne pouvais pas. Après tout de quoi s'agit-il? Je ne suis qu'une pauvre sotte. Il n'y a rien de sérieux. Dès que vous arrivez je m'en rends compte. Je peux même supporter ces Boutwood quand vous êtes ici. Vous savez que George a arrangé l'affaire et je ne veux pas dire qu'il n'ait pas bien fait. Mais il m'a fallu ravaler ma fierté. Et hier j'ai failli hurler de voir Mrs Boutwood remuer son thé.

— Mais pourquoi?...

— Je n'en sais rien. Ce sont les nerfs, voilà tout... Mais il faut bien que j'en passe par là...

Elle feuilleta, de sa main gauche, les papiers qui se trouvaient sur sa table de toilette, tandis que de la droite, elle séchait ses larmes.

— Il tient beaucoup à ce que mes comptes soient en règle. Il a raison. Mais mon Dieu, il me semble que je sais aussi bien que n'importe qui que deux et deux font quatre et choisir la viande qu'il me faut, je m'en flatte, mais ces comptes !... George veut toujours savoir combien je dépense chaque

semaine par tête pour ceci et pour cela... C'est très joli, mais s'il fallait qu'il surveille les domestiques et que...

— Je vais tenir vos comptes, — dit Hilda cherchant à la calmer.

— Mais...

— Je vais tenir vos comptes.

Et elle pensa : « Comme je ressemblais à maman en disant cela ! »

Il lui apparut qu'elle faisait cette promesse et endossait cette responsabilité contre sa propre volonté et peut-être contre son bon sens. Elle pouvait tenir les comptes aux « Cedars » pendant une semaine, une quinzaine, un mois. Mais elle ne pouvait le faire indéfiniment. Elle semait de futures complications à son propre détriment. La liberté, le changement, le luxe voilà ce qu'elle estimait désirer et non pas un bureau dans un boarding-house. Et pourtant quelque chose en elle la contraignit à dire d'une voix où une ferme assurance se mêlait à de la bienveillance :

— Donnez-moi donc ces papiers, miss Gailey.

Et en dépit de ses regrets et de ses appréhensions indéfinissables elle se sentait fière et heureuse dans son rôle de bienfaitrice.

Lorsqu'elle se leva enfin pour gagner sa propre chambre, Sarah Gailey dut se lever de sa chaise pour la laisser passer. Devant la porte toutes deux hésitèrent un instant, puis Hilda, d'un mouvement soudain, offrit ses lèvres. C'était la première fois qu'elle et Sarah s'embrassaient. Le contact de cette peau desséchée intensifia d'extraordinaire façon la sympathie émue de la jeune fille envers la vieille femme. « La pauvre ! » pensa-t-elle, et elle se sentit toute remuée.

Lorsqu'elle se trouva sur le petit palier noir sous le toit, Sarah, la lampe à la main, l'appela à voix basse.

— Hilda !

— Quoi donc?

— Est-ce qu'il vous a parlé de Brighton?

— Brighton?

Elle eut la certitude, rien qu'à la façon dont s'exprimait Sarah — il y avait dans sa voix de l'impatience de savoir et de la honte de demander — qu'elle avait eu envie de poser cette

question pendant toute la soirée mais que le courage lui avait manqué jusqu'au moment où le baiser d'Hilda lui en avait donné. Et Hilda comprit aussi que Sarah la soupçonnait de conspirer quelque peu avec George Cannon.

— Oui, — dit cette dernière. — Il s'est mis dans la tête que Brighton est le seul endroit qui convienne pour diriger un boarding si on sait s'y prendre.

— Il ne m'a jamais soufflé mot de Brighton, — murmura Hilda sur un ton positif.

— Oh !

Hilda descendit l'escalier à tâtons. Brighton? Et quoi encore?

III

A BRIGHTON

Ce petit bout final de conversation lui revint avec vivacité à la mémoire un après-midi, environ trois mois plus tard. Comme elle s'était trouvée assise en face de George Cannon dans un compartiment de seconde, elle se trouvait maintenant assise en face de Sarah Gailey dans un autre compartiment de seconde. Le train après avoir dépassé Lewes était à quelques minutes de Brighton. George Cannon avait voulu et obtenu. Il devait les accueillir à leur arrivée, sur le quai de la gare, à Brighton.

***

« Il faut croire que je l'aime, se disait Hilda regardant en face d'elle le visage usé qui sous sa capote noire prenait un aspect cadavérique. Mais pourquoi? Elle n'est pas agréable. Elle n'est pas amusante. Elle n'est pas jolie. Elle n'est même plus aimable. Elle est décourageante et assommante. Dès qu'elle sera installée là-bas je m'en irai. J'en ai fait assez et j'en ai assez. Il faut que je m'occupe un peu de mes propres affaires. Après tout... » Là-dessus sa conscience l'interrompait : « Mais pouvez-vous l'abandonner complètement? Sans vous que deviendra-t-elle? Elle vieillit et baisse tous les jours. Peut-

être dans quelques années ne sera-t-elle plus bonne à rien. Déjà elle n'a plus tout à fait les mêmes moyens. » Et Hilda répondait : « Oui, bien entendu, il faudra que je m'occupe d'elle ; que je vienne la voir quelquefois, souvent. » Et elle se rendait compte que, tant qu'elles vivraient toutes les deux, elle ne serait jamais affranchie du sentiment de responsabilité qui la liait à sa vieille amie. Inutile d'ergoter et de dire : « C'est l'affaire de George Cannon et pas la mienne. » Inutile de demander : « Pourquoi me sentir responsable? » Ce ne serait qu'après avoir enseveli Sarah Gailey qu'elle serait libre. « Et ce jour-là viendra aussi, se disait-elle encore. Il faudra que je passe par là, et j'y passerai ! »

La poignante poésie de l'existence l'enveloppait dans ses voiles magnifiques. Et elle voyait au travers, vague et diminuée, la lointaine perspective des heures passées avec les Orgreave. Elle voyait le soir de la visite d'Edwin Clayhanger et elle-même avec lui sous le porche. Elle se rappelait le choc que lui avaient produit ses paroles : « Ce n'est pas une vertu que croire. » Sa vision semblait appartenir à une autre vie, tout à fait distincte de la présente. Reviendrait-elle jamais à cette vie-là? Janet était son amie, théoriquement sa seule amie intime. Elle l'avait vue une fois à Londres, belle, agréable, affectueuse, intelligente. Tous les Orgreave attiraient la sympathie. Le regard d'Edwin Clayhanger et la sincérité de son sourire l'avaient touchée d'une façon absolument unique... Mais reviendrait-elle jamais? Il lui semblait fantastique, impossible qu'elle le fît. Il lui semblait qu'elle était prise dans les filets de la destinée. En tous cas elle savait bien que pour le moment elle ne pouvait donner même une part d'elle-même à ses amis de Bursley. Hilda était absolument incapable de se donner à moitié. D'ailleurs elle était mauvaise épistolière. Aussi, si entre eux les membres du petit groupe de Bursley l'accusaient d'inconstance, il lui fallait accepter cette accusation à laquelle l'exposait inévitablement l'ardeur même de sa nature.

Elle aperçut en même temps le quai de la gare et George Cannon bien en évidence, l'air débonnaire dans un complet neuf et balançant sa canne d'ébène. Le train s'arrêta. Il les aperçut aussi. Comme Sarah lui disait bonjour, Hilda remar-

qua avec quelque inquiétude un curieux quoique très léger raidissement de son attitude — phénomène familier indiquant qu'elle se trouvait la proie de quelque grief secret. « La pauvre! pensa-t-elle avec chagrin. J'avais cru qu'elle lui aurait pardonné de la faire venir ici, mais je m'étais trompée. »

***

Ils quittèrent la gare en voiture découverte. La ville parut à Hilda aussi infinie que Londres. Il y avait des hôtels, des églises, des chapelles, des bibliothèques, des magasins de musique de tous les côtés. Les éléments plus ordinaires de la physionomie des rues principales — magasins de bijouterie, de lingerie, débits de tabac — avaient un air d'imposante respectabilité, et les voies étroites qui s'écartaient énigmatiquement des nobles édifices de ces voies luxueuses attiraient obscurément l'imagination.

Puis la voiture tourna dans King's Road et elle eut une vision soudaine de cette incroyable façade d'hôtels, de pensions, d'appartements, de la spacieuse promenade sans fin, toute animée des processions en quête de plaisir, et enfin de l'océan. Et tout ce qu'elle avait vu jusqu'à ce moment devint insignifiant, passa au second plan. Elle comprit.

Après une journée d'automne au temps capricieux mais doux, un soleil écarlate se couchait calmement entre un ciel et une mer tous deux de couleur safran. Il posait son éclat sur les vagues, les voiles, les drapeaux, les flaques de la promenade, les bow-windows et les balcons fleuris, colorant de splendeur l'orgueil humain étalé partout. La voiture, prise dans un flot d'autres voitures, roulait devant ces maisons innombrables et magnifiques, et chacune de ces maisons, sans exception, était un asile, une invitation aux passants. Quelques-unes dépassaient en hauteur tout ce qu'elle avait jamais vu et un bâtiment terrifiant qu'on était en train de bâtir, dominait déjà de beaucoup ses voisins les plus élevés. Elle regarda George Cannon qui s'appliquait à paraître indifférent et à ne pas rapporter à lui-même tout l'honneur de ce spectacle. Et elle reconnut qu'il était en effet un homme prodigieux.

— Bien entendu, Sarah, — dit-il, tandis que la voiture tournait peu après dans Preston Street ou les restes mourants du vent se saisirent brutalement d'eux, — nous n'allons pas commençer avec quelque chose d'aussi grand que tout ça et vous n'avez pas besoin d'avoir peur. Vous savez ce que j'ai pour principe.

Il se tourna vers Hilda comme pour montrer qu'il s'adressait à elle.

— J'ai pour principe d'acquérir d'abord de l'expérience en commençant petitement. L'expérience coûte cher et je suis d'avis qu'il faut l'avoir au meilleur marché possible. Croyez-moi, il y a un tas de choses à apprendre avant de savoir se retourner dans une ville comme celle-ci, oui, un tas.

Sarah fit un signe de tête sombre. Elle avait à peine parlé.

— Nous commençons assez bien. Je vous ai parlé des sœurs Watchett, n'est-ce pas? Elles représentent un revenu, un véritable revenu ! Et puis Boutwood et sa femme se sont décidés à venir. Est-ce que je vous l'ai dit?

— Bou...

Cette syllabe sortit comme une explosion de la bouche de Sarah, oubliant pour un instant sa farouche réserve. Elle se maîtrisa instantanément, par un effort effrayant. Mais le terrible choc produit, par cette nouvelle l'avait convulsée tout entière. L'expression de son visage était devenue désespérée. Hilda trembla et même George Cannon, en dépit de sa magnifique élasticité, parut décontenancé. Ce ne fut qu'alors que la jeune fille mesura l'intensité de l'amertume avec laquelle le souvenir des Boutwood empoisonnait le cœur de Sarah Gailey, malgré tous les raisonnements.

***

— Nous y voilà, — dit George Cannon sur un ton dégagé tandis que la voiture s'arrêtait devant le n° 59 de Preston Street.

Mais son aisance avait l'air factice. Leur attitude à tous les trois avait quelque chose d'inquiet et de contraint car le

moment était arrivé où George Cannon devait soumettre son boarding à l'épreuve de l'inspection par les deux femmes et surtout par Sarah. La maison était là constituant une réalité tangible, forçant George à démontrer ses mérites, à solliciter la clémence de ses deux juges. L'instant était critique et par conséquent chacun devait faire comme s'il était absolument ordinaire, tout en sachant parfaitement qu'une telle simulation ne servait à rien. Et cette gêne inévitable prenait un caractère aigu en raison du silence terrible avec lequel Sarah avait reçu la nouvelle de l'arrivée des Boutwood.

Un ouvrier était en train de fixer à l'entrée une magnifique plaque de cuivre toute neuve qui portait ces mots : « Cannon's Boarding-House ». Hilda toute surprise, pensa : « Enfin, il se sert de son propre nom. »

Il se tourna vers les deux femmes.

— Vous avez la vue de la mer, du bow-window du salon au premier étage, — observa-t-il.

Ni Hilda, ni Sarah ne répondit.

— Et, bien entendu, de l'autre bow-window au-dessus, — ajouta-t-il, de son ton laborieusement dégagé qui faisait presque peine.

Hilda eut pitié de lui et ne pouvait comprendre pourquoi, ni comment il semblait scandaleux qu'il se trouvât ainsi mystérieusement obligé de défendre sa maison avant qu'on l'eût attaquée.

— Ah, oui, — murmura-t-elle naïvement.

La rue et la maison étaient décevantes. Après la majesté de la promenade, la première paraissait mesquine et de troisième ordre et la maison produisait la même impression avec sa pauvre petite échappée sur la mer. Ils entrèrent dans un hall étroit et long tapissé d'un papier qui imitait un marbre impossible, couleur moutarde. Ils se trouvaient maintenant chez eux.

Une bonne entre deux âges apparut comme une sentinelle soupçonneuse à l'autre extrémité, derrière l'escalier, par une porte qui laissa en s'ouvrant, entrevoir la cuisine.

— Le thé est prêt ? — demanda George Cannon.

— Non, monsieur, — répondit-elle carrément.

— Eh bien, préparez-le.

— Oui, monsieur. — Elle s'évanouit d'un bond.

Sarah Gailey avec un profond soupir laissa tomber ses affaires sur une table droite et nue qui se trouvait contre le mur près du pied de l'escalier. Le jour tombait.

— Voici la salle à manger, — dit George Cannon poussant une porte jaune.

Elles le suivirent et regardèrent la salle à manger en silence.

— Il y a une chambre derrière, — dit-il en sortant et il la leur montra. — Voilà la cuisine. — Il désigna la porte voisine. — Le salon est plus grand, — remarqua-t-il. — Il y a en plus toute la largeur du hall.

Elles montèrent avec lassitude l'étroit escalier derrière lui. La porte du salon était entr'ouverte et l'on pouvait entendre à l'intérieur le bruit de grêles voix féminines. George Cannon les prévint tout doucement :

— Les Watchett.

Et Sarah Gailey, fronçant les sourcils, l'avertit qu'elle ne désirait pas rencontrer les Watchett en ce moment. Avec mille précautions pour ne pas faire de bruit, il ouvrit les deux autres portes qui donnaient accès à des chambres. Puis, comme hypnotisées, les deux femmes grimpèrent un autre escalier étroit qui allait en s'assombrissant et virent d'autres chambres, puis, après un autre escalier, d'autres chambres encore et enfin découvrirent la fameuse vue sur la mer! Malgré tout, Hilda fut obligée de reconnaître que la maison était plus imposante qu'elle ne l'avait d'abord supposé. Bien qu'elle n'eût qu'une façade elle était profonde. Il y avait deux chambres au premier étage et quatre, deux grandes et deux petites, au second et au troisième. Onze en tout, dont trois étaient occupées par les Watchett et une provisoirement par George Cannon. Les autres étaient vides, mais la saison était à peine commencée et les Boutwood allaient arriver. George Cannon avait magnifiquement déclaré qu'Hilda n'avait qu'à choisir sa chambre. Elle avait pris la plus petite au troisième étage. L'ameublement, encore qu'usé et vieillot, était partout suffisant.

Ils descendirent sans que rien eût été dit au sujet de la chambre de Sarah.

Sur le palier du premier étage, où le danger était assurément plus grand, ils tombèrent dans l'embuscade que leur tendaient deux des Watchett. Ces dames vénérables bondirent malicieusement du salon et leur sourire figea sur place les trois arrivants.

— Oh, nous vous avons vu, Mr Cannon, — dit l'aînée secouant la tête. — Voici donc miss Gailey ! Bonjour, miss Gailey ! Nous sommes enchantées de faire votre connaissance !

Il y eut des poignées de main. Puis vint le tour d'Hilda.

— Nous regrettons bien que notre sœur aînée ne soit pas ici pour vous souhaiter la bienvenue au n° 59, — dit la plus jeune. — Elle a dû aller passer la journée à Londres. Nous aimons beaucoup le n° 59. Aucun autre endroit ne le vaut, d'après nous. Et nous sommes bien sûres que nous serons aussi bien avec cette chère miss Gailey qu'avec cette chère miss Granville, la pauvre ! Nous avons été vraiment déchirées quand il a fallu lui dire adieu hier soir. Entrez dans le salon, je vous en prie. Il y a une belle vue sur la mer !

Sarah Gailey hésita. On entendit un bruit sourd en bas.

— Je crois que voilà nos bagages, — dit-elle.

Le sourire qu'elle s'était imposé pour répondre à la minauderie perpétuelle des Watchett paraissait lui causer un horrible tourment. Elle fit nerveusement signe à George Cannon qui se trouvait le plus rapproché de l'escalier.

— A tout à l'heure, alors, à tout à l'heure ! — dirent les deux sœurs prenant congé aevc force saluts et de drôles de grimaces.

— On pourrait prendre ces Watchett pour les maîtresses de la maison ! — murmura Sarah lorsqu'elle fut descendue.

Hilda eut un rire bref et inquiet. Elle l'aurait voulu large et éclatant pour rompre la tension nerveuse qui semblait s'aggraver chez elle de minute en minute. Son sentiment de détresse avait atteint une telle acuité qu'elle commençait à y trouver du charme, à le savourer comme un plaisir. Et elle se dit, consciente d'une satisfaction sombre et farouche : « Voilà donc Brighton. »

IV

LA MER

Revenant dans la soirée d'une courte promenade solitaire jusqu'au West Pier, Hilda trouva Sarah Gailey penchée sur ses malles ouvertes dans la chambre qui lui avait été assignée. Il y avait deux chambres tout à fait excellentes, encore qu'un peu basses de plafond, dans le sous-sol. Celle-ci était l'une d'elles. L'autre était destinée à former un salon particulier pour les directeurs du boarding. A cette heure, avec le gaz allumé, les stores jaunes baissés et le torchon de papier d'argent brillant dans la grille de la cheminée, cette chambre paraissait douillette et habitable en dépit de son aspect fané. Comme le reste de la maison, elle était amplement garnie de meubles, et surtout de ces bibelots plus ou moins utiles qui ne s'accumulent que lentement et donnent cette empreinte personnelle résultant d'une longue habitation, Sarah Gailey n'y était que le successeur de la regrettée Mrs Granville, la directrice qui avait mystérieusement passé dans l'inconnu avant l'arrivée de Sarah et d'Hilda, mais avec laquelle George Cannon avait dû avoir de nombreuses entrevues. Cette chambre était sans doute un résumé du caractère de cette dame, probablement une célibataire irascible et méticuleuse, donnant une place à chaque chose, mettant chaque chose à sa place et amassant tout ce qui lui tombait sous la main, par passion.

Une voix sonore et fort aimable arriva de derrière la porte.

— Est-ce qu'elle est ici?

— Qui? — demanda Sarah, sur un ton de victime.

— Miss Lessways.

C'était George Cannon.

— Oui.

— Je voudrais lui parler si elle a le temps?

Hilda s'écria :

— J'arrive dès que j'aurai...

— Je vous en prie, allez-y maintenant, — l'interrompit Sarah sur un ton décidé.

Hilda la regarda, étonnée, et vit dans ses yeux une supplication presque enfantine, où se mêlaient l'ardeur et la détresse et qui était poignante.

***

— Je suis ici ! — cria George Cannon du parloir lorsqu'il entendit ouvrir la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a? — demanda Hilda avec agitation, craignant qu'une altercation n'eût déjà eu lieu entre le frère et la sœur.

— Il s'agit de vos affaires à vous, voilà tout, — dit-il sur un ton dégagé et presque plaisant. — Voulez-vous entrer?

— Oh !

Et elle sourit, soulagée. Mais elle était toujours préoccupée par la vision de Sarah dans la pièce voisine.

— Il y a assez longtemps qu'elles traînent, — dit-il en se baissant pour tisonner dans la cheminée à l'ancienne mode qui avait un support de chaque côté; sur l'un d'eux se trouvait un verre de lait. Hilda ce jour-là avait appris pour la première fois qu'à une certaine heure, tous les soirs, Georges Cannon buvait un verre de lait chaud et que ce verre formait un élément important de son bien-être quotidien. Il le but. Et elle éprouva comme une étrange sensation d'être plus intime avec lui qu'elle ne l'avait jamais été jusque-là.

D'une grande enveloppe à documents portant la mention « Héritage Lessways », il tira un papier couvert de caractères et de fioritures gravés qu'il plaça sans mot dire devant elle. C'était un reçu signé par le directeur de la succursale de Brighton de la « Southern Counties Bank », pour la somme de trois mille quatre cent quarante-cinq livres placée au crédit de miss Hilda Lessways.

— Tout est arrangé maintenant, — dit-il. — Voilà tous les chiffres. — Et il lui tendit un autre papier qui lui donnait les sommes provenant de la réalisation de ses meubles et immeubles. — C'est en votre nom et personne ne peut toucher cet argent que vous.

Elle jeta un coup d'œil vague sur les chiffres sans essayer

de les comprendre. Quant au reçu il la fascinait. Ce bout de papier fragile représentait ses moyens d'existence, son avenir, son salut. Il n'y avait que lui pour la séparer d'inconcevables terreurs. Et elle était surprise de le voir, surprise de l'assurance qu'il lui donnait qu'aucun accident n'était arrivé à son bien pendant que George Cannon procédait à sa transformation, car, bien qu'il se fût tout le temps montré méticuleux, presqu'au point d'en être agaçant, en ce qui concernait les formalités légales et les versements — jamais aucun paiement d'intérêt ou de loyer n'avait été en retard d'un jour ! — elle s'avouait maintenant qu'elle avait eu peur... que, à dire vrai, elle n'avait pas eu entièrement confiance en lui.

Et subitement il lui parut que des siècles s'étaient écoulés entre sa première entrevue avec lui dans son étude de solliciteur, au-dessus du quincaillier de Turnhill, et que tous les deux étaient extraordinairement changés. Il ne paraissait pas plus âgé. Mais pour elle ce n'était plus le même homme, parce qu'elle le voyait différemment. Le connaissant beaucoup mieux, elle lisait dans son visage mille petites nuances qui lui auraient échappé auparavant. Le trait dominant chez lui n'était plus la masculinité ; aucun même ne dominait clairement. Il avait perdu pour toujours la poétique séduction de l'étrange et de l'inconnu.

Mais il continuait à lui plaire, à exciter son admiration. Elle éprouvait une sorte de vénération, qu'elle trouvait agréable, devant son extraordinaire esprit d'entreprise et sa volonté obstinée. La faculté qu'il possédait de se déraciner lui-même et de déraciner les autres lui inspirait de la crainte. Il avait voulu s'établir à Brighton comme hôtelier — lui qui, hier encore, à ce qu'il semblait, était homme de loi à Turnhill — et, ce soir, il était établi à Brighton et sa sœur avec lui et elle avec sa sœur ! Cette énorme entreprise s'était accomplie. Cette pensée avait obsédé Hilda toute l'après-midi et toute la soirée.

Lorsqu'elle réfléchissait au changement qui s'était opéré en elle-même, l'Hilda de Turnhill qui n'était jamais sortie de son trou, lui apparaissait comme une étrangère et une petite nigaude ; rien de plus.

LIVRE IV

I

LE BOARDING-HOUSE

Un samedi après-midi du mois d'août suivant, Hilda était assise en train de lire dans le parloir du sous-sol.

George Cannon, dans un complet d'été élégant et léger, passa lentement devant la fenêtre. Il chercha des yeux Hilda à sa place accoutumée, la vit et lui fit un signe de tête. Surprise de ce geste inaccoutumé, elle s'agita, gênée, et rougit. Cependant elle se demandait avec quelque irritation : « Pourquoi me conduire ainsi? Je ne suis que son employée et ne serai jamais autre chose. Et pourtant je crois que plus je vais et moins je sais me tenir avec lui. » Il bondit légèrement jusqu'au porche. Il avait un passe-partout, mais avant qu'il l'eût mis dans la serrure, Louisa avait volé du haut de l'escalier et lui avait ouvert la porte. Elle avait dû le guetter de quelque étage supérieur. George Cannon aurait toujours été bien servi quelle qu'eût été sa situation dans la maison, car c'était un de ces tyrans bons enfants qu'adorent leurs inférieurs tout à tour cajolés ou terrorisés par eux. Sa situation dans la maison était celle d'un dieu et il était traité en dieu. Il en était le créateur même ; la source de toute sa vie. Sans lui cet organisme aurait cessé d'exister et tous ceux qui lui appartenaient s'en rendaient bien compte. Il avait appris son métier à fond. Il l'avait appris au marché à poisson sur la plage à sept heures du matin, et au marché à légumes à huit, et dans les boutiques. Il l'avait appris à la cuisine et dans l'escalier quand les domestiques nettoyaient la maison. Il l'avait appris aussi à table, entouré de ses clients. Il n'y avait rien qu'il ne sût pas, et, sauf la cuisine elle-même et le raccommodage, presque rien qu'il ne pût faire lui-même. Il impressionnait toujours ses pensionnaires en leur racontant qu'il avait dormi dans toutes les chambres pour se rendre compte personnellement des qualités et des défauts de chacune. Et il pouvait — et ne s'en

privait pas — parler à chacun de sa chambre avec cette connaissance intime de sa géographie que ne pouvait avoir que quelqu'un qui y avait vécu. Ses pensionnaires étaient flattés aussi par les manières et l'aspect de ce directeur de maison de famille qui ne rappelait en rien le type conventionnel de son emploi, mais avait plutôt les allures un peu brusques d'un homme de Bourse. Se promener sur King's Road en causant avec George Cannon était un sujet d'orgueil pour tous les pensionnaires, hommes ou femmes. Et il n'y avait personne avec qui il ne pût s'entretenir d'abondance de n'importe quel sujet, suivant les besoins et les circonstances. Et il ne paraissait jamais ennuyé par la conversation. Mais parfois, après avoir envoyé avec bienveillance une des Watchett faire sa petite promenade matinale, il se laissait tomber dans le sous-sol en s'écriant :

— Ah ! le vieux chameau ! — en mettant dans cette exclamation tant de calme et de naturel qu'Hilda était effrayée, y trouvant une indication de l'extraordinaire duplicité dont il était capable.

Il entra presque aussitôt dans le parloir, son chapeau sur la tête et sa canne d'ébène à la main. Hilda ne leva pas les yeux, mais se baissa au contraire, toute gênée, sur son livre. Ses relations avec George Cannon dans cette affaire si prospère du boarding étaient anormales et cependant une pratique de dix mois leur avait donné une forme définitive. Ne payant rien pour son entretien et ne touchant pourtant pas d'appointements, elle était demeurée dans la maison apparemment pour tenir compagnie à Sarah Gailey et lui donner du courage ; elle était demeurée parce que celle-ci n'avait jamais été dans une condition telle qu'on pût la laisser seule — et les mois avaient passé très vite — mais son manque d'occupations et sa connaissance de la sténographie, ainsi que le besoin évident qu'avait George Cannon de l'aide de quelqu'un, avaient rendu inévitable qu'ils reprissent leur ancien rôle de patron et d'employée. Elle s'occupait tous les jours de la correspondance, des circulaires, des réclames et — à un moindre degré — des notes et factures. Le second doigt de sa main droite avait presque toujours une agréable tache d'encre à la base de l'ongle et elle rêvait souvent qu'elle classait des lettres.

George Cannon vint jusqu'à sa table et hésita, arrêté près de son épaule. Mais elle continuait à ne pas regarder. Elle ne pouvait plus déchiffrer un seul mot de sa page. Tout son être était pour ainsi dire absorbé par la sensation de la proximité de cet homme.

— Intéressant? — demanda-t-il.

Elle tourna enfin la tête et le regarda avec un sourire amical d'affirmation, tandis qu'elle feuilletait nerveusement son livre. C'était l'*Histoire de l'imprimerie*, de Chiswick. Un jour, il y avait une quinzaine, se trouvant avec George Cannon pendant que celui-ci marchandait un vieil annuaire de Londres à la devanture d'un bouquiniste d'East Street, elle avait vu cet ouvrage (portant l'inscription : Publié à £1/1 sh., laissé à 6 sh. 6 d.) et l'avait ouvert par curiosité. George Cannon, qui ne la perdait jamais de vue, lui avait dit sur un ton taquin :

— Je suppose que c'est votre passé de journaliste qui vous fait vous intéresser à ça?

— Oui, probablement, — avait-elle répondu.

Elle ne disait pas la vérité ; car la seule pensée qui occupât son esprit était qu'Edwin Clayhanger était imprimeur. Pensée étrange, absurde ! Elle avait reposé le livre. Le lendemain cependant George Cannon l'avait apporté ; disant négligemment :

— J'ai acheté cet ouvrage pour cinq shillings six pence. Le bonhomme paraissait désireux de le vendre et c'est quelque chose à avoir.

Il n'y avait pas touché depuis.

— Page 473, — murmura-t-il, regardant la page. — Si vous allez comme cela vous serez bientôt plus ferrée sur l'imprimerie que le jeune Clayhanger lui-même.

Elle resta toute saisie. Jamais jusque-là le nom de Clayhanger n'avait été mentionné entre eux ! Pouvait-il donc pénétrer ses pensées? Pouvait-il deviner qu'en réalité elle lisait Chiswick uniquement parce qu'il se trouvait qu'Edwin Clayhanger était imprimeur? Non ! C'était impossible ! La cause de l'intérêt qu'elle prenait à ce livre, inexplicable même à ses propres yeux, était trop fantastique pour qu'on pût la deviner. Et cependant le ton avec lequel il s'était exprimé

n'était-il pas particulier ! Ou se l'imaginait-elle seulement? Elle devint écarlate et ses muscles se contractèrent.

— Dites-donc, — continua-t-il, et cette fois son ton était assez particulier pour qu'on ne pût s'y méprendre. — Je voudrais que vous sortiez avec moi. J'ai besoin de vous montrer quelque chose. Pouvez-vous venir?

— Florrie va arriver à cinq heures, — dit Hilda après s'être forcée à tousser. — Il faudrait que je sois ici à cette heure-là.

— Oh ! — s'écria-t-il. — Nous serons revenus longtemps avant cinq heures.

— Très bien, — dit-elle.

***

Hilda entra dans la chambre à côté du parloir pour prendre son chapeau et ses gants. Une des conséquences du succès du boarding était qu'elle partageait provisoirement cette chambre avec Sarah Gailey. Elle avait insisté pour qu'on lui permît de sacrifier la sienne et elle trouvait une satisfaction dans la gêne qu'entraînait ce sacrifice.

— J'ai tout à fait oublié de faire faire un lit pour Florrie, — dit Sarah Gailey d'une voix plaintive et faisant toujours aller son fauteuil. — Aurez-vous le temps de vous en occuper? Bien entendu, il faudra qu'elle couche avec Louisa.

— Très bien, — répondit Hilda.

Elle mit son petit chapeau fleuri et bien ajusté posa son ombrelle sur le lit et commença à mettre ses gants de coton.

— Où allez-vous, ma chère enfant?

— Je sors avec Mr Cannon.

— Mais où allez-vous?

— Je n'en sais rien.

En dépit d'elle-même il y avait dans la voix d'Hilda une note de défi qui était superflue.

— Vous n'en savez rien?

Sarah Gailey arrêta brusquement son balancement et regarda Hilda avec cette morne expression de tourment aigu qui était chez elle si terriblement familière. Bien qu'il fût notoire qu'une des formes de la maladie de Sarah consistait à s'alarmer sans

raison, Hilda ne pouvait néanmoins jamais arriver à considérer aucune de ses inquiétudes comme étant absolument dépourvue de fondation. Et le ton seul sur lequel Sarah s'était exprimée transforma la gêne d'Hilda en une vague appréhension.

Elle continua à mettre ses gants sans mot dire.

— Et un samedi après-midi encore, quand tout le monde est dehors ! — continua la malade d'un air sombre, avec ses petits mouvements involontaires de la tête.

— On parle déjà beaucoup trop de George et de vous ! — ajouta-t-elle avec une aigreur résolue.

— De moi et de !... — s'écria Hilda, absolument stupéfaite.

Elle n'avait nullement conscience d'être coupable, mais sentait qu'elle en avait l'air et cela provoquait en elle les sensations d'une véritable criminelle.

— Croyez bien que je ne veux pas... — commença Sarah qui fut interrompue par un coup tranquille à la porte.

George Cannon entra.

— Prête, miss? — demanda-t-il avec un sourire avant d'avoir aperçu le visage d'Hilda.

Pour la seconde fois de cet après-midi-là, il la vit toute rouge et maintenant il y avait en outre des larmes dans ses yeux.

Elle hésita un instant.

— Oui, — répondit-elle, la gorge gonflée. Et elle se dirigea vers la porte.

II

VERS L'INCONNU

Ils se trouvaient sur King's Road. A leur gauche s'élevaient les grands hôtels et les grandes maisons dont la ligne se perdait à l'est et à l'ouest dans l'éclat du soleil. A droite était la mer et une mer si brillante que le regard pouvait à peine se poser sur elle.

Elle voyait des milliers de femmes accompagnant des milliers d'hommes. Et, oubliant qu'aux yeux de la multitude elle était exactement comme les autres femmes, puisqu'elle se trouvait avec un homme (et un assez bel homme, même !) elle se prit en pitié. Elle rêva, avec un énervement extrême, d'appartenir absolument à un homme. En dépit de tout son orgueil, de toute sa passion d'indépendance elle se voyait avec plaisir, avec envie, devenue sienne, se mettant à sa disposition, s'humiliant sous sa force, se sentant à sa merci. Elle songeait avec désolation : « Je ne suis à personne. Et c'est pour cela qu'on cause ! » Elle se méprisait de n'être la chose d'aucun homme. Être la propriété absolue de quelqu'un lui apparaissait comme la seule destinée tolérable que le monde pût lui offrir. Et c'était une destinée glorieuse, qu'elle entrainât à sa suite du bien ou du mal. Toute autre était honteusement futile et méprisable. Puis elle se dit farouchement : « Et voyez mes robes ! Pourquoi est-ce que je ne me donne pas la peine de paraître gentille? »

Soudain George Cannon s'arrêta au bord de la chaussée et se tourna vers les maisons de l'autre côté de la rue.

— Voyez-vous cela? — demanda-t-il, désignant l'une d'elles de sa canne.

— Quoi?

— Le Chichester?

Elle vit, écrit en lettres d'or sur la façade d'une grande maison d'angle : « The Chichester Private Hôtel. »

— Eh bien?

— Je l'ai pris — à partir de Noël. J'ai signé ma location il y a une heure. Il fallait que je le dise à quelqu'un.

— Eh bien, par exemple ! — s'écria-t-elle.

Il était, sans l'ombre d'un doute, extraordinaire et impressionnant. Il avait dit qu'après un essai dans Preston Street il prendrait un établissement plus grand et voici qu'en moins d'un an il avait tenu parole. Sa première expérience avait magnifiquement réussi et maintenant il s'installait dans King's Road. (Seuls ceux qui ont habité une rue latérale savent prononcer ce beau nom de King's Road avec la déférence voulue.) Il y a un an il était sollicitor à Turnhill. Aujourd'hui il était si parfaitement, si entièrement hôtelier que

personne n'aurait pu deviner quelle avait été sa précédente carrière. Il n'était pas seulement extraordinaire : il était stupéfiant. Il ne devait pas y en avoir beaucoup de son calibre dans le monde entier.

— Qu'en dites-vous? — demanda-t-il avec un empressement qui la toucha.

— Oh ! c'est splendide ! — répondit-elle.

— Je n'en ai encore rien dit à Sarah ! — dit-il, comme dans un souffle, tant il parlait bas. Et il sourit avec un air faussement contrit.

Hilda répondit par un autre sourire.

— Est-ce que vous conservez Preston Street? — demanda-t-elle.

— Bien entendu, — répondit-il avec orgueil. — Je m'occuperai des deux, naturellement. L'un fera marcher l'autre, comprenez-vous? Venez voir un peu la maison.

Et il fit un pas pour traverser.

— J'aime mieux ne pas y aller, — dit-elle confuse et hésitante.

— Qu'est-ce qu'il y a? — demanda-t-il, remontant sur le trottoir et la regardant dans les yeux.

Elle rougit de plus en plus et baissa les paupières.

— Je ne veux pas trop faire parler les gens ! — murmura-t-elle, mortifiée.

— Faire parler les gens? Mais qui...

— Oh ! ça ne fait rien ! Je sais. On me l'a dit ! — l'interrompit-elle.

— Je comprends !

Il se rendait compte maintenant de ce qui avait causé son trouble dans la chambre de Sarah Gailey,

— Écoutez-moi, — continua-t-il. — J'ai besoin de vous parler un peu. Traversons, s'il vous plaît. — Son ton était impérieux.

Elle leva vers lui, un instant, un regard timide et vit, à son grand étonnement, que lui aussi rougissait. Jamais jusqu'ici elle ne l'avait vu rougir.

— Venez, — insista-t-il.

Elle le suivit docilement dans la traversée périlleuse de la route. Il l'attendit sur le trottoir opposé, puis se dirigea vers

l'entrée du Chichester qui était grandiose avec son perron de marches basses, son porche agrémenté de deux fauteuils d'osier et son second perron terminé par une porte à deux battants qui se trouvait nettement élevée au-dessus de la rue. Elle le suivait toujours.

— Il n'y a personne ici, je suppose, — dit George Cannon en indiquant une porte à droite, à un vieux garçon qui se tenait dans le sombre hall.

— Non, monsieur.

Il ouvrit la porte en maître et fit entrer Hilda dans une petite pièce meublée d'un bureau et de deux chaises et ferma la porte.

***

La petite fenêtre était en verre dépoli et ne donnait aucun aperçu sur le monde extérieur. Hilda avait l'impression d'en être séparée comme une prisonnière. Elle se trouvait seule avec George Cannon et, au delà des murs étroits qui les enserraient tous les deux, les rapprochaient tellement, il n'existait rien ! Brighton tout entier, à l'exception de ce bureau, avait cessé d'être ! Elle était maintenant plus que jamais effrayée, honteuse, troublée, torturée. Et pourtant elle avait en même temps le calme désespéré d'un capitaine de navire qui est sur le point de couler avec tout son équipage. Et, par éclairs, elle apercevait, compensation magnifique, l'étrange poésie de la commune existence.

— Le fait est, — dit George Cannon, sur un ton dégagé qui cherchait à la rassurer, — que nous n'avons jamais l'occasion de causer un peu tranquillement. Jamais, ma parole! Voyons, je suppose que c'est Sarah qui vous a tracassée?

— Oh ! — dit Hilda, hésitant. — Elle m'a dit simplement qu'on parlait beaucoup de vous et de moi. Je ne comprends pas chose pareille. Je quitterai Brighton. J'y suis bien décidée. Cela m'ennuie de quitter votre sœur malade comme elle l'est ! Mais réellement...

— Où iriez-vous? A Bursley? Chez les Orgreave? — demanda George Cannon négligemment et l'air distrait.

— Je ne sais pas, — répondit-elle sèchement.

Il s'écarta dans la direction de la fenêtre et examina avec curiosité la surface de la vitre, comme pour y chercher un message secret qu'elle eût pu contenir. Puis d'une voix changée et plus animée, il dit à la fenêtre :

— Parbleu, je sais bien que c'est ma faute !

Hilda jeta un regard sur le dos qu'il tournait vers elle.

— Comment cela? — demanda-t-elle après un silence.

Lui aussi se tut quelques instants.

— C'est la façon dont je vous regarde, — dit-il.

Ces paroles, si simples en apparence, firent qu'Hilda fut saisie d'un tremblement et devint incapable de parler. Elles firent passer la conversation sur un autre plan. « La façon dont je vous regarde ! » « La façon dont je vous regarde ! » Que voulait-il dire? Comment la regardait-il? Elle ne pouvait imaginer à quoi il voulait en venir ! Et si, pourtant ! Elle le savait fort bien. Tout ce temps-là, alors qu'elle affectait en elle-même de ne pas comprendre, elle comprenait parfaitement. Il l'avait regardée « comme cela », dès leur première rencontre dans son étude de Turnhill, et dans la maison de Lessways Street, et dans les bureaux du journal encore et en plusieurs occasions et de nouveau le soir de leur arrivée à Brighton.

Elle avait peur. Elle ressemblait à quelqu'un qui, marchant la nuit en toute sécurité, est arrêté par le murmure d'une eau courante et s'arrête, tous ses sens en éveil, sans oser aller plus loin et trop absorbé, trop effrayé par le sentiment de son danger pour s'étonner de ce qui lui arrive. Il ne s'agissait pas pour elle de savoir si oui ou non elle avait connu ou deviné l'existence de cette invisible et formidable rivière. Ce qui importait c'est qu'elle frémissait de se trouver sur le bord et dans la nuit, tout le temps, elle entendait plus distinctement le bruit de son flot grossissant. Elle se demandait : « Suis-je perdue? Comme c'est étrange que cette terrible et exquise aventure m'arrive à moi, à moi spécialement ! » Elle s'abandonnait avec un fatalisme absolu. George Cannon s'avança d'un pas vers elle. Elle ne pouvait pas voir son visage, mais savait qu'il la regardait avec son expression de despote bienveillant. Elle pouvait sentir les émanations de sa personnalité, qui venaient comme des vagues se briser sur elle. Et elle était

aussi confuse que si elle eût été assise, toute nue devant lui... Et il avait provoqué tout cela rien qu'en mettant quelque chose dans des paroles, rien qu'en disant : « C'est la façon dont je vous regarde ! »

Il continua :

— Je ne peux pas m'en empêcher, voyez-vous... Au premier instant que je vous ai regardée... J'ai trente-six ans, c'est vrai. Mais c'est comme cela ! Je n'ai jamais vu personne comme vous et pourtant, Dieu sait ! Le fait est, Hilda, que je suis sûr que vous ne savez pas à quel point vous êtes supérieure ! Car vous l'êtes, supérieure ! Et vous êtes belle aussi ! Je ne le pensais pas d'abord, mais vous l'êtes ! Vous êtes en train de vous gaspiller. Songez, une femme comme vous !... Vous n'y pensez pas ! Vous êtes si fière, si raide quand vous voulez... Je vous confierais n'importe quoi. Vous êtes absolument la seule femme que j'aie jamais rencontrée à laquelle je me fierais comme à un homme ! C'est un fait... Personne ne pourrait vous apprécier aussi bien que moi. J'en suis absolument certain. C'est impossible. Je vous connais, moi, vous comprenez. Je comprends tout ce que vous faites, et tout ce que vous faites me paraît d'une qualité supérieure ! Vous ne pourriez pas être aussi heureuse avec n'importe qui qu'avec moi ! Non ! Je sens cela en moi... Écoutez, écoutez, il faut que je vous dise quelque chose...

— Quoi? — demanda-t-elle dans un souffle.

Son humeur courageuse n'avait pas duré longtemps. Elle s'abîma encore une fois devant lui et attendit, la tête penchée.

Profondément ému il resta immobile quelques secondes, les lèvres fermées, puis fit un autre pas vers elle.

— Il faut que mon nom devienne le vôtre, — entendit-elle.

Elle pensa, toujours dans l'expectative : « Si tout ceci dure un instant de plus je vais mourir de cette attente et mourir de délice. » Et lorsqu'elle sentit sa main sur son épaule et sa grande ombre sur une partie de son visage, elle s'abandonna calmée pour le moment et murmurant comme dans un soupir de tout son corps :

— Voici un miracle. La vie est miraculeuse ! — Elle reconnaissait avoir manqué de foi en elle.

Et au milieu de sa frayeur et de sa joie, et de l'émerveille-

ment qu'elle éprouvait, de sa surprise extrême et de l'inquiétude où elle se trouvait d'être entraînée dans le tourbillon de la rivière, elle songeait avec calme dans quelque endroit de son cerveau : « La porte n'est pas fermée à clef. Si quelqu'un entrait et nous voyait ! » Et elle se disait aussi, avec un soulagement qui était une extase : « Ma vie va être toute simple à présent. Je n'aurai à me préoccuper de rien. Et je pourrai l'aider. » Car depuis un an elle ne cessait de se demander ce qu'elle devait faire pour arranger son existence. Pendant son long séjour à Preston Street elle s'était répété continuellement : « Après cela, quoi? Cela ne peut pas durer toujours. Quand j'aurai fini, qu'est-ce que j'aurai à faire pour donner satisfaction à ma conscience? » Et elle avait vaguement songé à des buts et des activités magnifiques, elle ne savait trop lesquels... Le problème n'existait plus. Sa vie était arrangée. Elle serait la femme d'un homme supérieur et riche. Et elle pourrait exercer son influence sur lui, à sa manière, secrètement, et par là être supérieure à lui-même.

Amour? Il faut reconnaître que ce mot d'amour ne lui vint pas même à l'esprit pendant ces premiers moments d'éternelle félicité. Et lorsqu'elle songea à lui elle ne lui accorda que peu d'importance. Elle dut reconnaître qu'elle n'avait pas consciemment songé à George Cannon avec amour, — pas du moins avec l'amour tel qu'elle se l'était imaginé. Et même ce qu'elle venait d'éprouver ne rentrait dans aucune des théories de l'amour qu'elle eût pu formuler. Mais avec l'inexorable sens de la réalité qui appartient à son sexe, elle se débarrassa aisément des noms et des théories incommodes et s'accommoda du fait. Et le fait était qu'elle voulait irrésistiblement George Cannon et que, elle le reconnaissait à présent, elle l'avait voulu depuis le jour où elle l'avait vu. Elle éprouva un plaisir intense à s'en rendre compte. Elle s'abandonna franchement à cette volupté d'un désir jusqu'ici inconnu. C'était sans comparaison ce qu'elle avait jamais éprouvé de plus magnifique et de plus périlleux. Elle ne raisonnait pas et ne désirait pas le faire. Elle avait dépassé la raison. Heureuse au point que son bonheur ressemblait à une souffrance raffinée elle aspirait pourtant à une félicité bien autrement torturante. Elle sentait parfaitement que ces

délices seraient pour elle un tourment jusqu'à ce que George Cannon l'eût épousée et qu'elle se fût entièrement donnée à lui.

— Embrassez-moi, — demanda-t-il avec une ardeur pleine d'autorité.

Cette requête la choqua un instant et la jeune fille qu'il y avait en elle faillit s'insurger. Mais elle l'embrassa, unissant dans son acte la douceur de la soumission et la gloire du triomphe ! Elle le regarda en face, confiante en elle-même et en lui. Elle sentait qu'il savait aimer. L'émotion de cet homme l'emplissait d'un orgueil magnifique. Elle semblait lui dire avec transport : « Croyez-vous que je ne sache pas ce que je fais? Je le sais ! Je le sais ! »

Le courant de la rivière était d'une terrible violence. Elle sentit qu'un désastre était probable. Elle savait qu'elle avait pour de bon lancé un défi au destin hasardeux. Mais elle n'était point terrifiée dans cette nuit obscure et pleine de remous où s'enfonçait son avenir. Elle se redressa. Tout ignorante, innocente, impulsive et faible qu'elle fût, elle avait derrière elle la force unique et sans prix que lui conférait sa jeunesse. Elle était jeune et mettait sa confiance dans la vie.

III

ENCORE FLORRIE

Comme ils revenaient par King's Road elle s'arrêta brusquement devant une pharmacie.

— Il faut que j'achète quelque chose, — dit-elle un peu gênée, puis ajouta : — Je vous suivrai.

— Et qu'avez-vous à acheter? — demanda-t-il, se mettant devant elle, avec son air de bienveillante ironie.

— Ça ne vous regarde pas ! — répondit-elle, avec un petit rire. — Je ne serai pas longtemps après vous.

Elle affectait un mystère. Mais son seul but était d'éviter d'entrer en sa compagnie et elle savait qu'il l'avait devinée.

Néanmoins elle trouvait du plaisir à invoquer ce prétexte parfaitement futile.

Lorsqu'après avoir acheté une brosse à dents, elle approcha à regret de la maison, elle aperçut un cab venant d'une direction opposée à la sienne, s'arrêter devant le nº 59.

— Ce doit être Florrie, — dit-elle à demi voix.

Le boarding-house ayant besoin d'une autre domestique jeune, forte et de confiance, Hilda avait conseillé d'inviter miss Florence Bagster à accepter cette situation. Sarah Gailey avait convenu qu'il serait sage de se procurer quelqu'un de Turnhill. Elle se méfiait des bonnes du Midi et semblait croire qu'il n'y avait pas de gens vraiment honnêtes au sud de la Trent. Florence Bagster avait accepté avec enthousiasme et écrit qu'il lui tardait de retrouver son ancienne maîtresse, se gardant d'ajouter que ce nom de Brighton au mystérieux magnétisme avait pour elle beaucoup plus d'attirance que celui de ladite maîtresse. Et maintenant on l'attendait.

Mais ce ne fut pas Florence qui émergea du cab. Ce fut une grande jeune dame à forte poitrine, en toilette aux couleurs multiples et gaies et avec des gants, une ombrelle et un chapeau étonnant. Cette jeune dame, lorsque le cocher eut commencé à tirer sa malle de la galerie, avança un bras et saisit une poignée pour l'aider. Et cette façon d'agir, étrange de la part d'une personne aussi élégante, incita Hilda, qui se rapprochait, à examiner avec plus d'attention la nouvelle arrivante. Elle fut stupéfaite de reconnaître que cette jeune dame inconnue n'était pas une jeune dame, mais la Florrie qui lui était familière parvenue à l'âge avancé de seize ans.

Le vieux cocher ne s'y était pas trompé. Il laissa la malle de fer sur le pavé et prit l'argent de la timide Florrie sans même toucher le bord de son chapeau. Florrie, quelque peu désorientée, posait son ombrelle sur sa malle et s'apprêtait à la soulever toute seule, lorsque Mr Boutwood, le gros Mr Boutwood tout habillé de noir, sortit galamment de la maison pour l'aider. Il convient d'expliquer que l'opposition de Sarah Gailey avait réussi, grâce à l'intervention d'Hilda, à empêcher l'arrivée du ménage Boutwood, l'été précédent. Mais peu après la Noël, Mrs Boutwood était morte subitement et Mr Boutwood, qui avait à sa disposition beaucoup d'argent et

beaucoup de loisirs, était resté en détresse. Dans sa désolation il avait recherché son ancienne relation, George Cannon. Un nouveau pensionnaire était ainsi venu accroître la prospérité du nº 59. Sarah Gailey ne pouvait pas protester. Même elle avait versé de vraies larmes. sur la mort d'un ennemi et l'affliction de l'autre. A présent d'ailleurs, elle n'avait plus que rarement des rapports avec les pensionnaires. Mr Boutwood ne s'aperçut pas immédiatement de la présence d'Hilda. Son attitude à l'égard de Florrie choquait celle-ci doublement. Elle la choquait d'abord en tant que spectatrice, mais elle la choquait également en tant que jeune femme, tout nouvellement devenue jalouse de la dignité du sexe auquel elle appartenait. Florrie était sans l'ombre d'un doute extrêmement jolie. Le petit air mutin de son menton, en particulier, était plus délicieux que jamais. Son teint était même plus délicat que celui d'Hilda. Les travaux domestiques ne l'avaient pas encore dégradée ni défigurée. Il est vrai que ses mains étaient cachées par ses gants et ses pieds par sa longue jupe. Et l'attitude de Mr Boutwood indiquait clairement que ces charmes juvéniles avaient produit sur lui un effet bien connu, mais définitif. Il était prêt à commettre des folies pour cette jeune créature et à nier qu'elle fût une bonne à tout faire ou tout autre chose qu'une magnifique créature. Hilda le blâmait. Elle le blâmait parce qu'il était veuf et, comme tel, n'avait aucun droit au plaisir et devait pour toujours se lamenter dans la solitude. Elle refusait de tenir compte de ses instincts d'homme, de son besoin de compagnie et d'intimité, du vide énorme de son temps inoccupé. Elle l'aurait condamné sans merci rien qu'en considération de son veuvage. Mais ce qui lui faisait surtout lui reprocher son attitude c'est le fait qu'il fût gros et parût quelque peu vulgaire. Elle lui comptait à crime son obésité. Elle ne se souciait guère qu'il fût un martyr de l'oisiveté et de la fortune qui à elles deux l'avaient vieilli avant l'âge. Il était en réalité plus jeune que George Cannon et Florence Bagster paraissait certainement aussi âgée qu'elle-même. Mais cette juxtaposition de la jeune Florrie, mince et virginale, et du gros Mr Boutwood, si terrestre et si défraîchi, la blessait profondément.

Ce fut Mr Boutwood qui, le premier, s'aperçut qu'Hilda

était devant la porte. Il devint immédiatement tout confus et prit un air fort sot. Le dégoût d'Hilda s'additionna aussitôt de mépris. Florrie, néanmoins, conserva aisément sa présence d'esprit et, avec un sourire impertinent, prit la main que lui offrait gracieusement son ancienne maîtresse. En vertu d'une coutume universelle, une domestique conserve quelques-uns des privilèges d'une créature humaine plusieurs minutes avant d'entamer une nouvelle période de servitude. Mr Boutwood s'éclipsa.

— Louisa va vous aider à monter votre malle, — dit Hilda après s'être enquis du voyage merveilleux que Florrie avait fait toute seule ainsi que de la santé de sa tante et de sa famille.

— Louisa, — appela-t-elle dans la direction du haut de l'escalier, puis du sous-sol.

***

Elle suivit la malle dans son ascension puis, Louisa étant redescendue, elle montra à Florrie le chenil qu'elle devait partager avec cette dernière.

— Mettez votre tablier d'après-midi et puis vous pourrez aller voir miss Gailey en bas, — dit-elle en fermant sur Florrie la porte de sa nouvelle demeure.

Lorsqu'elle se retourna, elle aperçut George Cannon entre les deux paliers dans la clarté qui tombait de la lucarne ! Elle ne savait pas comment il était venu là ni s'il était entré dans la maison avant ou après elle. « Je suis bien contente qu'il ne soit pas gros ! » se dit-elle. Ce qui équivalait à : « S'il était gros, tout serait différent. » Ses traits ne se détendirent pas tandis qu'elle descendait les cinq marches qui la séparaient de lui. Il souriait doucement. Elle songeait : « Il faut que nous soyons très sérieux et très prudents dans cette maison. Il ne doit pas y avoir le moindre... » Mais comme elle se trouvait encore sur la dernière marche, il plaça fermement ses mains sur les oreilles de sa fiancée et, attirant sa tête vers lui, l'embrassa en plein sur la bouche. Elle apercevait de nouveau à travers ses cils tous les détails de son visage. Elle se laissa faire. Toutes ses velléités de circonspection s'évanouirent comme par magie, fondues dans ce tendre abandon dont elle avait honte, mais

pour lequel elle aurait fait, sans réfléchir, n'importe quel sacrifice. Leur étreinte ne dura qu'un instant. Il n'était pas seulement à l'abri du reproche d'obésité ; il était innocent aussi de cette faute impardonnable qu'est la gaucherie. Il était audacieux mais non téméraire et jamais embarrassé. Il est vrai qu'elle avait vu de l'appréhension et de l'inquiétude sur son visage au moment de sa déclaration, mais ce moment avait été unique et ce trouble l'avait flattée de façon ineffable. Maintenant, entre ces deux paliers, elle s'abîmait dans son délice. Et elle se sentait corrompue, avilie même. Mais peu lui importait. Elle se disait, toute saisie : « Voici l'amour. Voici ce que doit être l'amour. J'ai dû aimer sans m'en rendre compte. Et quant à ces histoires de jeunes filles qui savent toujours quand un homme les aime et qui prévoient sa déclaration, et toutes les bêtises de ce genre... » Ce mépris qu'elle éprouvait pour ce genre de bêtises était inexprimable.

— Florrie vient d'arriver, — murmura-t-elle. Et d'un mouvement de tête elle indiqua qu'elle se trouvait dans son chenil. — C'est un peu honteux, vous ne trouvez pas? — demanda-t-elle.

— Quoi?

— De la faire venir ainsi, de si loin ! Elle ne connaît pas une âme à Brighton. Elle aura certainement un mal du pays épouvantable...

— Et vous, — l'interrompit-il poliment. — Est-ce qu'elle ne vous connaît pas?

Il mit toute son amabilité dans son sourire.

— Oui... mais...

Elle ne finit pas. Ce n'était pas la peine. George Cannon n'avait pas compris. Il ne sentait pas comme elle et elle ne pouvait pas lui communiquer son émotion. Elle fut saisie d'une terrible anxiété et éprouva la sensation de vide dans son estomac. Cela passa aussi rapidement qu'une hallucination. C'était bien une de ces anxiétés que connaissent presque tous les êtres normaux juste avant ou après le mariage. Elle ne voulut pas s'en apercevoir. Elle était fiancée, c'était le grand point. Elle était fiancée et joyeusement décidée à pousser cette grande aventure jusqu'au bout. L'immensité des risques à courir l'obligeait à les accepter.

LIVRE V

I

LOUISA DÉCHAINÉE

Hilda, après un long voyage en chemin de fer, se lavait le cou, le visage et les mains au grand lavabo à deux cuvettes de la grande chambre à deux lits du second étage du boarding. George Cannon entra doucement derrière elle. Elle fit semblant de ne pas l'entendre. Il posa légèrement ses mains sur ses bras mouillés. Avec un sourire de condescendance indulgente qui s'adressait en partie à elle-même, elle continua sa toilette sans vouloir s'apercevoir de sa présence.

Ce retour de voyage de noces, qu'elle redoutait, s'était accompli très simplement et sans difficultés. Elle le redoutait parce que c'était à ce moment-là seulement que son mariage devait être officiellement reconnu et annoncé. Il avait été impossible naturellement d'annoncer en pleine saison estivale les fiançailles du directeur du boarding avec une jeune fille qui vivait sous le même toit que lui. Et aucune disposition définitive n'avait été prise pour le mariage jusqu'au soir où George remarqua qu'il aimerait que la cérémonie eût lieu à Chichester, Chichester étant le nom de son nouvel hôtel. Cette manifestation de sentimentalité avait à la fois stupéfié et touché Hilda. Il fallut néanmoins renoncer à Chichester à cause des difficultés que présentait un séjour là-bas. Ce sujet de discussion ayant ainsi été franchement abordé, il l'avait poursuivi et un soir avait déclaré sur un ton détaché qu'il avait pris une chambre à Lewes, et avait l'intention d'y coucher tous les soirs pendant le terme de résidence imposé par la loi. Moins de trois semaines plus tard Hilda avait quitté sans éclat le nº 59, sous le prétexte officiel d'aller passer quelques jours chez des amis pour se reposer des fatigues d'août et du commencement de septembre. Elle descendit du train à Lewes et là, en présence d'étrangers, épousa George Cannon qui avait quitté Brighton deux jours auparavant et

était censé se trouver à Londres pour affaires. Sarah Gailey elle-même, bien que sa santé se fût améliorée, n'assistait pas au mariage. Seule dépositaire du secret des deux conjoints, il lui fallait demeurer à Brighton pour s'occuper du nº 59.

Ce fut un étrange mariage ! Pas un seul cadeau, sauf ceux qu'échangèrent les deux époux ! Aucun des problèmes qu'il soulevait n'avait été résolu ni même abordé. Qu'allait devenir Sarah Gailey par exemple ! Allait-elle continuer à vivre avec eux? C'était inconcevable et pourtant le contraire était inconcevable aussi. Sarah n'avait rien dit et on ne lui avait rien dit. Les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes. On n'avait même pas décidé quelle chambre Mr et Mrs Cannon habiteraient. Il était à peu près certain que, pendant la morte-saison qui séparait l'été populeux de l'élégant automne, il y aurait plusieurs chambres inoccupées. Mais Hilda, pas plus que George, ne voulait se tracasser de tous ces détails ennuyeux, qu'ils eussent de l'importance ou non. Leur façon d'envisager la situation était la suivante : « Marions-nous d'abord et nous nous occuperons de tout cela ensuite. » C'est ainsi que ce retour avait paru à Hilda quelque chose de formidable. Pendant tout le trajet d'Irlande à Brighton elle s'était dit : « Il faudra que je monte le perron, que j'entre dans la maison et que j'entende les gens m'appeler Mrs Cannon ! Et puis il y aura Sarah !... » Mais son entrée dans la maison n'avait rien eu de terrifiant. Partout l'adresse de George avait été merveilleuse, extraordinairement réconfortante et rassurante, et nulle part autant que dans le vestibule. Le ton avec lequel il avait dit à Louisa : « Prenez la valise de Mrs Cannon, Louisa », avait été un chef-d'œuvre d'aisance. Louisa avait bronché, incontestablement, car cette bizarre Sarah, qui conservait à Brighton l'esprit essentiel des Cinq Villes, avait jugé bon de ne rien dire du tout aux domestiques. Mais le vétéran discipliné qu'il y avait en Louisa avait aussitôt recouvré ses esprits et elle avait répondu : « Oui, monsieur », avec un naturel qui faisait d'elle l'égale de son patron... Hilda avait franchi le pire. Et les instants qui suivirent furent rendus faciles grâce à l'annonce d'une grande nouvelle que Sarah Gailey fut obligée de faire tout de suite et qui, monopolisant l'attention, tira entièrement la jeune mariée de son embarras.

Florence Bagster, s'étant insolemment querellée avec sa maîtresse, était partie sans donner congé. Mr Boutwood était parti également et le rapport qui existait entre ces deux départs n'était que trop apparent, non seulement pour Sarah mais aussi pour les trois miss Watchett récemment arrivées. Florence, qui ne savait que murmurer, avait crié en parlant à sa maîtresse. Cette Florrie, rougissante et modeste qui hier, dans les Cinq Villes, n'était qu'une petite enfant, s'était compromise avec un veuf corpulent certainement assez âgé pour être son père. Et ce veuf, l'ami de la maison, avait montré si peu de considération envers elle qu'il n'avait pas hésité à s'afficher en ville avec Florrie. On savait qu'ils vivaient plus ou moins ensemble et qu'il la protégeait.

*
* *

— Je crois que je ferais bien d'écrire tout de suite à sa mère, — dit Hilda laissant tomber son éponge et tâtonnant à moitié aveuglée, pour attraper sa serviette.

En s'agitant, elle avait échappé aux mains de son mari.

— Si vous voulez, — répondit George avec un sourire détaché.

Puis, la regardant en face, il posa ses mains sur les épaules humides de sa femme. Elle leva les yeux vers lui par-dessus sa serviette, la tête penchée en avant et cessant de remuer. Elle voyait, comme elle l'avait déjà vu une centaine de fois, tous les détails de son grand visage, agréable et pourtant marqué, tous les poils de son impressionnante moustache, tous les reflets changeants de ses yeux noirs. Son charme était d'une espèce rude et sans finesse mais il était plein de savoir-faire et il y avait quelque chose qui plaisait à Hilda dans son aspect d'homme expérimenté, touché par la vie et un peu dépravé. Elle aimait se sentir jeune fille avec lui et qu'avec lui, seul entre tous les hommes, sa pudeur ne lui servît de rien. Elle commençait à se rendre compte de son pouvoir sur lui et de son étendue. C'était un pouvoir miraculeux et mystérieux, qu'elle n'avait jamais demandé et qu'il n'avait jamais reconnu, sauf par ses regards et ses gestes. Il résidait dans ce fait qu'elle lui était indispensable. Il n'était pas son

esclave — elle aurait pu même être considérée comme formant partie de ses possessions — mais lui était l'esclave du besoin qu'il avait d'elle. Il l'aimait. En lui elle voyait ce qu'était l'amour ; elle l'avait vu plus ou moins clairement depuis le jour même de leurs fiançailles. Elle était à la fois fière et honteuse de son pouvoir. Il n'en possédait pas l'équivalent vis-à-vis d'elle. Elle avait de l'affection pour lui, même une affection grandissante, mais la domination qu'il exerçait sur ses sens touchait déjà à sa fin. Elle avait traversé des extases de bonheur qui l'avaient secouée, qui l'avaient fait souffrir dans leur violence. Elle avait connu des heures inoubliables, des heures qui, elle le savait, ne reviendraient jamais. Et elle était restée rassasiée et non point satisfaite. Aussi en vertu de cette désillusion qui n'était pas encore devenue réellement amère, elle en arrivait à se considérer comme supérieure à lui, comme étant moins naïve que lui, comme étant même essentiellement son aînée. Et en lui parlant, parfois, elle prenait une mine grave, précocement sage, comme pour indiquer qu'elle avait accès à des sources de connaissance qui lui seraient toujours fermées.

— Mais n'êtes-vous pas d'avis que nous devrions écrire? — demanda-t-elle, fronçant les sourcils.

— Certainement, si vous voulez. Ça n'arrangera rien. Vous n'imaginez pas que sa mère va arriver, n'est-ce pas? Et même si elle arrivait... C'est comme ça et vous n'y pouvez rien !

— Essuyez-moi les épaules, voulez-vous? — demanda-t-elle.

Il leva docilement les mains et comme elles étaient mouillées les essuya au coin pendant de la serviette.

— Je crois qu'il faut que je m'en aille, — dit-il.

— Verrez-vous Mr Boutwood?

— Peut-être. Je crois que je sais où le trouver.

Hilda eut l'impression d'apercevoir comme dans un éclair la vie séparée de la sienne que son mari menait en ville, ces fréquentations et ces habitudes masculines dont elle ne connaissait ni ne connaîtrait jamais rien. Et cette large existence du mâle la rendit jalouse.

— Vous allez le voir maintenant?

— Mais oui !

George eut un sourire polisson.

— Qu'est-ce que vous lui direz?

— Qu'est-ce que je peux lui dire? Ça ne me regarde pas, cette histoire. Sauf que nous avons perdu une servante qui faisait l'affaire. Mais je suis sûr que c'est la faute de Sarah. Elle n'est bonne à rien avec les domestiques, maintenant.

— Je n'adresserai plus la parole à Mr Boutwood ! — s'écria-t-elle presque avec emportement.

— Oh, mais...

— Sa conduite est tout simplement scandaleuse. C'est mal réellement. Un homme comme lui !

George avança les lèvres, comme pour protester.

— Vous pouvez être sûre qu'elle l'a bien voulu, — dit-il.

Une rougeur se répandit lentement sur le visage et le cou d'Hilda et elle baissa les yeux. L'orgueil et la honte se mêlaient de nouveau dans son cœur.

— Ne vous frappez pas, mon petit, — dit George d'un ton encourageant.

Il l'embrassa. Puis il prit son chapeau et sa canne qui se trouvaient avec un tas d'autres choses sur le grand déssus de lit blanc et s'en alla, toujours élégant.

— Vous ne comprenez pas ! — lui lança-t-elle avec un délicieux regard de côté qui exprimait du reproche au moment où il ouvrit la porte.

Elle se reprocha la trompeuse coquetterie de ce regard.

— Vraiment ! — répondit-il avec insouciance.

Il était bien sûr que rien n'échappait à son intelligence. Aux yeux d'Hilda, choquée par le manque de délicatesse et de finesse qui caractérisait évidemment son attitude d'à présent comme en d'autres occasions, cette confiance en soi était désolante. Elle était même menaçante et sinistre.

*
* *

Elle passa ses bras dans un corsage neuf acheté à Londres le second jour de leur mariage.

Toute seule dans la chambre, elle sentait encore ses mains sur son épaule : contact mystérieux, troublant... Elle était mariée. Elle avait le droit de discuter l'aventure de Florrie

avec un magnifique dédain si elle en avait envie. Sa respectabilité était inattaquable. Personne ne pouvait rien contre ce fait de son mariage. Et pourtant, tout au fond d'elle-même, elle avait honte. Une fois de plus elle admettait vaguement, comme elle l'avait fait plusieurs fois avant son mariage, qu'elle avait souillé son idéal. Sa conscience n'était pas à l'unisson de celle de la société. Elle se disait, tout en se préparant dans l'agréable attente de son mari : « Ce n'est pas bien. Cela ne peut me mener à rien de bien. Cela finira mal. Je suis sûre que j'aurai à en souffrir. Toute cette histoire ne vaut rien. Je le sais et je l'ai toujours su. »

Elle était déjà déçue par son mariage. Au milieu de la fièvre de son appétit sensuel, elle discernait déjà clairement une lassitude naissante. Son mari ne lui apparaissait plus comme un être romantique et inscrutable; elle avait exploré, repéré son âme et toutes ses supériorités ne rachetaient pas ce qu'il y avait en lui de trop terrestre. Elle se demandait sinistrement où et dans quelles circonstances il avait acquis ce savoir-faire qui l'avait charmée et la charmait encore. Elle voyait devant elle une perspective de jours et d'années au cours desquels l'ennui augmenterait probablement et le plaisir diminuerait. Mais elle se redressa d'un geste de défi et dit :

— Dans tous les cas la chose est réglée ! Je le voulais et je l'ai eu ! Si j'ai des épreuves à traverser, je les traverserai.

Et tout ce temps-là, par-dessus l'abîme de ces réflexions flottait comme une vapeur, une sorte d'expectative heureuse, un contentement immédiat et naïf. Et elle se dit gaîment qu'il fallait écrire tout de suite à Janet Orgreave pour lui annoncer son mariage et en informer aussi l'oncle de sa mère, là-bas dans le Nord.

A ce moment précis, des phénomènes inusités se produisirent dans le dernier escalier. Des voix montées à un diapason aigu se faisaient entendre d'Hilda et de plus en plus distinctement, malgré que la porte fût fermée. Au nº 59, dans l'intervalle entre deux saisons personne ne parlait fort, surtout dans l'escalier. Et personne ne se surveillait plus farouchement sous ce rapport que Sarah Gailey et Louisa. Pourtant c'était précisément ces deux-là qui faisaient du bruit. Et ce bruit allait en augmentant, troublait, scandalisait la maison. Hilda

secouait la tête. Il était clair que le problème que constituait la situation de Sarah Gailey dans la maison devrait être abordé et réglé sans délai. Les souffrances de la pauvre femme avaient sans doute fâcheusement réagi sur son tempérament et son caractère. Elle était jadis extraordinairement adroite dans sa façon de diriger les domestiques, bien que ses manières à leur égard n'approchassent jamais de la cordialité. Mais elle s'était querellée avec Florrie et maintenant c'était le tour de Louisa ! C'était ridicule et ennuyeux, et cet état de choses ne pouvait continuer.

La dispute qui se poursuivait sur le palier de l'étage des bonnes semblait être motivée par le fait que Louisa avait négligé d'enlever les draps du lit abandonné par Florrie dans son chenil.

— Je ne vais pas toucher ses draps pour tout l'or du monde ! — proclama Louisa d'une voix terrible.

Et par cette simple phrase, avec tout ce qu'elle impliquait, elle étala inconsciemment la sordide ignominie de son cœur vieillissant ; rien que l'intonation du mot « draps » révélait toute l'immonde jalousie, tous les désirs insatisfaits qui se cachaient d'habitude sous sa robe correcte, son tablier propret, ses gestes affectés et son attitude déférente. Sa voix qui avait perdu toute retenue faisait résonner tout l'escalier de sa rancœur de vieille fille, outrageait sa respectabilité, salissait la maison entière.

Hilda ouvrit aussi doucement que possible la porte de sa chambre et resta immobile, dressant l'oreille. Allait-elle s'avancer pour intervenir ou demeurer discrètement à la même place ? Presque au même instant elle entendit le loquet de la porte du salon jouer avec précaution : deux des Watchett écoutaient aussi. Et du sous-sol arriva un bruit étouffé de fou rire. La cuisinière, à la porte de sa cuisine, prenait du bon temps et par son fou rire apportait à sa collègue un secours moral. Son attitude indiquait que le maître était sorti, que la jeune maîtresse n'avait pas encore établi sa position d'une façon définitive et que, pendant les dernières semaines, la vieille n'avait fait que perdre sa propre autorité.

Il y eut un mouvement hésitant sur l'escalier invisible là-haut et Hilda put apercevoir les pantoufles de feutre de Sarah

Gailey et le volant de sa jupe. Elle put entendre aussi son souffle qui révélait son émotion.

— Très bien, Louisa, j'ai fini.

La voix de Sarah était à présent plus calme. Elle essayait de la maîtriser et jusqu'à un certain point réussissait à l'empêcher de monter. Mais elle tremblait en dépit de ses efforts. Elle disait la vérité. Elle avait fini en effet. Elle était au bout de ses ressources.

— J'ai fait des maisons! — continua Louisa avec un mépris conquérant, — ça, j'en ai fait. Mais je n'en avais pas vu jusqu'à présent où une fille qui aurait dû être souillon fichait le camp avec un client, sans qu'on dise rien, et encore un ami du patron. Et ce n'est pas tout... Ses draps, tiens, parbleu !

— Je n'ai rien à dire de plus, — répondit Sarah sans nécessité.

Et elle descendit.

— Je ferai simplement mon rapport à Mr Cannon. Nous verrons.

— Et cette histoire de Mr Cannon? — hurla Louisa, hors d'elle-même.

Il y avait quelque chose de si particulier dans le ton de sa voix que Sarah Gailey s'arrêta. Hilda rougit. Les Watchett écoutaient. On ne leur avait pas encore annoncé le mariage. Cela devait se faire officiellement un peu plus tard. Et c'était Louisa à présent qui s'en chargeait, brutalement, grossièrement. Ce que cette scène avait d'outrageant en fut augmenté cent fois, devint une inconcevable, une effroyable horreur. Il parut à Hilda que son amour-propre avait revêtu une enveloppe physique et que Louisa la tailladait avec un couteau ébréché.

— Mr Cannon a ramené sa femme chez lui, — dit brièvement Sarah avec une dignité et un courage qui augmentaient dans la même proportion que la distance la séparant de cette terrible, de cette incroyable Louisa.

Hilda pouvait maintenant apercevoir son visage tout pâle. Les sourcils et le menton étaient levés pour exprimer le mépris inspiré par l'ignoble servante, mais la pauvre tête tremblait.

— Et son autre femme, qu'est-ce que vous en faites?

— Louisa !

Sarah Gailey leva encore une fois la tête vers le haut de l'escalier.

— Je sais que vous êtes en fureur et ne savez pas ce que vous dites. Mais vous ferez bien de faire attention.

Elle s'exprimait avec une hauteur négligente soigneusement étudiée.

— Vraiment, — répondit la voix stridente de l'autre. — Je vous demande ce que vous faites de son autre femme? Qu'est-ce que vous faites de la vieille qu'il a épousée dans le Devonshire? Dieu me pardonne, Florrie était pleine de cette histoire, elle ne savait parler de rien d'autre dans son lit, le soir ! Ne saviez-vous pas que cette vieille-là s'est informée de ce que devenait son beau mari, là-bas, de vos côtés? — Elle rit bruyamment. — Turnhill, est-ce bien ça?... Et pendant ce temps vous vous tenez bien cois pour venir me raconter tout d'un coup qu'il ramène sa femme chez lui ! Ah ! Oui, c'est une jolie maison ! Et, j'en ai fait quelques-unes !

Hilda sentait son cœur battre contre son corsage avec une force terrifiante mais n'était consciente d'aucune autre sensation. Elle entendit Louisa renifler bruyamment comme pour écraser la maison de son mépris, puis un silence étrange et sinistre régna dans l'escalier. On n'entendait aucun bruit, pas même celui d'un mouvement. Les Watchett ne bougeaient pas. La cuisinière ne bougeait pas ; la fureur de Louisa s'était rassasiée. Le palier vide s'étendait à la porte d'Hilda comme s'il attendait quelque chose.

Puis Sarah Gailey l'aperçut à demi cachée derrière la porte et se précipita vers elle en chancelant. En un clin d'œil elles furent toutes les deux dans la chambre, la porte fermée.

— Quand George va-t-il rentrer pour la mettre à la porte? — demanda frénétiquement Sarah dans un souffle.

— Bientôt, je pense, — répondit Hilda qui éprouvait une gêne intense.

Elles ne dirent plus rien. Et elles avaient l'impression que la maison était investie et assiégée ; que dans cette chambre seule elles se trouvaient en sûreté, et cela même pour quelques instants seulement.

(La fin prochainement.)

ARNOLD BENNETT

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MAURICE LANOIRE)

EN MAI A MADRID

Quand on débarque à Madrid, un beau soir de printemps, si l'on vient tout droit des zones tragiques, on ne peut se défendre d'un saisissement : on est ébloui, éberlué, soulagé et comme choqué à la fois. Tant de lumières, vives et libres ! Et sous la blanche nappe qu'elles forment, ce va-et-vient d'une foule si tranquille, grave et voluptueuse tout ensemble, et majestueusement nonchalante ! Et tant d'hommes jeunes dans cette foule !

Entre les étalages qui scintillent, sous les affiches électriques qui clignent, le flot épais et tiède coule paresseusement. De lents remous s'y forment. On n'est pas pressé d'arriver. On pause volontiers au bord du trottoir pour admirer les belles paires de chevaux nerveux, aux harnais étincelants, qui mènent au Prado, dont les arbres semblent un décor d'Opéra-Comique, les élégantes en mantille. Dans la large rue montante qui conduit à la Puerta del Sol, entre les silhouettes, découpées sur la nuit pâle, de tant de monuments d'orgueil, — depuis la tour simili-gothique élevée à la gloire des Postes et Télégraphes jusqu'à l'énorme temple dorique dressé par je ne sais quelle Banque, — une longue queue de tramways jaunes, arrêtée, semble une chenille lumineuse. La file des globes haut pendus darde sur eux, infatigablement, sa blancheur crue et palpitante.

Une pauvre femme, aux sandales traînantes, qui porte un tout petit sur sa poitrine, enveloppé dans son long châle

à franges, s'arrête devant un de ces globes, pour lui faire admirer l'éblouissante lumière. Et en vérité je l'admire de mon côté, cette lumière oubliée, avec des yeux d'enfant. Comme un enfant aussi je me laisse bercer, je me laisse porter par cette foule insouciante. Et une étrange émotion m'envahit. A l'irrésistible impression physique de soulagement que j'éprouve, l'image de ceux que je viens de quitter, de ceux que je pansais hier, se mêle avec une cruelle autorité. Je respire plus librement. Et pourtant j'ai le cœur serré. Et c'est avec une sorte d'hébétude bizarre que je me répète machinalement, presque tout haut : « Comme elle est loin d'ici la guerre... »

***

Loin d'ici la guerre? Moins loin peut-être qu'on le croit, irrésistiblement, à la première apparence. Moins loin que le dit cet éclat de surface et la libre vie pacifique qui se déploie entre tant de magasins orgueilleux.

Leur orgueil sera peut-être abattu, à eux aussi, bientôt. La prospérité de beaucoup, du moins, sera touchée. Les arrivages seront de plus en plus difficiles. Et pour entretenir cette richesse de lumières toute la nuit dans les rues, le charbon, peut-être, se fera rare.

C'est qu'on commence à les sentir partout, et non pas seulement dans les pays en guerre, les contre-coups de la guerre sous-marine. C'est que l'Allemagne coule impitoyablement les bateaux de Bilbao ou de Valence, aussi bien que ceux de Marseille ou de Bayonne. C'est qu'elle commence à faire comprendre à l'Espagne aussi, en montrant avec fierté la liste, chaque jour allongée, des vapeurs qu'elle coule, des richesses qu'elle engloutit, des hommes et des femmes qu'elle noie : « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi. Quiconque ne m'aide pas me trahit. Quiconque n'accepte pas ma loi sentira un jour ou l'autre le poids de ma force. » Et le jour va venir, peut-être, où il faudra opter, où il faudra montrer sa sympathie, décidément, pour un camp ou pour l'autre.

La démission motivée du comte de Romanonès a nettement posé la question. Il se dit incapable de continuer — parce

qu'il est insuffisamment soutenu — la seule politique qui puisse conserver à l'Espagne son rôle traditionnel de sœur aînée des Républiques hispano-américaines, et lui assurer aussi dans l'Europe renouvelée par les traités qui suivront la grande guerre, la place proportionnée à ses espérances : une politique aliadophile. Par cette belle sortie, claquant les portes, l'habile ministre forçait les plus insouciants à réfléchir. Il imposait à la nation une sorte d'examen de conscience collectif.

L'examen de conscience est commencé, bien commencé. Mais non pas certes dans le recueillement ! De quelles clameurs au contraire la discussion publique n'est-elle pas entourée ! Et quelles menaces furibondes déjà dans les yeux des discuteurs!

***

Ce qui frappe le plus, au premier abord, c'est la vigueur avec laquelle s'exprime un sentiment nettement hostile à la thèse du comte : le sentiment que l'Espagne, à tout prix, doit rester hors de la guerre. Que la question de l'intervention soit seulement posée, il y a des gens, et beaucoup, que cela paraît agacer au suprême degré. On ne veut rien voir, rien savoir, et on rue.

Parmi les journaux que vous imposent, sur l'asphalte de la Puerta del Sol, les gamins agiles ou les femmes empêtrées d'un mioche, les plus nombreux, les plus ardents, les plus tenaces flattent consciencieusement ce furieux pacifisme. Leur concert méthodiquement violent obéit, dirait-on, au doigt d'un invisible chef d'orchestre. Et le thème est bientôt trouvé : « Plutôt mille fois la guerre civile. » Plutôt que de se laisser entraîner à combattre aux côtés des Alliés, l'armée, insinue-t-on, préférerait descendre dans la rue, où d'ailleurs les pavés s'entasseraient d'eux-mêmes.

Je retrouve la même note dans une pétition contre la guerre que des femmes font signer pour la porter au roi. Elles évoquent les horreurs de la tranchée qu'elles veulent épargner, disent-elles, à leurs maris, à leurs fils, à leurs frères. Mais aussitôt après, elles laissent entrevoir que la barricade a ses beautés. Et les pleureuses sur ce terrain se retrouvent viragos.

Espana no va a la guerra. C'est le titre d'un placard que des équipes de crieurs distribuent, en faisant rouler formidablement les *r*, à la foule qui sort des comptoirs et des ateliers. L'auteur déclare qu'il a eu des sympathies pour les Alliés. Mais depuis que ces voleurs de Yankees sont avec eux, il se rebiffe. Et lui aussi plutôt que de combattre aux côtés des Yankees... même refrain.

La foule manifeste d'ailleurs, à sa façon, sa volonté de rester en dehors du conflit. Une pièce d'actualité tient l'affiche : *le Retour de Jésus.* L'auteur imagine le Christ revenant dans un pays déchiré par la guerre. Et à un moment donné le maître de la douceur élève la voix contre les peuples qui ont la lâcheté de se laisser ainsi mener au carnage. Des applaudissements enthousiastes, furibonds, dans la salle enfiévrée saluent la tirade et forcent l'acteur à la redire.

Au sortir du théâtre, sous la nuit pâle et tiède, dans les grandes rues lumineuses, le va-et-vient tranquille des passants continue. Il veut continuer. Et que le monde autour de cet îlot de volupté ne soit plus qu'une mer de sang, qu'importe?

***

Mais non, ceci n'est que la première apparence, ceci n'est que la surface. D'autres sentiments sont à l'œuvre qui travaillent profondément les consciences.

Je retrouve des amis dans leurs maisons si simplement hospitalières. Je rends visite à des professeurs, dans les instituts, les centres d'études qu'ils ont créés. Je rencontre des journalistes, des hommes politiques, aux terrasses encombrées des clubs.

D'autres sentiments sont à l'œuvre. Et non pas seulement ce sentiment de l'honneur national qui est plus chatouilleux peut-être ici qu'ailleurs : les coups de botte de l'Allemagne, pour peu qu'ils se multiplient, finiront bien peut-être par le réveiller jusque dans les masses les mieux chloroformées par la propagande germanophile. Et nul ne peut prévoir l'ampleur que prendront ses réactions.

Mais ceux qui penchent de notre côté ont d'autres argu-

ments. Ils ne veulent pas seulement une Espagne respectée — cela va de soi — mais relevée, libérée. Et ils escomptent, pour aider à ce redressement, les contre-coups de l'immense secousse qui ébranle le monde. Dans le cœur de la plupart d'entre eux, à la préoccupation de grandeur nationale exprimée dans la note du comte de Romanonès, un rêve de progrès par la liberté se mêle. Que l'Espagne fasse le nécessaire pour garder la présidence morale du monde hispano-américain, mais aussi qu'elle conserve le contact, pour recevoir quelque chose de leur élan, avec les démocraties en bataille, tel est leur vœu intime. Et s'il fallait un bain de sang pour acheter cette régénération, eh bien, elle ne serait pas payée trop cher ! Plusieurs de nos amis — mystiques de la guerre eux aussi en ce sens — cèdent à cette pente. Ils y céderaient du moins s'ils ne savaient pas leur armée proportionnellement si faible, et leur appoint militaire si mesuré jusqu'à nouvel ordre. C'est pourquoi ils se hâteront de répéter qu'ils ne demandent pas aujourd'hui à l'Espagne de nous prouver sa sympathie en entrant à nos côtés dans la lice. Mais ils entendent qu'elle doit rester liée à notre cause, liée non pas seulement par les liens de la nécessité économique, mais par ceux de la communauté d'idéal politique.

Au fur et à mesure que nos conversations s'étendent, je retrouve sous le vernis de la politique extérieure les lignes de la politique intérieure. Les positions des esprits devant ce conflit qui met en présence, non pas seulement des groupes de nations, mais des systèmes d'idées, sont déterminées par des affinités morales préalables. Et ceux qui ont peur du peuple vont irrésistiblement à l'Allemagne comme à leur forteresse modèle. Tandis que les autres persistent à aimer en nous le bélier de la liberté...

C'est assez logique. Ainsi s'explique la profondeur de l'abîme qui sépare ici germanophiles et aliadophiles. Deux familles de vieilles passions sont réveillées et mises aux prises par ce conflit nouveau. Et telle est la sombre ferveur qu'elles soufflent à ceux qui me parlent que, s'ils avaient des troupes derrière eux, je me demande si elle ne deviendrait pas quelque jour une réalité pour l'Espagne, cette guerre civile dont on parle tant.

***

Un ami m'explique : « Vous causez avec des chefs de groupes. Prenez garde de prendre leurs marottes au tragique. Il faudrait savoir le volume des groupes qu'ils ont derrière eux, savoir aussi à quelle profondeur ces groupes mêmes peuvent agir sur la masse.

« Croyez-moi, l'apathie politique reste en Espagne la dominante. L'immense majorité ne s'intéresse à la guerre que comme à une course de taureaux. Et elle s'intéresse aux courses de taureaux plus qu'à la guerre. Avec le printemps la saison des courses revient. Vous avez pu voir déjà les comptes rendus des prouesses des toreros envahir les colonnes réservées aux correspondants de guerre. L'autre semaine, d'un coup de corne malheureux notre Bellesteiros est mort. Que n'avez-vous pu en passant admirer à Saragosse la magnificence de son cortège funéraire ! Victor Hugo seul a suscité chez vous pareille apothéose. Pour l'émotion de toucher le cercueil du héros national, on s'est battu dans les rues. Une passion si forte est envahissante. C'est une hypnose. Elle ne laisse guère de place aux émotions proprement politiques. Même en agitant le fameux spectre de la guerre, les professionnels ne réussiront pas à réveiller la vie politique en Espagne. »

L'occasion est belle pourtant. Jamais images plus sensationnelles n'ont paru aux vitrines. Jamais polémiques plus véhémentes dans les journaux. Il y a là de quoi galvaniser les masses les plus systématiquement insouciantes.

Pour commencer, voici que la Plazza de Toros devient un rendez-vous de meetings. Maura veut parler au peuple.

***

Comme aux plus beaux jours des grandes courses, les immenses gradins circulaires se garnissent d'une foule bourdonnante ; l'arène même est un parterre pour les jeunesses mauristes.

Aux étages supérieurs, sur des banderoles de circonstance, des devises sont inscrites, empruntées aux œuvres du grand leader. Je relève celle-ci : « Les peuples meurent non parce que *débiles* mais parce que *vils*. Tiens, tiens, est-ce donc au sentiment de l'honneur national souffleté par le sans-gêne allemand que l'orateur va faire appel?

Il ne semble pas ; et dès les premiers mots qu'il peut placer après des acclamations sans fin, M. Maura donne toute la satisfaction voulue au sentiment intime de son public, lorsqu'il répète, comme bien entendu, que l'Espagne ne veut à aucun prix et sous aucun prétexte, se laisser entraîner dans la guerre. Jamais *descabello superior* n'a déchaîné sur ces mêmes gradins plus vifs trépignements d'enthousiasme. Ils se renouvelleront quand M. Maura, faisant bon marché du *San Fulgencio* et de plusieurs autres, déclarera que l'Allemagne n'a fait à l'Espagne aucune espèce d'*aggravio*. Et le ton dont il le dit et l'ardeur avec laquelle on l'accueille, c'est comme un blanc-seing accordé d'avance aux plus audacieuses pirateries. C'est une absolution préalable qui a presque l'air d'une invite.

Il est vrai qu'il rappelle que les nécessités géographiques lient la destinée de la péninsule ibérique à celle de l'Europe occidentale : France et Angleterre. Mais il passe vite sur ce thème qui tenait plus de place dans ses précédents discours. Son public n'aime guère qu'il y insiste. Le vent a décidément tourné, dans ce cirque, contre les Alliés. Les oiseaux, que l'on continue d'entendre, chantant le printemps aux bords du toit de briques, pendant que l'orateur déroule ses périodes, dominent de leur magnifique insouciance une mer de colère humaine déchaînée par l'amour de la paix.

Voici de la philosophie. Car l'orateur ne dédaigne pas de passer pour un penseur. Il reconnaît qu'avec les deux groupes de nations deux conceptions de la vie sociale s'entre-heurtent. Mais il refuse de choisir entre elles : leur opposition est nécessaire au mouvement dialectique de l'histoire. Beau détachement de philosophe, sans doute, mais bon calcul d'homme d'État? L'avenir le dira.

« Pour une corrida, me souffle un voisin qui est de l'opposition, celle-ci au moins est imprégnée de l'horreur du sang? »

Sans doute. Mais on pense plutôt à un marché ; voire à un marchandage. L'insistance de l'orateur à revendiquer Gibraltar et Tanger est significative. Il a l'air de dire, s'adressant aux gouvernements alliés par-dessus les têtes serrées de ses auditeurs : « Donnant, donnant? » Il a oublié une autre formule : « Qui ne risque rien, n'a rien. » Il veut parler à la fois en homme d'État soucieux de ménager un grand avenir à son pays, et en orateur de réunion publique, désireux de flatter la passion dominante d'une foule.

Pendant que celle-ci s'écoule, assouvie, par les vomitoires du cirque, je me demande si une autre foule se trouvera, aussi nombreuse et ardente, à qui l'on pourra parler un tout autre langage, pour exercer sur le gouvernement une pression égale et contraire à celle qui vient de s'exercer sous la devise : « *Viva el Rey !* »

***

Où je trouve le plus de gens que le discours de Maura indigne, c'est dans les milieux universitaires.

Il y a beaucoup d'universitaires ici qui sont tourmentés par un fiévreux désir de progrès. Ils savent mieux que les autres quels degrés leur pays a descendus. Aider à le relever d'abord par une réorganisation intellectuelle ; multiplier à côté des centres de recherches scientifiques, les écoles imprégnées d'esprit nouveau, tel est le rêve qui les obsède.

Ce rêve commence d'ailleurs à prendre corps : à côté d'un *Centre d'études historiques*, logé dans les bas-côtés de la bibliothèque, dont les publications sont dès maintenant bien connues des philologues, à côté d'un *Institut de réformes sociales*, qui assemble avec méthode des documents, non seulement pour les législateurs mais pour les sociologues, il y a dans le faubourg de Madrid, qui regarde la blanche sierra, une *Résidence d'étudiants* que Paris pourrait envier : claire, aérée, sobrement élégante, elle va permettre à une croissante élite de « bacheliers » de Salamanque ou autres lieux, une véritable évasion vers les hauteurs.

Or, la plupart de ceux qui mènent ces institutions sentent très bien que le sort des idées qui leur sont chères reste lié,

quoi qu'on fasse, à celui de la France. Serait-il écrasé encore une fois, le pays des audaces intellectuelles? Pour longtemps alors tous les audacieux du monde demeureraient paralysés.

Notez bien que ce n'était pas à la France seule, ni même à la France surtout, qu'ils allaient demander naguère l'initiation scientifique. Je me rappelle avoir remarqué il y a quelques années, non sans regrets, le grand nombre de boursiers qu'ils envoyaient par delà nos Universités, jusqu'aux Universités allemandes.

Réjouissons-nous aujourd'hui de ces lointains voyages ! Car en vérité ils ont ouvert les yeux de ces Latins sur le fond de l'âme germanique. Ils ont senti, au pays de la discipline, la science même caporalisée. Ils ont vu comment se marient, chez la plupart des Allemands d'aujourd'hui, à une mentalité de sujet bien sage, des prétentions de surhomme ivre d'orgueil. Obséquieux, certes ils savent l'être vis-à-vis de l'étranger, pour lui placer leurs produits; mais au fond, hautains, toujours incapables de comprendre les autres par le cœur, dédaigneux de l'essayer: « J'ai passé deux ans à Marbourg, me dit un jeune professeur espagnol. Je n'ai pu m'y faire un ami. » Il ajoutait : « Incapables d'instituer la liberté chez eux, ces gens-là n'ont qu'une idée, la ravir au monde. »

Le germanophile en Espagne, c'est par définition un homme qui ne sait pas l'allemand. De beaux messieurs se révèlent incapables, dans les cercles, de traduire les légendes d'une imagerie boche qu'ils admirent avec foi. Beaucoup d'universitaires au contraire savent l'allemand. Ils savent l'Allemagne. Il est beau de les voir ainsi, bons connaisseurs, se tourner avec décision vers la France.

Pour dire toute la vérité, quelque chose les gênait un peu, naguère encore. Ne leur répétait-on pas sur tous les tons que la France démocratique et laïque allait faire pénitence, qu'instruite par l'expérience, régénérée par l'épreuve, on la verrait bientôt, agenouillée sur le parvis du Sacré-Cœur, confesser ses péchés à la face du monde? Troublante perspective. Mais, mieux informés, nos amis se sont rassurés. L'expédition qu'on a organisée pour quelques-uns d'entre eux, sur notre front, les a sans doute convaincus que nos troupiers, farouches et gouailleurs, portent toujours dans leurs musettes

l'idéal démocratique. Et puis, ils ont vu venir aussi, à la fin, quelques voyageurs « laïques »...

Plusieurs de ces professeurs qui ont enseigné d'abord dans de petites villes de Castille, me disent les mille avanies dont ils ont souffert, parce que libéraux, les boycottages auxquels ils furent soumis, les petites batailles quotidiennes qu'ils eurent à soutenir. L'image de la France émancipatrice, capable de faire triompher leurs idées, était leur réconfort. Il leur plaît de continuer aujourd'hui à se battre pour elle... à se battre contre les jésuites qui, de leur côté, ne se font pas faute de continuer à prêcher, dans leurs chapelles, la croisade contre « la France corrompue et complice ».

Donc le bataillon des intellectuels est pour nous. Ils marchent avec enthousiasme, ardents à relever le défi de Maura, désireux de montrer que le peuple n'est pas avec lui ; pas d'alliés plus sûrs pour nous, puisqu'ils sont persuadés qu'en embrassant notre cause, ils défendent leur avenir, l'avenir des libertés espagnoles.

*
* *

Libéraux réformistes, républicains, il semble bien qu'il ne sera pas difficile qu'ils se rapprochent pour faire front contre l'armée de conservateurs germanophiles dont le discours de Maura a surexcité l'insolence. Mais à cette conjonction des gauches, les socialistes prendront-ils part? Ce serait heureux. Ce n'est pas certain.

Le 1er mai, sur la place Isabel, j'ai vu le rassemblement des troupes ouvrières. Ardentes et graves, et déjà bien disciplinées, elles préparent le long cortège qui pendant deux heures prendra possession des rues. Les militants se groupent par corporations, derrière les larges bannières rouges déployées sur deux supports; on y voit s'étaler en riches broderies l'image des outils professionnels, — les « armes » qui disent la noblesse de l'effort technique. Les souvenirs de la grève générale avortée sont frémissants encore dans les groupes d'ouvriers endimanchés, aux faces bronzées sous leurs larges casquettes. Mais le mot d'ordre est d'être calme. Même, cette année, il est convenu qu'on s'abstiendra des chants habituels :

on s'abstiendra en signe de deuil, pour honorer les victimes du grand carnage européen. Et certes c'est un hommage impressionnant que ce silence de la lente procession ouvrière dans les rues étonnées.

Mais savent-ils du moins, ceux qui protestent ainsi à leur façon contre la guerre, savent-ils l'enjeu de la partie, le sens du drame? Distinguent-ils entre les agresseurs et les défenseurs? Voient-ils nettement dans un camp, les soutiens du régime autocratique, des dynasties, des castes, du militarisme, dans l'autre les gardiens de l'idéal démocratique, les soldats de la liberté?

J'écoute les discours de leurs orateurs. Je lis les articles de leurs journalistes. Et je suis un peu déçu. Certes il en est — des universitaires encore — qui dénoncent avec force le calcul réactionnaire des germanophiles. Mais en voici d'autres qui prêchent la « paix sans vainqueurs ». Serait-ce donc qu'ils mettent sur le même pied culture germanique et civilisation française, et qu'il leur importe peu, à eux aussi, de voir triompher décidément l'une ou l'autre des conceptions de la vie sociale? On m'assure que je me trompe : les milieux où cette superbe indifférence pourrait régner sont des cercles extrêmement restreints de doctrinaires ou de fanatiques.

Dans la grande masse domine, par la force de la situation comme par le penchant de la race, le socialisme démocratique, — un socialisme à la française. Cette masse serait aussi mal préparée que possible à la mécanisation allemande. Elle pressent le poids dont pèserait, sur les épaules des peuples qui veulent s'émanciper, une Germania triomphante. Si vous la voyez pourtant hésiter à donner son concours, pour faire face au péril germanophile, aux autres groupes de gauche, c'est qu'elle n'a pas encore eu le temps d'oublier ses griefs. Souvenez-vous qu'il y a deux mois à peine, les libéraux ont laissé emprisonner ses militants par le comte de Romanonès. Souvenez-vous surtout qu'elle en veut aux réformistes de s'être ralliés, sous couleur d'obtenir des réformes positives, à la royauté. Et c'est pourquoi sans doute, elle ne voudra pas prendre sa part de peine et de risques pour ce meeting où le chef des réformistes Melquiadès Alvarèz devra parler.

Je comprends, j'entrevois le monde de rancunes intestines

que l'étranger a parfois tant de peine à saisir. Mais le danger actuel n'est-il pas le plus pressant? Les questions posées par la guerre ne sont-elles pas les plus urgentes? Quand les conservateurs s'apprêtent à faire bloc contre la France et l'idéal qu'elle défend, n'est-il pas temps que les gens de gauche, sacrifiant rancunes vieilles ou fraîches, se rallient au commun drapeau.

***

Cadres à la recherche d'une armée, les intellectuels vont au peuple. Ils veulent lui expliquer la grandeur du débat, lui faire sentir en l'instruisant en quoi la grande tempête le doit rendre anxieux, tout sur la berge qu'il soit, et comment cette guerre est aussi sa guerre.

Je suis, de salle en salle, un grand médecin, professeur de psychologie expérimentale, qui, tout chargé d'années, se dépense sans compter pour la bonne cause. Un soir, il donne une conférence dans un de ces cercles républicains dont chacun entretient des écoles modernes. En face du portail de Py Margal, une grande image de la République est dressée : c'est Marianne en bonnet phrygien qui brise des chaînes et son pied nu retient un glaive. Le lendemain, à la Maison du Peuple, c'est entre les bustes de Jaurès et de Marx, sous le portrait de Pablo Iglésias, que parle l'orateur.

Il parle avec bonhomie, à la Renan, et sans avoir l'air d'y toucher, glisse les idées qui feront réfléchir son auditoire. Première remarque : les mêmes partis militaristes et cléricaux qui étaient les premiers à vouloir la guerre avec les États-Unis, puis la guerre au Maroc, se révèlent aujourd'hui les plus chauds défenseurs de la neutralité à tout prix : plutôt que de prêter leur concours aux Alliés, ils déclarent qu'ils aimeraient mieux descendre dans la rue. C'est donc que cette guerre-ci peut-être n'est pas une guerre comme les autres. C'est qu'elle met en prise, non pas seulement deux groupes de nations, mais deux systèmes politiques. D'un côté les partisans de la mécanisation par en haut. De l'autre ceux de la réorganisation par en bas. On comprend, continue l'orateur, que nos militaristes et nos cléricaux veuillent logiquement le triomphe

de l'Allemagne, dernière forteresse de la réaction européenne. Mais vous, socialistes, que devez-vous vouloir logiquement? Dans la grande lutte qui met deux mondes d'idées aux prises, et dont les conséquences dépasseront celles de la Révolution française, quelle est votre place désignée?

C'est une chose émouvante que l'attention intense et grave avec laquelle ce public, aux noirs yeux brillants, suit la pensée de l'orateur qui fait effort, ainsi, pour rapprocher de lui la guerre.

Il me dit en sortant : « Patience. Faites crédit à la démocratie espagnole. Laissez mûrir la rouge grenade. »

Et puis, comptons pour affaiblir les résistances de nos adversaires d'ici sur les fautes que les Allemands ne manqueront pas de commettre. A force de torpillages, ils finiront bien pas empêcher leurs meilleurs amis de parler si haut.

Il ajoute, en réaliste : « Naturellement si vous pouvez nous annoncer bientôt une vraie victoire, une victoire dont la presse germanophile ne pourrait contester les conséquences, tout serait pour le mieux. »

***

Le médecin philosophe avait raison. Emportée par son besoin d'intimider le monde, l'Allemagne rend de plus en plus difficile, ici, la situation de ses amis. Les derniers torpillages théâtralement accomplis à quelques encâblures des côtes espagnoles, créent une indéniable nervosité de l'opinion. Les journaux germanophiles en ont été décontenancés pour quelques jours au moins. Et ceux qui sont pour nous en profitent pour hausser le ton.

Les réformistes montrent les dents. A un banquet que la Ligue des Droits de l'Homme organisait, j'entends, sous les arbres tranquilles du Paseo del Recreo, le grand orateur Melquiadès Alvarèz lancer d'audacieuses paroles. Il limite lui-même ce réformisme que les socialistes lui reprochent, et fait un pas du côté républicain. S'il s'est rallié à la royauté, déclare-t-il, c'est à la condition que la royauté marche dans la voie de la démocratie... Puis, faisant allusion aux menaces multipliées par les réactionnaires, il s'écrie : « Qu'elle vienne

donc cette guerre civile, et bénie soit-elle si elle doit dissiper les équivoques et balayer les fantômes... »

Décidément les esprits s'échauffent de plus en plus. Dans la somptueuse salle de l'Ateneo, si propice aux conférences académiques, on échangeait l'autre jour, à bout d'arguments, des horions... Nos partisans ne sont plus disposés à se laisser faire. Ils prétendent organiser à leur tour un meeting à la même Plazza de Toros : les oiseaux du toit qui courent au-dessus des gradins entendront des imprécations nouvelles et verront monter vers le gouvernement une autre mer de colère.

Bientôt peut-être, ce n'est plus seulement la voluptueuse animation d'une vie riche et tranquille qui frappera le voyageur lorsqu'il débarquera dans les rues lumineuses de la capitale espagnole.

Qui vivra verra. Laissons mûrir la rouge grenade.

JEAN BRETON

ALLEMAGNE ET SUISSE

La neutralité est loin d'être ce qu'un vain peuple pense, c'est-à-dire cette situation privilégiée d'un propriétaire qui se verrait, par miracle, placé à l'abri de tout danger au milieu de l'incendie général, et qui, de sa maison inaccessible aux flammes, narguerait ses voisins affolés.

Sans parler de la Belgique, dont le statut international était garanti par cinq États européens, et qui n'en a pas moins vu l'un d'eux méconnaître de façon déshonorante ses engagements les plus solennels, de quels embarras sans cesse renaissants, charges continues pour leurs budgets, troubles profonds dans leur vie économique, la guerre européenne n'est-elle pas l'occasion pour les pays neutres? L'Espagne, les Pays-Bas, les États scandinaves n'ont-ils pas vu les hostilités apporter des obstacles imprévus à leur commerce et à leur navigation, en raison des mesures que les belligérants devaient prendre afin d'atteindre leurs adversaires? Les États-Unis ne se sont-ils pas engagés, à la suite de la guerre sous-marine, dans de très graves complications avec les empires centraux.

Qu'il s'agisse d'États favorisés par une neutralité conventionnelle ou de pays qui, lors de l'explosion des hostilités, ont déclaré vouloir s'abstenir d'y participer, les difficultés se présentent suivant des modalités infiniment variables et qui se modifient à chaque espèce.

Pour ce qui est de la Suisse, des incidents surgissent pour ainsi dire quotidiennement depuis le jour où, sur trois de ses frontières, puis sur les quatre depuis que l'Italie est entrée en lice, tous ses voisins sans exception prennent part au redoutable conflit.

Pourtant, dira-t-on, la Suisse est neutre. Sa neutralité, — et c'est là un de ses caractères spéciaux, — ne lui a pas été imposée par un instrument diplomatique, comme ce fut le cas pour la Belgique ou le Luxembourg. Elle fut le résultat de la volonté manifestée par le peuple suisse qui entend préserver ses foyers du fléau de la guerre tant que celle-ci n'est pas portée sur son territoire, et cet acte de souveraineté, dont la première expression fut consignée dans les traités de Westphalie, il le fit garantir par les puissances signataires du Congrès de Vienne. Ce rôle actif pour le maintien d'une attitude qui paraît exclure l'action, le diplomate Pictet de Rochemont, qui honora supérieurement son pays et le représenta à Vienne, le déterminait ainsi :

La politique guerrière de la Suisse ne doit calculer ni le nombre, ni les positions, ni le péril ; le plus grand de tous sera toujours d'hésiter ; il faut combattre avant de répondre. Soit que la force se montre insolente, soit qu'elle prenne un langage astucieux, il faut lui opposer la force, car le salut de la Suisse est là, et il n'est que là... Une guerre défensive devenue nationale dans un pays de montagne, chez un peuple valeureux où chaque citoyen est soldat, c'est une guerre qui ruine la puissance conquérante et qui réunit en faveur du faible les vœux de l'Univers.

Le dernier président suisse, M. Motta, questionné par un journaliste italien sur l'attitude de la Suisse, ne désapprouvait nullement cette déclaration de principes lorsqu'il lui fit la réponse suivante :

Un agresseur, d'où qu'il vienne, sera toujours considéré par tout citoyen suisse comme l'ennemi, et notre armée se trouverait immédiatement dans les rangs des adversaires de l'agresseur. Vous pouvez le proclamer.

Enfin, en 1914, alors que les hostilités étaient déjà déchaînées, M. Maurice Millioud, professeur à l'Université de Lausanne et directeur de la *Bibliothèque Universelle*, pouvait, sans sou-

lever de contradiction, indiquer dans la *Gazette de Lausanne*, et sous ce titre : *Neutres mais pas pleutres*, comment devait être entendu le devoir de neutralité :

... Non pas s'abstenir, mais proclamer par-dessus tout les droits du genre humain. Et proclamer malgré tout le règne du droit. Les voix justes ne l'emportent qu'à la longue sur les voix fortes ; aussi n'est-il pas bon qu'elles se taisent. On les écoutera quelque jour, elles forment l'opinion petit à petit. Et si peu que l'opinion publique compte quand le canon parle, elle compte avant et elle compte après. Ne la laissons pas fausser. Ne laissons pas prescrire les droits essentiels de la civilisation, car la civilisation ne consiste pas avant tout dans l'électrification des chemins de fer ou dans l'extraction de l'azote atmosphérique. Elle repose sur trois ou quatre grandes idées générales, fertiles en conséquences de tout ordre, qui s'établissent dans l'esprit commun et avec le temps y acquièrent la force de l'instinct. Y porter atteinte c'est nous ramener du coup au règne de l'arbitraire et de la brutalité... Nous, citoyens d'un État neutre, où en serions-nous si la violation d'un territoire neutre nous laissait indifférents, ou si nous n'osions pas dire ce que nous pensons?

Cette neutralité, dont nous respectons absolument, sans qu'aucune voix discordante se soit élevée, le caractère tel que les Suisses eux-mêmes le déterminent, les Allemands l'envisagent-ils sous le même angle?

Déjà avant les événements actuels, et à propos du Maroc, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* disait : « Ce qui est surprenant, c'est que dans la Suisse française quelques journaux ont adopté un ton qui rivalise avec la surexcitation des journaux boulevardiers, ce qui est difficilement conciliable avec la neutralité suisse. » A quoi M. Georges Wagnière répondait, dans le *Journal de Genève*, que la neutralité suisse n'empêcherait jamais un citoyen suisse qui tient une plume de dire librement son opinion sur les événements de la politique extérieure et de manifester dans des termes convenables ce qu'il croit être juste.

***

Mais cette neutralité, les puissances germaniques l'ont-elles toujours respectée? S'il est un fait qui mérite aujourd'hui d'être mis en lumière et dégagé de la masse des événements

qui accompagnèrent l'écroulement du premier Empire, c'est bien le passage des Autrichiens en Suisse après Leipzig. Napoléon, vaincu, avait dû repasser le Rhin ; il hâtait l'organisation d'une nouvelle armée, tandis que Russes, Autrichiens, Wurtembergeois et Bavarois poussaient leurs colonnes le long du Rhin, au nord de Bâle. Par où allaient-elles pénétrer en France? Peut-être sous l'action de La Harpe, ancien précepteur des enfants impériaux, l'empereur Alexandre entendait-t-il respecter la neutralité helvétique ; Schwarzenberg, commandant en chef des forces autrichiennes, voulait étendre leur gauche jusqu'à Genève. La diplomatie autrichienne fit effort sur la Confédération pour qu'elle renonçât à la neutralité, de manière à rassurer le souverain russe, tandis que les militaires se préparaient à agir : entre Bâle et Schliengen (à vingt-cinq kilomètres au nord), sur le Rhin, un fort corps d'armée se concentra sous les ordres du feld-maréchal Bubna ; deux autres corps, ceux de Gyulai et de Colloredo, devaient, le premier, serrer sur le corps Bubna, le second s'étendre entre Bâle et Schaffouse.

Pourtant Schwarzenberg, le 1er du même mois, de Francfort-sur-le-Mein, avait, par un ordre public et péremptoire, défendu à tout soldat de pénétrer sur le territoire helvétique ; la Suisse accueillait cette manifestation avec reconnaissance; mais au même moment, Schwarzenberg envoyait à Bubna les instructions suivantes :

Toutes les troupes placées sous vos ordres doivent être concentrées le 9 décembre entre Bâle et Schliengen. Vous les ferez reposer du 12 au 13, mais le 12 vous ferez concentrer votre corps non loin de Bâle, dans le plus grand silence et sous un prétexte que je dois laisser à vous-même, de sorte que le 13, avant le lever du soleil, vous puissiez vous emparer de cette ville et du passage du Rhin. Vous emploierez la période du 9 au 13 à vous renseigner sur la force des troupes qui, du côté de la Suisse, ont été levées pour former le cordon de neutralité. Vous consentirez, mais avec la plus grande prudence, à toutes les négociations qui pourront faciliter l'entrée en Suisse. Vous conduirez ces négociations de telle sorte qu'on soit dans la ferme conviction que nous n'avons le désir de pénétrer en Suisse que dans quelques mois [1].

1. Voir W. Dechsli, *le Passage des Alliés en Suisse* (1813-1814). Lausanne, Payot et Cie.

En fait, les Autrichiens ne passèrent le Rhin que le 21 décembre ; les Russes s'abstinrent. Quant aux Suisses, mal organisés, mal instruits, ils battirent en retraite sans avoir combattu.

A cent ans de distance, ce sont les mêmes procédés : l'attaché militaire allemand à Bruxelles, le capitaine Dringmann, sollicite gracieusement le journal belge le *XXe Siècle*, le 2 août 1914, de démentir catégoriquement le fait que l'Allemagne déclare la guerre à la France et même à la Russie ; le même jour, le représentant de Guillaume II demande l'autorisation pour les mobilisés allemands de prendre en Belgique tous les trains sans exception, étant entendu que les chemins de fer belges en feraient autant pour les Français ; il ajoutait, en s'adressant au directeur des Affaires politiques au Ministère belge des Affaires étrangères : « Vous savez bien qu'en ce qui nous concerne vous pouvez avoir confiance » ; c'est, toutes proportions gardées, Schwarzenberg lançant son manifeste de Francfort avant d'user de violence.

*
* *

Il convient maintenant, avant de chercher à déterminer l'état d'esprit des Suisses d'aujourd'hui, de rappeler quels ont été depuis 1870, par exemple, et sans remonter plus haut, les rapports de la Confédération avec ses voisins.

Rien à noter dans ses relations avec l'Autriche et l'Italie. Avec la France, cordialité constante de bon voisinage, à laquelle, de l'avis unanime, a contribué l'heureux choix de représentants tels que MM. Kern et Lardy d'une part, Arago et Beau de l'autre.

Si nous nous tournons au contraire du côté de l'Allemagne, nous nous trouvons aussitôt en face d'une suite caractéristique d'incidents qui dénotent, chez le puissant empire, une volonté persistante de faire sentir toute sa force à la modeste république. Limitons-nous à l'affaire Wohlgemuth, à la question du Gothard, à la guerre des farines.

L'attitude prise vis-à-vis de la famille impériale allemande par l'organe des réfugiés allemands, le *Sozial-Demokrat*, de Zurich, provoqua en 1889 des représentations de Berlin. Le

Conseil fédéral répliqua en prouvant que la police allemande entretenait sur son territoire des agents provocateurs. Le 22 avril, la police argovienne mettait la main au collet d'un de ces agents, l'inspecteur de police de Mulhouse, Auguste Wohlgemuth. Malgré les protestations du ministre d'Allemagne, M. de Bülow, le Conseil fédéral maintenait l'arrestation et prenait contre Wohlgemuth un arrêté d'expulsion. Le prince de Bismarck alors s'emporte, exige le retrait de l'arrêté et des excuses, menaçant la Suisse d'un blocus et de la dénonciation de la neutralité helvétique. A son instigation, la Russie et l'Autriche appuient ses notes comminatoires, bien plus, semble-t-il, par complaisance que par conviction. Inébranlable, le Conseil fédéral démontre à la Russie et à l'Autriche que tous ses actes ont été conformes à ses devoirs internationaux ; il fait savoir à l'Allemagne qu'il ne tolérera pas sur son territoire d'agissements du genre de ceux dont Wohlgemuth s'est rendu coupable, et lui déclare que la neutralité, dont Bismarck prétend pouvoir amener la dénonciation, n'est pas seulement une création de la diplomatie dans l'intérêt de l'Europe, mais aussi la manifestation de la volonté du peuple suisse. La ferme attitude du Conseil, des Chambres et du peuple suisses fit la plus grande impression en Europe : l'opinion publique allemande ne suivit pas Bismarck ; les États du Sud protestèrent même vivement contre son projet de blocus. La Suisse, rassurée, n'en vota pas moins un crédit de 20 millions destiné à la fabrication d'un nouveau fusil d'infanterie.

La question du percement du Saint-Gothard vint bientôt donner aux Suisses une preuve nouvelle des sentiments avec lesquels les Allemands appréciaient les intérêts vitaux de leurs voisins.

Bâle et Genève sont les entrées naturelles du territoire helvétique : à ce territoire il était prévu que l'on pourrait accéder par le Gothard, le Simplon, l'Arlberg, le jour où les progrès de la science auraient supprimé ces obstacles. Ce jour est venu : Lucerne aussi bien que Zurich sont, en même temps que Bâle et Genève, les grandes gares de triage pour les produits de l'Italie et de la France, de l'Allemagne et de

l'Autriche, et pour ceux qui viennent d'au delà des mers, par Marseille, Gênes, Anvers ou Hambourg.

En 1869, une convention avait été signée à Berne entre la Suisse, l'Italie, la Confédération de l'Allemagne du Nord, le grand-duché de Bade et le Wurtemberg, en vue de l'exécution des travaux par le Gothard. Le 1er juin 1892, le tunnel était ouvert au trafic. En rapprochant l'Allemagne centrale et occidentale de l'Italie, la voie nouvelle donnait à la Suisse une haute importance : en 1881, le transit atteignait 70 p. 100 du commerce total de la Confédération, avec 1 million 2/3 de quintaux; on arrivait de 1900 à 1904, à 5 millions de quintaux, représentant 600 millions.

Les choses en étaient là quand, le Conseil fédéral ayant posé par un message la question du rachat des chemins de fer, une convention intervint le 13 octobre 1909, entre la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, relativement au rachat du Gothard et aux conditions dans lesquelles la voie en question serait utilisée.

Les servitudes en faveur du transit d'Allemagne en Italie et *vice versa*, qui ne grevaient jadis que les 276 kilomètres de l'ancienne Société du Gothard, s'étendaient désormais à 2700 kilomètres de voies suisses. Comment, s'écria-t-on, ont pu être adoptées de pareilles clauses? C'est là, répondirent les négociateurs, la simple conséquence d'un article de l'ancienne convention édictant que, en cas de *fusion* avec d'autres lignes, les obligations du Gothard passeraient à ces lignes nouvelles. On discuta à perte de vue sur la portée du mot *fusion*; on remarqua que la Suisse se liait, pour toutes ses voies ferrées, à perpétuité, qu'en somme on accordait, gratuitement et à tout jamais, au commerce de transit allemand la clause de la nation la plus favorisée. S'agira-t-il, pour attirer du trafic sur une des lignes transalpines, de consentir des tarifs de faveur à une nation voisine? De suite l'Allemagne réclamera pour ses produits les mêmes avantages, non seulement sur le Gothard mais aussi sur toutes les lignes suisses, alors qu'elle n'accorde sur ses propres voies aucun avantage aux produits helvétiques. Surviendra-t-il entre l'Allemagne et la Suisse un conflit économique tel que la guerre des farines? On ne peut du côté suisse, recourir à l'arme des tarifs. La Suisse se

met en état de demi-vassalité vis-à-vis de l'Allemagne, alors que sa politique a toujours été de tenir la balance égale entre ses quatre puissants voisins du Nord comme du Sud, de l'Est comme de l'Ouest.

Les défenseurs de la convention disaient que le rachat implique la fusion, que les versements faits par l'Allemagne et l'Italie leur créaient des droits, que les chemins de fer fédéraux, devenus propriétaires du Gothard, pourraient le ruiner s'ils étaient les maîtres absolus de la situation, en instituant des tarifs réduits sur d'autres passages.

Après de longues et pénibles négociations, un compromis intervint en 1909, comportant de la part de l'Allemagne et de l'Italie un consentement de fait sur le point litigieux, celui du rachat, où l'honneur national était en jeu, mais leur accordant un dédommagement sur le terrain financier : de là cette clause réduisant les surtaxes de montagne de 35 p. 100 à partir de 1910, de 50 p. 100 à partir de 1920, ce qui représentait pour les Chemins de fer fédéraux un sacrifice de 975 000 francs dès le début, et de 1 425 000 francs à partir de 1920; la clause de la nation la plus favorisée était étendue à tout le réseau suisse. On a pu dire que la Suisse était la plaque tournante de l'Europe; ne peut-on ajouter que l'Allemagne s'en est instituée l'aiguilleur?

Pendant cette longue discussion, diverses « affaires » vinrent, bien à propos pour les adversaires de la convention, accentuer le désaccord entre la Suisse et l'Allemagne : ce fut d'abord la guerre des farines, c'est-à-dire cette lutte commerciale au cours de laquelle l'Allemagne tenta d'inonder la Suisse de farines, grâce au remboursement, par trop avantageux, de droits perçus sur les céréales importées dans l'empire; puis la construction d'ouvrages fortifiés dans le voisinage de Bâle et de Huningue, l'aménagement d'immenses gares de débarquement à proximité de la frontière, et enfin la visite de Guillaume II qui, survenant à la veille de la discussion de la convention du Gothard, ne fut guère opportune.

La grande guerre éclata. Les autorités fédérales prirent pour affirmer et sauvegarder leur neutralité les mesures les plus correctes, lorsque, tout à coup, surgit une série d'incidents qui troublèrent au plus haut degré, en la divisant violemment,

l'opinion helvétique, et qui eurent au delà des frontières un douloureux écho, aucune de ces affaires ne pouvant laisser les Français indifférents.

***

Au lendemain de la déclaration de guerre, l'Assemblée fédérale, non sans hésitation, nomma commandant en chef le général Wille, connu par des manifestations tapageuses qui avaient trop souvent occupé les pouvoirs publics et la presse : le colonel Feyler, dans la *Revue Militaire suisse*, put s'étonner « de voir l'indiscipline, qui arrête la carrière des uns, permettre à d'autres de couronner la leur ». Nous nous garderons de nous approprier l'appréciation de l'éminent écrivain sur son compatriote, mais nous devons constater que l'on eut bientôt la preuve évidente des sentiments de l'état-major : dès le début de la guerre, son admiration pour l'Allemagne se donnait libre carrière ; ni l'invasion de la Belgique, ni celle du Luxembourg n'arrêtèrent des ordres du jour d'un enthousiasme tellement débordant en faveur de nos ennemis, que certains chefs de corps les expurgeaient, ou renonçaient à en donner lecture. Les soldats à qui on en donnait connaissance raillaient en disant : « Mais ce sont des dépêches Wolff. »

La partialité que certains milieux manifestaient pour l'élément austro-allemand devait bientôt s'exprimer d'une manière différente ; le professeur suisse Reuss avait été invité à exposer à la Sorbonne les résultats de l'enquête effectuée en Serbie sur les méfaits des Autrichiens ; un télégramme de Paris lui indique le jour fixé pour sa conférence. Rien n'arrive. Il s'informe : le télégramme avait bien été expédié, mais sur l'ordre de l'état-major, retenu à Berne par la censure.

M. Maurice Millioud, le directeur de la *Bibliothèque Universelle*, protesta énergiquement. Pour le punir, sans doute, dans le courant de 1915, un numéro de la publication qu'il dirige fut saisi, celui dans lequel avait paru un article expédié de France par M. Stapfer, ancien doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. Ce dernier avait eu le tort d'exprimer sur Guillaume II une opinion qui avait déplu à la censure, et celle-ci, impuissante à atteindre l'écrivain français, s'était vengée sur la revue éditée à Lausanne.

Entre temps avaient été interdites la vente et la distribution du texte allemand du *Livre rouge* belge sur la violation de la Belgique.

Enfin, le 13 janvier 1916, la presse suisse annonçait que deux officiers supérieurs, les colonels Egli, chef de l'état-major, et von Wattenwyl, étaient déférés à la justice pour avoir communiqué aux attachés militaires d'Allemagne et d'Autriche différents documents confidentiels, et en particulier des rapports établis par le service suisse des renseignements sur des mouvements de troupes françaises.

Dès que le public apprit ce qui s'était passé, ce fut, dans la population romande tout entière, un sursaut d'indignation; de tous côtés l'on réclamait le châtiment des comparses, on s'étonnait, on s'irritait du traitement de faveur dont jouissaient les colonels, qui avaient la permission de circuler librement; les gouvernements des cantons de Genève, de Neufchâtel et de Vaud télégraphiaient au Conseil fédéral pour réclamer des poursuites; le Conseil d'État de Genève déclarait se faire l'interprète de l'opinion publique genevoise, unanime à demander que le Conseil fédéral prît contre les coupables les sanctions les plus sévères. Même dans la Suisse alémanique de nombreux citoyens blâmaient les colonels et réclamaient justice.

Avant de prendre une décision, le Conseil fédéral avait chargé la justice militaire d'effectuer une instruction complémentaire. Il s'agissait, disait une note officieuse, d'infractions aux devoirs imposés par la neutralité du pays et par les obligations du service militaire : le juge militaire serait saisi immédiatement d'une ordonnance d'enquête.

Si la décision du Conseil fédéral, renvoyant les deux officiers devant la justice militaire, ne pouvait donner prise à la critique, certains faits qui furent en même temps portés à la connaissance du public, devaient provoquer des réserves.

L'opinion de la Suisse romande trouvait-elle un apaisement dans ces mesures? Le fait est certain mais on ne peut affirmer que tout malaise eût disparu :

L'opinion publique, écrivait le rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne*, le colonel Secrétan, ne sera satisfaite que le jour où elle saura la loi, toute la loi appliquée, le jour où elle pourra constater que

les officiers prévenus sont traités comme tous les prévenus... Elle sait que le 8 décembre 1915, les autorités politiques et militaires ont connu les accusations portées contre les deux colonels. Elle sait que, postérieurement à cette date et en dépit des charges qui pesaient sur eux, un des deux officiers a été appelé à un haut commandement, et qu'un autre haut commandement était destiné à l'autre. Elle sait que depuis six semaines les deux officiers vont et viennent en toute liberté, plaident ou font plaider leur opprobre dans les journaux, plastronnent et défient... : elle se demande ce que tout cela veut dire.

Cependant, les journaux de la Suisse allemande, la *Zürcher Post*, le *Berner Tageblatt* et plusieurs autres, s'appliquaient à trouver des excuses aux actes inexcusables des colonels ; le premier de ces journaux, par exemple, soutenait même que le terme d'incorrection était excessif pour caractériser les faits reprochés aux deux officiers. Et que dire de cette campagne de diversion entamée dans les mêmes journaux, lorsqu'ils affirment, sans preuve, qu'un ingénieur romand aurait livré à la France les plans des fortifications de Morat ou quand ils prétendent que le président du Conseil d'État de Fribourg, M. Savoy, se livrait à l'espionnage, de connivence avec des agents belges?

C'est dans cette atmosphère surchauffée que se produisait l'enlèvement par la foule du drapeau allemand qui, le 27 janvier, fête de Guillaume II, flottait sur le consulat d'Allemagne à Lausanne. La tension politique ne fit que s'accroître jusqu'au jour où, le 28 février, s'ouvrit le procès. On sentait l'Allemagne derrière les portes du prétoire : elle devait parler par la bouche du colonel Sprecher, qui dans une véritable plaidoirie, développa la thèse de l'état-major général en faveur de ses deux collaborateurs.

Sans l'ombre d'une hésitation, le colonel émettait l'opinion que la notion de neutralité est peu précise, que cette neutralité n'impose pas seulement des devoirs mais qu'elle donne aussi des droits.

Il y a actuellement, affirmait-il, une tendance à restreindre les droits de la neutralité et à insister sur les devoirs. Si nous devons tolérer, d'une part, que nos droits soient restreints, nous n'aurons pas, d'autre part, à observer aussi scrupuleusement nos devoirs de neutralité.

Les juges de Zurich acquittèrent les accusés. Aussitôt l'on entendit le *Bund*, organe officieux, affirmer que personne n'avait le droit d'élever une objection contre la réintégration des deux colonels dans des fonctions répondant à leurs capacités. Ce langage ne fut pas écouté, et le 1er mars le général Wille frappait les colonels de la peine la plus élevée qu'il pût leur appliquer : vingt jours d'arrêt de rigueur et la mise à la disposition. De plus, le Conseil fédéral les suspendait de leurs fonctions de chefs de section au bureau de l'état-major, et renvoyait à une époque ultérieure leur affectation à un nouvel emploi : leur carrière militaire était arrêtée.

Répondant au vœu de la Suisse romande, le Conseil fédéral avait convoqué, au cours de ces émouvants incidents, l'Assemblée fédérale : celle-ci, pendant deux semaines, discuta la situation dont l'affaire des colonels avait révélé la gravité. On fut d'accord sur le principe essentiel du maintien de la neutralité helvétique. On approuva le Conseil d'avoir, à la suite du procès de Zurich, diminué les attributions de l'autorité militaire en démilitarisant les chemins de fer, en rendant la Cour pénale fédérale compétente en matière d'espionnage, en limitant aux besoins des troupes l'activité du commissariat de l'armée, chargé du ravitaillement, et en lui interdisant la tractation d'affaires commerciales pour des tierces personnes. Des explications furent échangées du côté romand comme du côté alémanique; on proclama la nécessité d'un rapprochement, d'une entente entre les deux groupes, et une détente se serait produite si, par une fatalité regrettable, de nouveaux incidents n'avaient de nouveau rallumé les passions à peine calmées.

C'est M. Frondevaux, journaliste jurassien estimé, qui se voit arrêté, jugé, condamné sévèrement pour une appréciation de la situation que l'on estime hasardée; puis, des avions allemands, ayant survolé Porrentruy, les autorités, sans autre délai, annoncent qu'il s'agit d'aéroplanes français, et aujourd'hui encore nous ignorons quelle sanction a été donnée à cette inconvenance; puis ce sont deux malheureux déserteurs alsaciens que la police de Bâle arrête et livre aux Allemands. Et ici, devant la réprobation unanime que soulève cet acte, le Conseil fédéral décide loyalement de le désavouer dans son prochain rapport sur les mesures concernant la neu-

tralité. C'est enfin l'Allemand Behrmann, fraîchement naturalisé Suisse, qui, après avoir abusé de sa situation de secrétaire du comité d'initiative de Berne pour se livrer à l'espionnage au bénéfice de l'attaché militaire allemand, fait des aveux complets, mais est immédiatement remis en liberté sous caution.

***

La Suisse se trouvant au carrefour des voies de communication de l'Europe centrale, il était naturel que les États qui avaient épuisé leurs stocks de marchandises cherchassent à mettre à profit la neutralité de la République helvétique pour s'approvisionner sur son territoire, aussi largement que possible ; c'est ce que tentèrent les empires centraux, durement éprouvés par le blocus maritime, et c'est à quoi les Alliés devaient tout naturellement s'opposer, afin que les effets du blocus ne fussent annulés par ces importations. Alors intervint l'organisation connue sous le nom de S. S. S. (Société Suisse de Surveillance.)

L'Angleterre, l'Italie et la France, frappées des graves inconvénients d'une situation qu'elles estimèrent ne pouvoir se prolonger, entrèrent en négociations avec la Suisse.

Déjà aux Pays-Bas, dès novembre 1914, s'était constituée une société néerlandaise qui pouvait, avec l'assentiment des gouvernements anglais et français, faire consigner à son nom les marchandises venant d'outre-mer, et dont elle s'engageait à assurer la consommation dans le pays même, dans les colonies hollandaises, parfois aussi, sous certaines conditions très strictes, dans les pays neutres.

En Suisse même, le Conseil fédéral avait, en s'entourant d'un secret absolu, consenti à l'organisation, à Zurich, d'un bureau de surveillance pour l'importation de marchandises allemandes en Suisse : cet organisme prévoyait l'autorisation d'importer sous certaines conditions, telles que la constitution d'une caution, la poursuite d'une enquête approfondie sur le requérant, le paiement par ce dernier de différents frais ainsi que le dépôt de ses factures.

Le 9 août 1915, un journal socialiste publiait sur ce mécanisme tout un dossier dont un communiqué officieux ne tardait

pas à confirmer l'exactitude. Pourquoi avait-on cherché à maintenir le mystère? Ne cherchons pas à l'approfondir et bornons-nous à constater que la presse romande put très justement développer ce double thème : d'une part, on cache l'existence de l'accord germano-suisse à la grande majorité des négociants, pour qui elle offrirait pourtant quelque intérêt; de l'autre, on poursuit une campagne acharnée contre l'exercice éventuel, par les Alliés, d'un contrôle identique à celui qui est pratiqué par l'Allemagne.

Par le fait, l'incident engagea dans une voie favorable les laborieuses négociations des Alliés et de la Suisse; en novembre était constituée la *Société Suisse de Surveillance économique*, association à durée illimitée, ayant son siège à Berne, et inscrite aux registres du commerce. Ses statuts ont été approuvés par le Conseil fédéral. La S. S. S. — c'est sa désignation officielle — s'interdit de faire le commerce et se contente de toucher 1/4 p. 100 sur le montant des factures, en vue de couvrir ses frais ; elle se propose de surveiller et de garantir l'exécution des conditions mises par les gouvernements étrangers à l'importation des marchandises de tout genre; de provoquer, en cas de contrebande, l'ouverture d'actions judiciaires par les autorités compétentes, d'acquérir à l'étranger, au compte de particuliers, des matières premières, des produits finis ou demi-finis, pour les besoins de la population, pour l'entretien du bétail ou l'industrie, le tout devant être consommé ou travaillé en Suisse.

Au sujet de son fonctionnement, on sera renseigné tout à fait différemment, selon qu'on s'adressera à un intéressé ou à un fonctionnaire au service d'un des Alliés.

Le premier affirmera que la quantité annuelle de marchandises d'une catégorie dont l'importation est autorisée, autrement dit le *contingent*, est souvent insuffisante, que bien des fois l'on accorde à l'importateur ce qu'il demande, mais qu'entre temps, les délais d'examen de l'affaire se prolongeant, les quantités disponibles s'épuisent. Les représentants du commerce français en Suisse donnent des exemples : l'orge est devenue rare, le contingent est épuisé : on demande à importer une graine d'Égypte, le *dari* ; le contingent prévu pour le *dari* est faible, puisqu'on n'avait pas pensé qu'il pût rempla-

cer l'orge; alors il faut engager entre les Alliés des pourparlers qui risquent de durer longtemps. Dans son rapport adressé au ministre des Affaires étrangères en janvier dernier, le président de la Chambre de commerce de Genève se faisait l'écho de plaintes des négociants français qui réclamaient, en se fondant sur le préjudice qu'elle leur causait, contre la S. S. S., et en demandaient la suppression complète; subsidiairement, pour ceux qui devaient recourir aux bons offices de cet organisme, ils se refusaient à admettre l'obligation d'adhérer à un syndicat local, de déposer une caution, condition ruineuse pour le petit négociant ; ils demandaient que le gouvernement français autorisât, tout comme les gouvernements anglais et italien, l'envoi direct de certaines fournitures à des Français de sentiments éprouvés, et protestaient contre les lenteurs, certainement indéniables, de nos administrations.

Du côté de celles-ci, on répond qu'un mécanisme aussi compliqué que celui qui est mis en œuvre par la S. S. S. ne peut fonctionner du jour au lendemain sans difficultés ; chaque jour, affirme-t-on, des progrès sont faits pour donner au commerce les légitimes satisfactions sur lesquelles il est en droit de compter : désormais la fixation des contingents ne se fera plus pour toute une année, mais pour un trimestre seulement ; il sera donc bien plus aisé de se rendre compte des besoins, puisque la quantité de denrées à importer sera déterminée au cours d'un trimestre pour le trimestre suivant. Enfin les nombreuses formalités exigées au début pourront être évitées : en effet un bureau international a été créé à Vallorbe, par lequel passeront, sous des conditions simplifiées, les colis postaux à destination de Suisse, pesant au maximum 10 kilogrammes et contenant soit des marchandises dont l'exportation aura dû être autorisée, soit les marchandises dites libres ; à ce propos, on rait encore remarquer, du côté de l'administration française, que toutes les marchandises ne sont pas soumises au régime nouveau, mais bien un certain nombre de celles dont la réexportation chez les empires du centre serait de nature à leur apporter quelque réconfort.

C'est en effet cette dernière considération qui domine toute la question et détermine les conditions à imposer à notre commerce : elles sont pénibles, mais intimement liées à la cause

sacrée qu'il s'agit de défendre par tous les moyens. La nécessité absolue des mesures prescrites ne ressort-elle pas de toute évidence des manœuvres que l'Allemagne exerce, depuis quelques mois sur le gouvernement fédéral, pour l'amener à consentir à l'exportation vers l'Est des denrées alimentaires?

On apprenait en effet que, le 8 juillet, le gouvernement allemand, par une note comminatoire, exigeait de la Suisse, sous la menace d'arrêter dans les quinze jours tout envoi de fer et de charbon, la libre exportation dans l'empire de produits tels que denrées alimentaires, fourrages, huile de machines, coton brut, fils de coton; ces marchandises, achetées en grandes quantités par l'Allemagne, étaient emmagasinées en Suisse. Depuis le mois d'avril, le gouvernement fédéral, agissant sous la pression de Berlin, avait cherché à obtenir de l'Entente qu'elle admît que des marchandises importées sur le territoire helvétique, sous la garantie de la S. S. S., pussent faire l'objet d'échanges avec l'Allemagne : les envoyés de la Suisse, parmi lesquels figurait le très respecté M. Ador, ne purent avoir raison des craintes trop justifiées de l'Entente.

L'Allemagne, après cet d'éclat, ne poussa pas les choses à l'extrême. Des négociations se poursuivirent à Berne : elles aboutirent, au commencement de septembre, à une convention autorisant la Suisse à conserver jusqu'à nouvel ordre les marchandises achetées par l'Allemagne, et lui assurant, en échange de produits d'origine suisse, une quantité de charbon fixée à 250 tonnes par mois, ainsi que l'acier nécessaire à son industrie. L'accord instituait une commission économique qui devait opérer d'accord avec la S. S. S. et avec la commission de Zurich dont il a été question plus haut. Cet organe nouveau établira la liste des échanges entre les deux pays. Pourront être exportés d'un pays dans l'autre les produits bruts ou fabriqués « en tant qu'un pays n'en aura pas absolument besoin, soit pour lui-même, soit pour remplir des engagements qu'il aurait pris ». Pour le matériel de guerre — et ces dispositions méritent d'attirer l'attention par leur nouveauté — il ne pourra être livré par la Suisse à l'étranger s'il provient d'Allemagne ou s'il est fabriqué, soit intégralement, soit partiellement, avec des produits allemands. Mais l'Entente peut répondre que ces dernières dispositions sont insuffisantes :

devons-nous en effet continuer à expédier le maïs, les tourteaux qui nourrissent en hiver le bétail suisse, si ce bétail doit aller ensuite en Allemagne? Devons-nous fournir les huiles nécessaires à la marche des machines qui fabriquent le matériel de guerre? La question est posée.

De l'irritation provoquée en Suisse par ces procédés, nos commerçants chercheront certainement à profiter; mais il faut que nos administrations assouplissent leurs méthodes, et que, sans oublier leurs devoirs à l'égard du blocus elles songent aussi à favoriser la lutte économique qui s'impose à nous au delà de Vallorbe et de Genève.

***

Si la Suisse, voisine de l'Allemagne, ne pouvait guère se soustraire à ses mauvais procédés, devait-elle échapper à son influence économique? Dans quelle mesure a-t-elle résisté à une pression inévitable? C'est ce que des sondages effectués, soit dans le personnel dirigeant des banques ou des principales sociétés industrielles, soit dans la répartition de leurs titres, permettront de déterminer approximativement. Il est rare qu'à chacun de ces établissements ne soient attachés un ou plusieurs Allemands qui préviennent Berlin ou Francfort de tout fait intéressant l'ordre économique. Ce sont là en quelque sorte des francs-tireurs financiers, soutenus par des personnages plus importants, inscrits dans les conseils d'administration.

Constatons que, ni au *Crédit Suisse* (capital 50 millions), ni à la *Banque Commerciale de Bâle* (60 millions), ni à la *Banque Fédérale* (30 millions), ni à l'*Union des Banques Suisses* (35 millions), il n'y a, officiellement du moins, d'éléments allemands qui participent à la gestion; mais au *Bankverein* (82 millions), à Bâle, il y a trois administrateurs allemands, l'un de Berlin, les autres de Vienne et de Francfort; il y en a deux, l'un de Berlin, l'autre de Mannheim, à la *Banque Hypothécaire Suisse*; le *Crédit Foncier de Bâle* en possède trois, tous de Mannheim; la *Banque des Chemins de fer Orientaux*, qui siège à Zurich (capital 50 millions), a, sur dix-sept administrateurs, huit Allemands et un Autrichien; enfin, *last but not least*, la

Banque pour Entreprises Électriques (siège social à Zurich, capital 75 millions) compte seize administrateurs allemands contre sept Suisses. N'omettons pas la *Société Suisse pour Valeurs de Métaux* (siège à Bâle, capital 20 millions), dans le conseil de laquelle figurent neuf Allemands contre six Suisses, et qui n'est qu'une succursale de la *Metallgesellschaft*, de Francfort, cette puissante société qui vient de se séparer de la *Merton C°*, de Londres, et à qui le premier ministre australien a, dans le domaine réservé à son activité, énergiquement interdit toute intrusion [1]. A propos de banques, une remarque s'impose, c'est que tous les fonds envoyés de France en Suisse ne restent pas dans ce dernier pays mais passent souvent en Allemagne pour y fructifier au bénéfice du commerce et de l'industrie de nos ennemis.

Pour l'industrie, notons d'abord que la Suisse est particulièrement favorisée au point de vue des chutes d'eau, compensation au défaut absolu de houille et presque complet de fer qui la caractérise ; tout le charbon et plus de 80 p. 100 des métaux qui lui manquent, lui sont livrés par l'Allemagne. De sa puissante voisine, la République helvétique reçoit pour 100 millions de combustible et pour 175 millions de minéraux (sans compter 100 millions de métaux précieux).

L'Allemagne enfin intervient pour 27 p. 100 du commerce total de la Suisse, y important (sur 1 979 millions) un tiers, en exportant (sur 1.377 millions) 22,21 p. 100.

Quelles sont les conséquences d'une pareille situation? C'est ce que permettra de constater un coup d'œil jeté sur la marche des principales affaires.

L'industrie de la dentelle, de caractère bien indigène, est prospère ; elle a donné à l'exportation le chiffre de 215 millions en 1912 ; ses produits se répandent dans le monde entier. L'industrie de l'horlogerie, également helvétique, a fourni à l'exportation 173 millions. Les machines et véhicules se présentent à l'exportation avec un total de 100 millions. Ici nous nous trouvons en face de sociétés dont les unes conser-

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1916 notre article sur *l'Avant-Guerre allemande en Angleterre*.

vent nettement leur caractère national, les autres glissant rapidement sous la dépendance des Allemands.

Dans la première catégorie se rangent les établissements de Winterthür : ceux des frères Sulzer qui occupent 4 000 ouvriers et qui, dans leurs importants ateliers de constructions mécaniques et dans leurs fonderies, font des moteurs Diesel, des pompes, des machines à vapeur, des chaudières et réservoirs, des projectiles pour la Confédération ; la *Société Suisse pour la Construction de locomotives ou de machines-outils*, etc.; les usines Louis de Roll : haut fourneau — le seul de Suisse — à Choindez, forges à Gerlafingen, Berne, Olten, Rondezmont, Underweiller, etc.

Une industrie qui, malgré le voisinage de l'Allemagne et sa supériorité reconnue en cette matière, s'est non seulement maintenue mais développée au cours de ces dernières années, est celle des produits chimiques et matières colorantes. L'industrie bâloise des couleurs débuta en 1856 par l'extraction des principes tinctoriaux du bois de campêche. Dès 1860, la fabrication des couleurs d'aniline lui donna un grand essor, auquel vint s'ajouter, à partir de 1880, la préparation de l'alizarine artificielle, et un peu plus tard celle de l'antipyrine, et des antiseptiques. Aujourd'hui, la fabrication de l'indigo synthétique, par la découverte d'un procédé spécial, a complété la série des spécialités bâloises. Les Universités, surtout celles de Bâle et de Genève, se sont orientées particulièrement vers les recherches propres à ces différents domaines, suivant ainsi l'exemple des Universités allemandes.

Bâle est devenu le centre d'un syndicat dénommé *Union bâloise des produits chimiques*, qui comprend l'affaire *Sandoz*, la *Société anonyme Geigy*, avec établissements dans le duché de Bâde, à Rouen, à Moscou, à New-York, la Compagnie Huguenin, à Bâle et Huningue, la *Société Hoffmann La Roche* avec filiales à Londres, Milan, New-York, Paris, Pétrograd et Vienne; enfin la *Société pour l'Industrie chimique*, au capital de 10 millions, avec filiales à Manchester et en Pologne, et succursales à Huningue, Monthey (Vaud), Saint-Pons, Milan et Berlin. Cette entente, créée pour lutter contre l'invasion des produits allemands, a donné de très heureux résultats ; sa production pour 1912 dépassait le chiffre de

36 millions, dont 33 millions 1/2 furent exportés, l'Allemagne elle-même figurant dans ce total pour 2 millions 1/2.

Pour ce qui est de la seconde catégorie, c'est-à-dire des entreprises à tendances allemandes, on doit citer d'abord la grosse affaire *Brown-Boveri* : elle a des usines de construction électrique à Baden, près de Zurich, à Munchestein, près de Bâle ; elle possède en France des usines au Bourget et à Lyon, est intéressée dans les *Isaria Werke* à Munich (fabrication de compteurs), dans l'usine de construction de matériel électrique de Mannheim. Son siège social est à Baden ; son capital a été, par augmentations successives, porté à 32 millions. Quelle est la nationalité exacte de la société? Il est bien difficile d'avoir à ce sujet des précisions, car les actions sont au porteur et particulièrement divisées, étant cotées à la fois aux Bourses de Berlin, de Francfort, de Zurich, Bâle et Genève ; le type d'action de 1 000 marks (1 250 francs) a été choisi pour faciliter les transactions en Allemagne.

En résumé, la plus importante affaire d'électricité de Suisse cherche à défendre sa nationalité, mais n'a-t-elle pas introduit l'ennemi dans la place? Elle compte, en effet, dans son conseil trois Allemands, dont l'un n'est rien moins que le docteur Walter Rathenau, fils du directeur général de la *Société Générale d'Électricité.*

Dans la *Motor*, société ayant, comme la précédente affaire, son siège à Baden (50 millions de capital), il y a fondateurs allemands et gérants allemands, soit quatre administrateurs, deux de Leipzig, deux de Francfort. Cette entreprise a d'étroites relations avec la *Brown-Boveri*, son objet est la création et l'exploitation de chutes d'eau ; l'électrification de certains secteurs des chemins de fer fédéraux, la création d'usines pour la fabrication de l'acier au four électrique rentreraient dans le programme d'après-guerre de ses directeurs, ainsi que la fabrication de l'aluminium ; nous ne devons pas, comme producteurs de bauxite, perdre de vue ce programme.

Notons encore que la *Société Suisse d'Industrie électrique* (siège à Bâle, capital 20 millions plus 45 millions d'obligations), compte, sur treize administrateurs, cinq Allemands; que les *Forces Motrices de Rheinfelden* (siège à Rheinfelden, capital

12 millions), compte, sur quatorze administrateurs, onze Allemands ; que l'*Industrie de l'Aluminium* à Neuhausen, près Schaffouse, possède sept Allemands et six Suisses. Pour la *Société Maggi*, dont on a tant parlé, il suffit de noter qu'elle a des filiales à Paris, Vienne et Berlin, et que son conseil ne comporte qu'un Allemand.

En somme, si pour une bonne partie de sa production industrielle, la Suisse se défend énergiquement contre toute intrusion allemande, on peut craindre de voir sérieusement menacés non seulement la banque, mais aussi l'industrie électrique : disposant pleinement de la houille noire, l'Allemagne rêve d'être également la dispensatrice de la houille blanche. De plus, un danger est suspendu sur la Suisse, comme d'ailleurs sur l'Espagne, la Suède, la Norvège : pour éluder les dispositions qu'en vertu des décisions de la Conférence de Paris les Alliés ne manqueront pas de prendre à l'égard du commerce des Austro-Allemands, ceux-ci s'établissent sous un masque sur le territoire de la Confédération; les uns achètent des maisons de commerce en stipulant que l'acquéreur aura le droit de conserver la raison sociale suisse ; d'autres s'installent en prenant des raisons sociales anglaises, afin de ne pas tomber sous le coup des dispositions interdisant de prendre la dénomination « Suisse » aux maisons étrangères établies sur le sol de la Confédération. Et c'est ainsi que la société *Le Métal Blanc*, de Pforzheim (grand-duché de Bade) s'est installée à Glaris comme *White Metal Manufacturing Company*, et que déjà ses agents visitent l'Italie.

***

Ces manœuvres destinées à utiliser l'hospitalité helvétique pour écraser le commerce et l'industrie de la Suisse; les visées que l'on ne dissimule pas, du côté allemand; l'absorption des industries électriques; l'invasion annuelle du pays par les commis voyageurs allemands [1]; le souvenir de tant de contacts douloureux entre les deux pays récents; la révélation de l'accaparement de denrées de toute nature effectué,

1. En 1912, il est venu en Suisse 4 797 commis allemands contre 1 513 français, 276 italiens, 204 autrichiens, 95 belges, 81 anglais.

sous la haute direction de la légation impériale, par des Allemands, ou par des Suisses récemment naturalisés; la constatation croissante du nombre des étrangers et spécialement des Allemands qui atteignent 14 p. 100 de la population : tout cela — on peut le constater aisément sur place — dessille bien des yeux.

Quant à l'élément militaire, intégralement éduqué par l'Allemagne, il a, comme on a pu le constater par le récit de ses hauts faits, largement profité de son enseignement : il a pu, sans être rappelé à l'ordre, sinon d'une manière bien indulgente, se complaire à l'invitation de ses maîtres ; à cet élément il sera difficile de faire comprendre que la Constitution suisse ne se prête pas aux libertés que l'on prend avec elle. Il devra toutefois consentir, de gré ou de force, quand le calme reviendra, à se soumettre à toutes les mesures qu'adoptera certainement la démocratie helvétique pour que, dans son esprit comme dans sa lettre, le pacte fédéral cesse d'être méconnu.

Et ce peuple, dont, nous ne pouvons l'oublier, les enfants se penchent avec une si touchante sollicitude sur nos rapatriés civils revenus d'Allemagne comme sur nos grands blessés et nos internés en Suisse, ce peuple dont toute une classe, celle des « cheminots », comparant les malades français et allemands qu'elle transporte, réserve en toute connaissance de cause sa pleine sympathie aux premiers, on peut compter sur lui pour revenir bientôt à une juste appréciation des choses, et rétablir par son vote l'équilibre un instant faussé entre les deux éléments, le romand et l'alémanique.

Et puis, le poids de la concurrence allemande dans la lutte quotidienne pour l'existence se fait lourdement sentir dans le monde des travailleurs : tandis qu'en Allemagne l'élément suisse forme 0,06 p. 100 de la population, la proportion des Allemands établis en Suisse est cent fois plus élevée, puisque, sur 3 700 000 habitants, la Confédération compte 219 530 Allemands, soit 6 p. 100. A Zurich seulement, 60 000 sujets de Guillaume II n'ont-ils pas élu domicile, formant le cinquième de la population, si bien qu'on a pu appeler cette ville la Mecque du germanisme? Aussi, les dernières élections, faites sur la question de l'invasion de l'élément étranger, ont-elles valu

au parti socialiste, qui proposait des mesures de protection, un véritable triomphe. A l'heure actuelle, les bourgeois à tendances germaniques s'étonnent de voir depuis quelques mois arriver de l'Est des bandes de nouveaux riches, qui, désireux de fuir les charges fiscales qu'ils sentent devoir les accabler ou de mettre une frontière entre eux et la justice de leur pays, s'installent dans le canton de Zurich convoitant maisons de ville et villas de plaisance. On ne brûle pas encore ce qu'on a adoré, mais on commence à se détacher du germanisme : la preuve de cette évolution, empruntons-la, une fois plus, à des publications suisses. Tout récemment, le docteur Schindler, président du tribunal civil de Glaris, écrivait à la *Semaine littéraire de Genève* :

On peut affirmer que la minorité de la population suisse alémanique favorable aux Alliés, que l'on estimait au début de la guerre, selon les régions, à 15, 20 ou 30 p. 100 de l'ensemble, n'a fait depuis lors que s'accroître. On pense moins aux Allemands, plus à soi. Beaucoup ont été effrayés de l'appétit de conquêtes qui s'affirme toujours davantage comme but dernier de la guerre allemande. Et celui qui a suivi le sort de la Belgique, depuis une année dans la main du conquérant, est nécessairement amené à penser à un autre petit pays qui nous touche de plus près...

Un autre Suisse alémanique, M. Rusch, directeur de l'*Argauer Volksblatt*, s'est appliqué depuis le début de la guerre à faire comprendre aux Suisses de langue allemande l'attitude et les craintes des Suisses de langues française, italienne; dans une lettre publique il cherchait récemment à distinguer entre les milieux dirigeants chez lesquels sévit l'influence teutonique et la masse du peuple restée encore indemne et concluait ainsi :

Aujourd'hui le peuple de Suisse de langue allemande a recouvré cette finesse de sensibilité musicale qui lui permet de distinguer, en ce qui touche la politique et la culture, le dialecte de chez nous du parler berlinois.

Signalons aussi la démarche récente d'un professeur à la Faculté protestante de Zurich, M. Ragaz : à Berne, dans une récente réunion, ses collègues décidaient d'examiner en commun cette question : la théologie de la Suisse protestante

et la vie ecclésiastique et religieuse qui en découle, sont-elles menacées de dépendre intellectuellement de l'étranger?

Le professeur de Zurich l'affirmait, établissant que, dans le cas actuel, par étranger il fallait entendre Allemand. Et il posait ainsi la question : sommes-nous menacés de tomber sous la dépendance intellectuelle de l'Allemagne?

M. Ragaz n'hésite pas à répondre de nouveau par l'affirmative, et il rappelle dans son exposé que sur vingt-neuf professeurs de théologie des Facultés de Bâle, Berne et Zurich, il y en a douze qui sont des Allemands d'Allemagne ; ceux-ci tiennent dans leur Faculté le tout premier rang et sont en relations étroites avec les Facultés de philosophie; or dans les chaires de philosophie il est très rare en Suisse qu'on rencontre un Suisse. Il y a plus : le quart de leur temps d'études, souvent le tiers, les étudiants le passent dans quelque université allemande. La littérature théologique elle-même comme la littérature populaire religieuse vient entièrement d'Allemagne. Un pareil état de choses paraît éminemment dangereux au professeur de Zurich pour l'indépendance de son pays, et il pense qu'une série de mesures doivent être adoptées pour rendre la vie et l'indépendance à la pensée protestante suisse.

Empruntons enfin aux Allemands eux-mêmes des appréciations précieuses à enregistrer sur l'état d'âme des cantons alémaniques : la revue allemande *Süddeutsche Monatshefte* consacre à la Suisse son numéro de mai, et la conclusion des principaux articles, rédigés par des Suisses, est la même : la Suisse allemande ne veut pas et ne peut pas faire partie de l'empire allemand. Devant les manifestations qu'elle-même a provoquées, la revue allemande conclut mélancoliquement :

> Nous n'avons rien à nous reprocher, mais nous avons toujours échoué en politique. C'est pourquoi les Allemands auront le sort des Grecs ; l'Angleterre sera la nouvelle Rome.

Lorsque Guillaume II s'invita aux manœuvres suisses, il déclara au président, en prenant congé de lui, qu'il se demandait comment il pourrait remercier la République : « Sire, — aurait répliqué le premier magistrat de la Confédération, — rendez-nous Zurich. » La métropole industrielle de la Suisse, Zurich, l'auteur de ces notes a pu récemment le constater,

n'a pas un grand effort à exécuter pour se dégager de l'emprise allemande : ce travail est en voie d'accomplissement.

Quand les cantons alémaniques, après avoir été éblouis par le prestige du germanisme, reviendront peu à peu à une plus saine appréciation des choses, personne ne leur demandera de ce côté-ci du Jura, de donner le nom de Victor Hugo ou de Pasteur à leurs rues, pas plus que de supprimer les Gœthestrasse ou les Schillergasse ; nous leur serons cependant reconnaissants, pour leur honneur propre, de renoncer à considérer Berlin comme le grand et unique foyer de civilisation ; et si nous leur souhaitons, comme d'ailleurs ceux de leurs concitoyens dont nous avons cité l'opinion, de cesser d'être Allemands, nous les féliciterons par surcroît de redevenir et de rester Suisses.

A. SOULANGE-BODIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1917.

		Pages
COMTESSE DE NOAILLES	Poèmes	5
MARC HENRY	Hambourg, Brême, Lübeck	23
ARNOLD BENNETT	Hilda Lessways (2e *partie*)	59
ALFRED MASSÉ	Questions d'après-Guerre : le Blé et la Viande	97
PAUL VERRIER	Le Slesvig	119
PIERRE MILLE	Le Portrait	152
A.-F. LEGENDRE	Notre Action économique en Indo-Chine	186
AUGUSTE GAUVAIN	La Révolution russe et la Démocratie	204
	A propos de " L'Odyssée d'un Transport torpillé "	224

LIVRAISON DU 15 MAI 1917.

GUGLIELMO FERRERO	La Folie de l'Illimité	225
V. LEBEDEV	Un Socialiste russe à l'Armée française	239
HECTOR BERLIOZ	Lettres (Le Musicien errant). — III	259
MAX LECLERC	La Formation des Ingénieurs. — I	292
ARNOLD BENNETT	Hilda Lessways (3e *partie*)	325
L. HOULLEVIGUE	Les Étudiants étrangers dans nos Universités	362
H. ROSNOBLET	Gens d'Alsace	378
LOUIS BATIFFOL	Lectures du Temps de Guerre à « la Nationale »	408
Y.-M. G.	L'Irlande dans la Crise européenne	423

LIVRAISON DU 1er JUIN 1917.

		Pages
ARNOLD BENNETT. . .	Hilda Lessways (4e *partie*).	449
GIOSUÉ BORSI.	Lettres d'un Officier italien.	485
JACQUES-É. BLANCHE. .	Cahiers d'un Artiste. — La Comtesse de Gorelli	508
OLIVIER GUIHÉNEUC. .	Les nouveaux Types de Navires de Combat.	530
PIERRE FRONDAIE. . .	La Liberté (poème).	551
GABRIELLE M. VASSAL.	D'Indo-Chine en France (août-décembre 1914).	565
MARC HENRY.	Réflexions sur l'Art de la Mise en Scène	582
MAX LECLERC.	La Formation des Ingénieurs. — II.	600
FERNAND BALDENSPERGER. . .	France et Suède : de Descartes à Gobineau.	625
AUGUSTE GAUVAIN. . .	La Question grecque.	641

LIVRAISON DU 15 JUIN 1917.

CHATEAUBRIAND. . . .	Lettres inédites.	673
PAUL MARMOTTAN. . .	Chateaubriand, Madame Baciocchi et Napoléon. .	
MAXIME GORKI.	Ma Vie d'Enfant (1re *partie*).	709
DOCTEURS X. et Y. . .	Comment on fait l'Opinion dans la France envahie.	761
CAPITAINE A. M. . . .	Devant Vermelles (octobre-décembre 1914).	779
ARNOLD BENNETT. . .	Hilda Lesways (5e *partie*).	813
JEAN BRETON.	En Mai à Madrid	856
A. SOULANGE-BODIN. .	Allemagne et Suisse	870

AFFAIRES IMMOBILIÈRES

A vendre :

Bel immeuble, façade magnifique sur boulev. Haussmann, conviendrait à grande Banque. 1 200 000, emprunt au Crédit Foncier 500 000 fr.

A vendre à 2 heures de Paris, château très bien meublé, contenance 370 ha; belle chasse, vigne renommée, revenu 14 000 fr. 350 000 fr.

Avenue des Champs-Elysées. — Bel hôtel à vendre 2 400 000 fr. Belle occasion.

Beaux terrains à vendre, aux Champs-Élysées (1 000 et 2 000 mètres). **Beau choix de terrains pour construire.**

Hôtel particulier à Passy avec tout le confort moderne, 5 à 6 chambres de maître, belle salle à manger, salon, salle de bain. A vendre en *Viager* d'urgence.

Belle Villa moderne, joli jardin, Le Vésinet. A vendre en viager; extrême urgence,

Bail d'un Immeuble en totalité, à céder, à l'intersection de 5 voies, 7 étages. Position exceptionnelle pour un hôtel.

On demande à acheter :

Château de 5 à 600 ha en Touraine ou Berri, susceptible d'être géré et de donner un bon rapport.

Usine dans la banlieue de Paris avec voie de raccordement.

On demande à acheter une Marque-Maison de commerce ancienne facile à tenir.

On demande une maison en totalité dans le centre. Opéra ou Bourse, Haussmann.

Artiste cherche à acheter petit hôtel, quartier Monceau-Etoile, **150 à 200 000** fr.

Pour toutes communications écrire au Comptoir Castiglione, 7, rue Castiglione, (Département R. B.)

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une Clé spéciale, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le Crédit Lyonnais accepte aussi en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Inventions

Pour prendre vos Brevets. — Pour étudier la valeur des Brevets auxquels vous vous intéressez. — Pour diriger vos procès en contrefaçon

H. JOSSE*

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Conseil des services du Contentieux Exposition Universelle de 1900.

17, boulevard de la Madeleine, Paris

La Librairie Vivienne, 12, rue Vivienne, Paris, achète au comptant les LIVRES & GRAVURES de toutes époques.

LE GARDE-MEUBLE PUBLIC

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 259-24

18, rue Saint-Augustin, PARIS

COLLECTION DE M. BEER

TRÈS BELLES DENTELLES ANCIENNES

Françaises, Italienne et Flamandes du XVIIIe siècle

Magnifiques points Colbert, points : d'Alençon, d'Argentan, de Rose, de Venise, de Burano, de Flandres, d'Angleterre, Malines, Valenciennes, etc.
Applications, points à l'aiguille, Bruges.

ÉVENTAILS ET ÉTOFFES

des XVIIe, XVIIIe siècles et autres

Vente à Paris : GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

du 25 au 28 Juin 1917, à 2 heures

Exposition particulière : le 23 juin 1917, de 2 à 6 heures
— publique : le 24 juin 1917, de 2 à 6 heures

Commissaire-priseur :

Me H. Mauger, 13, rue de Douai, suppléant **Me H. Baudoin**, 10, rue Grange-Batelière, mobilisé.

Experts :

M. A. Lefébure, 8, rue Castiglione. **M. M. Mannheim**, 7, rue Saint-Georges,

La Rivista Politica e Parlamentare

***Direzione ed Amministrazione :* ROMA, via Pierluigi da Palestrina 47 - Telef. 21-8**

"La Rivista Politica e Parlamentare" de Rome est la publication politique et économique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : **Charles-Albert CORTINA**

Sont collaborateurs de **"La Rivista Politica e Parlamentare"** les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : **10 francs** | Pour la France, un an : **12 francs**

La livraison : **0 fr. 30**

BANQUE DE FRANCE

VENTE DE TITRES

A LONDRES ET DANS LES PAYS NEUTRES

La Banque de France reçoit, à Paris, 25, rue Radziwill et dans ses Succursales et bureaux auxiliaires, les ordres de vente de titres à réaliser à Londres et sur les Places de New-York, Buesnos-Ayres, Madrid, Barcelone, Bâle, Berne, Genève, Zurich, Amsterdam, Copenhague, Christiana et Stockholm.

Pour les titres destinés à être vendus à Londres, la Banque de France prend à sa charge les frais d'envoi et d'assurance. Ces titres peuvent être négociés même non revêtus du timbre français.

Après exécution des ventes, la Banque verse au donneur d'ordre, **en monnaie française**, le produit de la vente augmenté du bénéfice de change.

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1861 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review" 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.

Copies caube obtained delete direct from the Publisher :

10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE):

3 months, 8/3; 6 months, 16/6; 12 months, £1 13/-

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

SUPPRESSION DE TRAINS EXPRESS
A PARTIR DU 5 MARS

La Commission du Réseau P.-L.-M. porte à la connaissance du public que d'importantes suppressions et modifications de trains express, dont le détail est donné sur une affiche spéciale, ont eu lieu sur tout le réseau à partir du 5 mars.

A partir de la même date, il n'y a plus dans les trains express maintenus aucune place de luxe P.-L.-M., et le nombre des places ordinaires de 1 e et 2e classe est strictement limité. Un certain nombre de ces places pourra être mis en location au départ des gares de formation.

Exceptionnellement, une voiture de la Compagnie des Wagons-Lits continuera à circuler entre Paris et Menton d'une part, dans le train-poste de nuit, entre Paris et Modane d'autre part dans l'express 12.553-12.588.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie des Chemins de fer P.-L.-M. a l'honneur de rappeler au public qu'à partir du lundi 5 mars et jusqu'à nouvel ordre, le nombre des trains de voyageurs a été réduit sur tout le réseau. Le nombre des places offertes dans les trains maintenus est limité et aucun train ne doit être dédoublé.

Messieurs le voyageurs sont invités, en conséquence, à s'assurer leurs places d'avance, notamment dans les trains-poste et directs, soit par location de places numérotées, en 1re et 2e classes, soit en réclamant des bulletins d'inscription dans les gares.

Cette dernière formalité ne donne que le droit de partir, dans la limite des places disponibles, sans aucun engagement.

CHEMINS DE FER DE L'EST

SAISON DES EAUX 1917

Du 20 juin au 31 août, des services quotidiens de 1re, 2e et 3e classes seront établis entre **Paris** et les principales **stations thermales** de la région de l'Est.

A l'aller, départ de Paris à 8 heures, arrivée à Martigny-les-Bains à 14 h. 37 ; à Contrexéville à 15 h. 2 ; à Vittel à 15 h. 22 ; à Bourbonne-les-Bains à 14 h. 10 ; à Luxeuil-les-Bains (vià Lure) à 15 h. 36 ; à Plombières-les-Bains (vià Lure, Aillevillers) à 16 h. 40.

Au retour, départ de Plombières-les-Bains (vià Lure) à 12 h. 46 ; de Luxeuil-les-Bains à 13 h. 35 ; de Bourbonne-les Bains à 14 h. 28 ; de Vittel à 13 h. 6 ; de Contrexéville à 13 h. 34 ; de Martigny-les-Bains à 14 h, 4 ; arrivée à Paris à 21 h. 45.

Voitures directes de 1re et 2e classes: Paris-Martigny-les-Bains-Contrexéville-Vittel, et Paris-Luxeuil-Plombiéres, vià Lure.

MAI 1917

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

TICKETS GARDE-PLACES DANS LES TRAINS A LONG PARCOURS

L'Administration des Chemins de fer de l'État délivre des tickets garde-places en 1 e et 2e classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train ; des affiches apposées dans les gares indiquent les trains pour lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés, et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. Toute place retenue à l'avance donne lieu au payement d'un droit spécial de 1 franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone ; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit de 1 franc a été versé à la gare de départ, et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation utiles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire de départ du train ; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, à raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de dépar après la formation du train, soit en cours de route, lorsque le train est accom-t pagné par un surveillant de voitures.

CHEMINS DE FER DU MIDI

La Compagnie des Chemins de fer du Midi, ayant été invitée par l'Administration supérieure à réduire dans une notable proportion le nombre des trains de voyageurs circulant sur son réseau, prévient le public qu'il trouvera tous les renseignements désirables sur les nouveaux horaires en vigueur à l'Agence spéciale des Compagnies **Midi** et **Orléans** (16, boulevard des Capucines, à Paris).

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 11, Rue de Médicis, PARIS (VIe). — Tél. : Fleurus 11-18

VIENNENT DE PARAITRE :

HENRI VAUGEOIS

LA MORALE DE KANT

DANS L'UNIVERSITÉ DE FRANCE

C'est un savant exposé des ravages de l'idéalisme kantien dans l'Université laïque auquel l'excellent philosophe que fut Vaugeois oppose magistralement la morale catholique.

Un volume in-16 double-couronne de 288 pages . . . . . 3 fr. 50

LOUIS DIMIER

LES MAITRES

DE LA

CONTRE-RÉVOLUTION

AU XIXe SIÈCLE

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

MAISTRE, BONALD, RIVAROL, BALZAC, COURIER, SAINTE-BEUVE, TAINE, RENAN, FUSTEL DE COULANGES, LE PLAY, PROUDHON, LES GONCOURT, VEUILLOT.

Dans cet ouvrage dont la réputation est déjà bien établie, l'auteur montre comment la pensée française, par ses plus grands représentants, s'est dégagée, pendant le cours du XIXe siècle, de l'idéologie du XVIIIe.

Un volume in-16 double-couronne de 304 pages . . . . . 3 fr. 50

JACQUES BAINVILLE

Comment est née la Révolution russe

M. Jacques Bainville, qui avait visité la Russie en 1916, donne, dans ce petit ouvrage, une saisissante synthèse des causes dernière de la Révolution russe. Ces cent pages mettent dans ces événements confus une clarté précieuse que nul ne s'étonne a de devoir à l'éminent auteur de l'*Histoire de deux peuples*. Il faut ajouter qu'elles seront un guide précieux pour ceux qui cherchent à prévoir la direction que prendra la politique russe.

Un volume in-16 double-couronne de 96 pages. . . . . 1 fr. 50

RÉCENTE PUBLICATION :

CHARLES MAURRAS

LA PART DU COMBATTANT

LES BÉNÉFICES DE LA GUERRE — UNE CAISSE DE PRIMES MILITAIRES

Un volume in-16 sous couverture tricolore (10e mille). . . . . 1 fr. 50

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Vient de paraître :

RENÉ STAR

L'ECLAIREUSE

Roman

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3** fr. **50**

En vente la 25e édition de :

ADRIEN BERTRAND

L'APPEL DU SOL

Roman

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3** fr. **50**

PRIX GONCOURT EN 1916

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS. — 621-17.

LIVRES NOUVEAUX

LES DIVERSES FAMILLES SPIRITUELLES DE LA FRANCE,

par **Maurice Barrès.**

Dans l'ensemble des articles que M. Barrès a consacrés à la guerre, les études réunies dans ce volume ont une place privilégiée. L'éminent écrivain y donne en effet libre cours à sa curiosité passionnée des choses de l'âme, à son goût pour les réalités morales qui sont les ressorts de l'action, ainsi qu'à son penchant pour toutes les manifestations de la conscience française. Les lettres des combattants lui offraient des témoignages de premier ordre : on y saisit les idées philosophiques ou religieuses qui, depuis près de trois ans, guident et soutiennent tant de jeunes Français. M. Barrès les commente en des pages d'une pénétrante psychologie, à la fois attentive et sympathique, qui discerne dans ces familles spirituelles des pensées très différentes, mais un pareil effort vers l'universalité. Sans doute l'énumération reste incomplète — l'auteur le dit lui-même — et les variétés du groupe rationaliste en particulier mériteraient un plus ample examen. Le livre cependant met en lumière les représentants d'une élite morale, dont les principes opposés aboutissent au même esprit de sacrifice; il révèle au grand public des âmes supérieures, telles que Roger Cahen qui, à vingt-cinq ans, écrivait en Argonne quelques-unes des pages les plus nobles et les plus humaines que la guerre ait inspirées.

LES ÉCRIVAINS DE LA GUERRE,

par **André Maurel.**

Les écrivains qu'étudie dans ce livre M. André Maurel représentent des types intellectuels et moraux les plus divers, puisque ce sont G. Clemenceau, Maurice Barrès, Joseph Reinach (Polybe), Gustave Hervé, Charles Maurras et Albert de Mun. Le choix a été fait, on le voit, avec l'éclectisme qui sied en ce temps d'union sacrée. M. Maurel analyse l'âme et le talent de chacun avec cette fine sensibilité et cette pénétration qu'il a montrée en tant d'occasion dans la critique d'art.

NOUVEAUX CONTES D'ORIENT ET D'OCCIDENT,

par **Charles Castor.**

Ces contes sont aimablement écrits et promènent le lecteur à travers les décors les plus variés. On y trouve des scènes de la vie rurale, des esquisses du quartier latin et des croquis algériens bien venus. Le tout se lit avec beaucoup d'agrément, à cause de la verve et de la bonne humeur avec laquelle ces histoires nous sont contées.

L'ALLEMAGNE ANNEXIONNISTE,

par **S. Grumbach.**

M. Grumbach, sous le pseudonyme de « Homo », est en Suisse le correspondant de l'*Humanité*, à laquelle il envoie des études particulièrement documentées sur les choses d'Allemagne. Son volume est un recueil de textes, mais dont l'ensemble constitue un réquisitoire écrasant contre les ambitions pangermanistes. Les souverains, les hommes d'État, les journalistes, les professeurs, les grandes associations politiques, industrielles et commerciales, les chefs d'armée y fournissent leur contribution tour à tour. Beaucoup de ces textes ont un caractère presque officiel, mais d'autres extraits des pamphlets, feuilles volantes, brochures de propagande, répandus par milliers dans l'empire, n'ont pas une signification moins forte. L'on reste confondu des appétits de conquête qu'ils révèlent, — confondu et convaincu que le monde, s'il veut vivre en paix et en liberté, doit abattre le peuple de proie. M. Grumbach a fait là œuvre utile, d'autant plus que son livre, précédemment publié en allemand, a atteint un public que ne peuvent toucher les ouvrages de langue française.

LE VEAU D'OR ET LA VACHE ENRAGÉE,

par **Francis de Miomandre.**

C'est une amusante histoire que nous conte agréablement M. de Miomandre. Les personnages qui s'y agitent, poursuivent fébrilement le veau d'or... mais ne capturent que la vache enragée. La chaleur d'une imagination méridionale les entraîne à de mirifiques affaires industrielles, à des combinaisons commerciales prodigieuses : une vague lagune africaine devient pour les financiers trop ingénieux un merveilleux terrain de chasse, tandis qu'ils voient en rêve les millions affluer grâce à l'exploitation d'une « Laiterie de la Mer Morte ». On lira avec plaisir le récit des étonnantes entreprises de M. de Torville qui, après chaque aventure, s'élance avec une nouvelle ardeur vers l'animal symbolique et insaisissable sans perdre sa belle humeur et sa confiance. L'auteur de ce roman spirituel, plein de verve et d'amusante fantaisie, est dans la meilleure tradition des conteurs français.

SUPERKULTUR,

par **Denis Guillot.**

Ce roman nous offre une suite de tableaux pittoresques où le comique alterne avec le tragique. L'auteur ne se contente pas de dépeindre la sauvagerie du Germain, il en signale le grotesque, qui est copieux. Notre haine légitime ne saurait être affaiblie par les ridicules de l'ennemi, ainsi étalés, mais pour découronner celui-ci d'un prestige usurpé par la violence et le grossier pédantisme, il n'était pas mauvais de montrer qu'un peuple monstrueux peut être aussi grotesque.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.